Doederlein

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN, AVEC CELLES DE PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverses de Gabrias, d'Aviénus, & les Contes d'Esope.

Par Mr. DE BELLEGARDE.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN PIERRE SCHMID.
M. DCC.X[illegible]XVI.

PREFACE.

Ce seroit se donner une peine inutile que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Esope, toutes les Nations les ont reçuës avec empressement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admirées, & en ont connu l'utilité. La fortune d'Esope ne répondoit pas à son mérite. Le malheur de sa naissance le fit Esclave; mais la grandeur de son courage, & l'élévation de son génie lui aidérent à supporter patiemment cette disgrace. Pour se consoler dans les ennuis de son esclavage, il se mit à composer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plusieurs réflexions morales, historiques & politiques, accommodées au goût & à l'esprit de la Fable, & tirées du fond même du sujet. Les Historiens de la Vie d'Esope ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion est, qu'il naquit dans la grande Phrygie; d'autres disent, qu'il etoit Thracien, les autres Samien. Il vivoit du temps de

 Crésus,

Créſus, Roi de Lydie, plus de cinq cent cinquante ans avant la naiſſance de J. Chriſt. Eſope fut Eſclave d'un Philoſophe, qui après avoir long-temps exercé ſa patience & ſa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les prieres des Samiens, qui lui firent de grandes inſtances pour l'y réſoudre. Outre l'incommodité de l'eſclavage, Eſope avoit le malheur d'être né difforme, & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'eſt peut-être de là qu'on lui donna le nom d'Eſope, qui ſignifie à peu pres la même choſe qu'Ethiopien, pour marquer la couleur de ſon viſage. Il avoit le cou gros & court, & la tête de figure pyramidale, les lévres groſſes & pendantes. Enfin il reſſembloit moins à un homme qu'à un Monſtre; mais avec un corps ſi mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle; de ſorte que la beauté de ſon génie, & ſes rares talens le firent aimer & rechercher des plus grands Princes, & des plus habiles Philoſophes de ſon ſiécle, qui fut fécond en grands perſonnages; puiſque c'eſt à peu prés en ce temps-là que vêcurent ces grands Hommes, que la Gréce a honorez du nom de Sages. La réputation qu'Eſope avoit acquiſe par ſon eſprit & par les réponſes qu'il faiſoit ſur le

champ

champ à toutes les Questions qu'on lui proposoit, engagea les Samiens à le choisir malgré la difformité de son corps, & la laideur de son visage, pour l'envoyer vers Crésus Roi de Lydie, qui vouloit obliger les Samiens à reconnoitre sa puissance, & à lui payer tribut, les menaçant, s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Païs. Crésus, la premiére fois qu'il vit Esope, se sentit penétré de colére, & d'indignation, qu'un homme que la nature avoit si étrangement défiguré renversât tous ses desseins par sa prudence, & par ses sages conseils, & qu'il l'eût empêché jusqu'alors de s'emparer de l'Isle des Samiens. La premiére pensée, qui se présenta à Crésus, fut de faire mourir Esope; mais il changea incontinent de résolution aprés l'avoir entendu parler avec tant de sagesse, & tant de bon sens sur toutes les Questions qu'il lui proposa. Ce Prince fit plus; car il se réconcilia de bonne foi avec les Samiens à la priére d'Esope. Ce fut à la Cour de Crésus qu'il composa les Fables qui se sont conservées jusq'à nous. Il en fit présent au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de présens, & le renvoya vers

les Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là il se mit à voyager, pour aller conférer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de réputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre ; il faut pénétrer dans l'esprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette vuë que l'on a ajoûté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence, & pour aider le peu de pénétration de certaines gens, ou plutôt leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les reflexions qu'ils pourroient faire, sur une matiére si riche & si féconde. On a étendu fort au long ces moralitez, on les a variées & diversifiées en cent maniéres différentes, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convînt selon son état & la portée de son génie. Les Discours Moraux, qui contiennent l'explication des Fables, tant d'Esope que de Philelphe, sont suivis chacun de quatre Vers, où est renfermé le sens principal qu'on leur peut donner. Ces quatrains, fort aisez à retenir,

peu-

peuvent faire une impreſſion utile dans l'eſprit de jeunes perſonnes qui les voudront apprendre par cœur. Cette maniére d'inſtruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle eſt aiſée. La vérité la fait ſentir, ſans employer de grands raiſonnemens, ou ſans qu'il ſoit beſoin de faire de longues réflexions. Quoique les Fables d'Eſope ayent été déja traduites pluſieurs fois, cependant on a ſouhaité d'en avoir une nouvelle traduction plus exacte, & plus correcte. On a ajoûté aux Fables d'Eſope quelques Fables de Gabrias. C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en vers les Fables d'Eſope. Aviénus, Poëte Latin, a mis auſſi quelques Fables en Vers. Il en a fait de différentes eſpéces, car il y en a dont les ſujets ſont fondez ſur les corps céleſtes. Il y en a d'autres plus héroïques pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d'autres, où il fait parler les Bêtes, à l'imitation d'Eſope. Cette eſpéce de Fables paroît la plus naturelle, & la plus propre pour inſinuer la vérité; quoiqu'il ſemble aſſez étrange d'avoir recours aux Bêtes pour inſtruire les hommes & pour les faire mieux appercevoir de leurs défauts, & de leurs foibleſſes. On trouvera moins de moralitez

tez dans le Combat de Rats & des Grenouilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce Combat est un jeu d'esprit de l'invention d'Homère. Ce grand homme qui sait si bien dénoüer les Combats des Héros, ne fait pas paroître moins d'esprit en faisant combattre les Rats contre des Grenouilles. La manière ingénieuse dont il décrit leurs armes, l'ordre de la bataille & des attaques, est capable de réjouïr le Lecteur le plus sombre, & le plus austére. Hérodote nous apprend qu'Homére composa ce Poëme pour servir à l'instruction des Enfans de Chio, qui querelloient ensemble, & qui ne pouvoient s'accorder. Un Auteur moderne, dont on ignore le nom, a composé, à l'imitation d'Homére, le Combat des Rats & des Chats, & il en a fait une espéce de Comédie, en Vers Iambes. Comme cette Piéce est à peu prés du goût de celle d'Homére, on a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en voir une traduction en nôtre Langue. Enfin, pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui sont un peu différentes de celles d'Esope; car elles renferment des secrets de la Nature, de la Religion, & de la Morale, sous des paro-

les

les ambigues, & ſous des Exemples tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable. Cette eſpéce de Philoſophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Hiéroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imitérent des Egyptiens, mais ils ne la portérent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont régné aſſez long-temps, & qui ſont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient auſſi une imitation groſſiere & informe des Fables Egyptiennes. Elles ne renfermoient que des choſes monſtrueuſes & étonnantes, pour inſpirer aux Enfans & au Peuple la crainte, la joye, l'eſpérance, & toutes les autres paſſions. Elles contenoient auſſi pluſieurs points de la Religion, mal expliquez & mal développez, & qui ont dégénéré en ſuite en des ſuperſtitions étranges. Les Fables Poëtiques renferment auſſi des faits extraordinaires, & des Hiſtoires ſingulières, qui ſurprennent par leur nouveauté & par les circonſtances dont elles ſont revêtues. Le ſens en eſt quelquefois clair & plauſible; quelquefois obſcur, & difficile à pénétrer. Les Philoſophes parmi les Grecs, ſe ſervoient ſouvent de ces Fables, dans les inſtructions qu'ils donnoient à leurs Diſci-

ples. Ils introduiſoient à tous propos dans leurs Leçons les Hippocentaures, les Chiméres, les Gorgones, le Cheval Pégaſe, & tout ſon attirail. Socrate dans le Phédre de Platon, ſe moque de cette méthode, & avec raiſon. Ce grand Homme croyoit qu'un Philoſophe devoit s'appliquer uniquement à la Morale, & à la connoiſſance de ſoi méme.



LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, surnommé Le Grand.

CHAPITRE PREMIER.

Du Païs & de la condition d'Esope.

PLUSIEURS grands hommes se sont appliquez à examiner la nature des choses humaines, & les causes des révolutions, pour en instruire la postérité. Il semble, quand on considére la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d'Esope, qu'il ait été divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de préceptes de Morale, si beaux & si utiles, & qui surpassent infiniment tous ceux que les plus grands Philosophes avoient donnez jusqu'alors. Ils ne s'est point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raisonnemens, à citer de grands

grands exemples tirez de l'Hiſtoire, pour perſuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, & à fuïr le vice. Il ne s'eſt ſervi pour les inſtruire, que du ſecours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiſeaux & les autres Animaux dépourvus de raiſon, & guidez par le ſeul inſtinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raiſon, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choſes honnêtes qu'Eſope feint avoir été pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands périls par leur induſtrie & par leur addreſſe, & qui ſavoient ſe procurer de grands avantages ſelon les occaſions. Eſope qui ſe forma pendant ſa vie, l'idée d'une République toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & nâquit à Amorion, ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit *la Grande*. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi élégamment que véritablement, dans le Dialogue intitulé, *Gorgias*, que la Nature, & la Loi ſont ſouvent bien contraires l'une à l'autre; car la Nature avoit donné à Eſope un eſprit libre, mais la Loi des hommes réduiſit ſon corps à la ſervitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de ſon ame, en l'obligeant de voyager, & de ſe tranſporter en pluſieurs lieux différens. La multitude des affaires ne le fit jamais ſortir de ſon aſſiette ordinaire.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit.

Non seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux, & le plus difforme de tous les hommes de son siécle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les lévres grosses, le teint noir & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peutêtre celle de Thersite, dont Homére a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée, & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent contribué à la servitude d'Esope; car c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid, & si difforme, il eût pu se garentir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n' eût l'esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'invéntions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates, & les plus embrouillées.

CHAPITRE III.

L'innocence d'Esope injustement attaquée, se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoitre celui qui avoit mangé les figues.

Le Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun em-

ploy

ploy domeſtique, l'envoya aux champs pour labourer la terre; il s'appliqua à ſon travail avec beaucoup de zéle & de courage. Son Maître vint à ſa maiſon de campagne voir ſes Ouvriers & les ouvrages qu'on y faiſoit. Un Jardinier lui fit un préſent de figues tres-belles & bien conditionnées. Il les reçut agréablement, & les donna à garder à l'un de ſes domeſtiques nommé Agathope, pour les lui ſervir quand il ſeroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Eſope fut obligé de rentrer dans la maiſon pour quelque affaire domeſtique. Agathope ſe ſervit de cette occaſion, & s'addreſſant à l'un de ſes camarades. Mangeons ces figues, lui dit-il; & ſi nôtre Maître les redemande, nous accuſerons de concert Eſope, & nous dirons que c'eſt lui qui les a mangées, aprés être entré furtivément dans la maiſon. Outre cela, nous inventerons pluſieurs menſonges pour rendre la choſe plus vrai-ſemblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir ſe juſtifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accuſation ſi bien concerteé. Et comment pourroit-il nous convaincre de menſonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Aprés avoir raiſonné de la ſorte, ils ſe mirent à exécuter leur complot, & diſoient avec de grands éclats de rire, à chaque figue qu'ils mangeoient, malheur à toi, miſérable Eſope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les figues; mais ayant appris qu' Eſope les avoit mangées, il entra en grande colére, & commanda ſur le champ de le faire venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçu, malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'office, & de manger des figues que l'on m'avoit deſtinées? Eſope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faiſoit; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre.

répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, & se voyant menacé, d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la cuisine, & il en apporta de l'eau tiéde qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître sans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiéde en sa présence. Ils y consentirent; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier pour se provoquer à vomir; ils se contentoient de les tourner autour des machoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit; ils la rejettérent avec les figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mît nuds, pour les fouetter. Ils connurent alors par leur propre expérience, la vérité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soi le mal qu'il veut faire aux autres.

CHAPITRE IV.

Par quelle avanture la liberté de la parole fut rendue à Esope.

Le lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à fouïr la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de

Diane, ou d'autres perſonnes, s'égarérent par hazard, & rencontrérent Eſope. Ils le priérent au nom de Jupiter hoſpitalier, de leur montrer le chemin qui conduiſoit à la Ville. Il les fit dabord aſſeoir à l'ombre d'un arbre, & leur ſervit un repas frugal; après cela il s'offrit de bonne grace à leur ſervir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces Voyageurs charmez de l'honétete d'Eſope, pleins d'affection & de reconnoiſſance, levérent les mains au Ciel, priant avec beaucoup de zéle, pour leur bienfaicteur. Eſope retourné au logis, fatigué du chaud, & du travail, s'endormit. Il s'imagina en dormant, voir la Fortune auprès de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah! que j'ai fait un ſommeil aggreable! dit-il en ſe réveillant, & que je viens d'avoir un heureux ſonge! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuſe, & que je nomme ſans peine par leur nom toutes choſes, *un Bœuf*, *un Ane*, *un Rateau*. Par les Dieux immortels, je ne ſai qui m'a procuré un ſi grand bien. C'eſt ſans doute la recompenſe du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainſi quand on rend un bon office, on ne doit en eſpérer que du bien. Eſope plein de joye, pour l'heureuſe avanture qui venoit de lui arriver, ſe remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHAPITRE V.

Eſope eſt vendu en qualité d'Eſclave.

Zénas étoit l'Intendant de la maiſon de campagne, où travailloit Eſope. Etant allé voir ſi les travailleurs s'aquitoient fidélement des ouvrages qu'on leur avoit ordonnez, il en apperçut un qui s'aqui-

s'aquitoit négligemment de sa tâche. Il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fût légére. Esope touché d'un si mauvais traitement, pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison; asseurément j'en avertirai le Maître. Zénas ayant entendu Esope parler de la sorte, fût étrangement surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement, & raisonnant en lui-même, il disoit, mes affaires iront trés-mal, si le Maître est informé de ma conduite; il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportemens; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Aprés avoir raissonné de la sorte, il reprit le chemin de la ville, pour aller trouver son Maître; il l'aborda & le salua plein de trouble. D'où vient cette inquiétude qui paroit sur vôtre visage, lui demanda le Maître? Il est arrivé à vôtre maison de campagne, lui repliqua Zénas, une chose étonnante. Eh quoy, interrompit le Maître? Quelque arbre a-t'il produit des fruits hors de saison? Ou quelque cavale a-t'elle fait quelque monstre? Ce n'est point cela, repartit Zénas; mais c'est qu'Esope qui avoit toûjours été muet, parle maintenant avec une extréme facilité. Regardez-vous cet évenement, lui repliqua le Maître, comme quelque chose de monstrueux? Sans doute, repondit Zénas; je passe sous silence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous, & contre les Dieux des blasphêmes atroces. Ce récit mit le Maître d'Esope dans une colére étrange. Il dit à Zénas, je vous abandonne ce malheureux, faites lui tous les traitemens que vous voudrez. Donnez-le, vendez-

le, faites en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire, je le livre à vôtre discrétion. Zénas se voyant le Maître absolu d'Esope, lui fit savoir, que sa liberté dépendoit entiêrement de lui. Faitez de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Esope, & disposez de ma personne à vôtre choix. Sur ces entrefaites, un Marchand vint par hazard dans le village où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zénas, & lui demanda, s'il n'avoit point quelque bête à vendre? Non, lui répondit Zénas; mais j'ai un Esclave, qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Esope à la priére du Marchand, qui se mit à rire après avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zénas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme, ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Après avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre, arrêtez-un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & se tournant vers lui, éloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui repartit Esope, pour quel sujet vous êtes venu dans ce village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous l'étes. Achetez-moi, lui repliqua Esope, si vous m'en croyez; vous ne serez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands services que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, quisque vous étes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde. N'avez-vous pas dans vôtre maison lui repartit

repartit Esope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient sans cesse? Prenez-moi pour leur servir de Maître; ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui se tournant vers Zénas, combien voulez-vous, lui demanda-t'il, me vendre ce malheureux? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le Marchand les lui donna, & dit, je n'ai rien dépensé, ni rien acheté. Ils se mirent tous deux en chemin; & quand ils furent arrivez à la maison du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, se mirent à crier, aussi-tôt qu'ils eurent apperçu Esope. Vous voyez déja, dit-il à son Maître, l'effet de ma promesse. Le Marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns aux autres, en vérité c'est un grand malheur pour nôtre Maître d'avoir acheté un homme si laid, & si difforme. Apparement il ne l'a pris que pour servir de mauvais augure dans sa maison.

CHAPITRE VI.

L'addresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.

PEu de jours après, le Maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses Valets de faire des ballots, & de se tenir prêts le lendemain, pour son voyage d'Asie. Ils disposérent donc toutes choses, selon l'ordre du Maître, & partagérent entre eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu pro-

pre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qn'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Aprés qu'il eut regardé de tous côtez, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs, des paniers; il demanda qu'on lui mit sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légére charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoûtérent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secouoit tantôt d'un coté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit: En vérité, dit-il, je suis déja récompensé de ce qu'il m'a couté;car il porte lui seul la charge d'unCheval. Quand ils furent arrivez à l'Hôtellerie où ils devoient dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets, de sorte qu'après le repas sa Corbeille demeura à demi vuide. Ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le soupé des Valets. Le lendemain la corbeille d'Esope fut entiérement vuidée; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vitesse & devança de si loin tous ses Compagnons, qu'ils ne savoient qu'en dire;

re ; ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Esope, ou quelque autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux ; & qui avoit montré sa souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étant chargez de balots, & de différentes marchandises ne pouvoient pas espérer de se voir soulagez de la sorte durant le voyage ; parce que ces marchandises ne se consumoient pas comme les provisions de bouche.

CHAPITRE VII.

Esope est vendu une seconde fois.

LE Marchand étant arrivé à Ephése ; vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois ? un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'espérance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien, & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait ; il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantez, que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres ? Quoiqu'Esope se vît exposé aux railleries, & aux insultes de tous les Passans ; cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce

temps-là séjour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, d'avoir placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus près demanda au Musicien d'où il étoit. De Cappadoce, répondit-il. Que savez-vous faire, lui repartit Xantus ? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse, fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus, qui l'accompagnoient, ayant vu rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre les dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il mis à rire de la sorte ? Il ne rit pas, disoit un troisiéme, il se ride, & se renfroigne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire ; de sorte que l'un des Disciples de Xantus, s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la sorte ? Brebis de mer, lui repliqua Esope, retire toi d'ici. Cette réponse couvrit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Musicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel païs il étoit ? Je suis Lydien, répondit-il. Que savez-vous faire, poursuivit Xantus ? Toutes choses, repartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'entendant. L'un des Disciples du Philosophe, ne sachant pourquoi Esope rioit des deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet ; mais il en fut empêché par l'un de ses compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé

Bouc

Bouc marin. Xantus s'adreſſant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, repondit le Marchand. Ce prix exceſſif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ſes Diſciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Eſclaves? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré; mais j'ai réſolu de ne donner jamais une grande ſomme pour aucun Eſclave. Si cela eſt, lui repartit l'un de ſes Diſciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de ſervice que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit couter. Il ne ſeroit pas raiſonnable, repliqua Xantus, que vous payaſſiez le prix de l'Eſclave, & que j'euſſe à moi la marchandiſe. Mais ma femme aime trop la propreté, & la netteté, pour vouloir ſouffrir d'être ſervie par un homme ſi laid, & ſi mal propre. Ce n'eſt pas la une raiſon, lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Eſclave; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéïr à ſa femme ni avoir pour elle de ſi grands ménagemens. Avant que de l'acheter, repliqua le Philoſophe, voyons s'il ſait quelque choſe, de peur de perdre nôtre argent. Alors s'approchant d'Eſope; réjoüiſſez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Eſope, étois-je triſte? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus. Je vous le rens, répondit Eſope. Xantus & ſes Diſciples parurent tout étonnez de ces réponſes ſi promptes, & ſi vives. Il lui demanda de quel Païs il étoit. Je ſuis noir, lui dit Eſope, ce n'eſt pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je ſouhaite d'apprendre le nom de vôtre patrie, & le lieu d'où vous êtes ſorti. Du vendre de ma mére, lui repartit Eſope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus, je vous de-

mande en quel lieu vous êtes né. Ma mére ne m'a point informé dit Esope, si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que savez-vous faire, lui demanda le Philosophe? Rien du tout, repartit Esope. Que voulez-vous dire, poursuivit Xantus? Ceux-ci, repliqua Esope, on dit qu'ils savoient tout, & ils ne m'ont rien laissé à faire. Les Disciples du Philosophe étoient fort émerveillez de ces réponses. En verité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'esprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a personne qui puisse se vanter de tout savoir. Voilà pourquoi il rioit, & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achette, lui demanda Xantus? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force, ou par contrainte; cette affaire dépend entiérement de vôtre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez vôtre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne me voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres; par les Dieux immortels, il pousse nôtre Maître à bout. Si je vous achette, dit Xantus, vous tâcherez peut-être, de vous dérober par la fuite? Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, reliqua-til, je ne vous demanderai pas conseil sur cela; comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t'il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand, combien voulez-vous me vendre cet Esclave, lui demanda-t'il? Vous étes venu ici, repliqua le Marchand, pour mépriser ma

mar-

marchandise, vous négligez des Esclaves beaux & bien faits, & vous choissez celui qui est si laid, & si difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci sur le tout. Non repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir soixante oboles, dit le Marchand. Les Disciples de Xantus comptérent sur le champ cette somme ; & l'Esclave lui fut livré. Les Partisans qui se trouvérent là s'informoient exactement du nom du Vendeur, & de l'Acheteur ; mais la honte les empêchoit de se déclarer, à cause du vil prix, & du peu de cas qu'ils faisoient de la Marchandise. Esope se tenant au milieu, c'est moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu, voici celui qui m'a acheté ; c'est celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre ; il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partisans se mirent à rire ; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

CHAPITRE VIII.

Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa femme.

ESope se mit à la suite de Xantus, qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derriére, & la tirant à lui ; Revendez moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuïrai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus ? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature ; & si vous pissez en marchant ; que faudra-

t'il

t'il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne suis qu'un simple Esclave? Si la nature exige de moi de pareilles choses en chemin faisant, je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est-ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus? Je pisse en marchant, pour éviter trois maux, continua-t'il. Quels maux, demanda Esope? C'est, répondit Xantus, que le soleil me brûleroit la tête; que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaise odeur de l'urine, m'offenseroit l'odorat. Alors, lui dit Esope, vous m'avez persuadé. Quand ils furent arrivez au logis, Xantus ordonna à Esope de demeurer auprés de la porte, parce qu'il savoit que sa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, si on lui eût présenté un homme aussi laid, & aussi dégoûtant qu'Esope, sans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaisanteries. Il entra donc dans la maison, & l'ayant abordée, Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos servantes me rendent; car j'ai acheté un Esclave pour moi, d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vu d'homme mieux fait & plus aggréable, il s'est arrêté à l'entrée de la maison. Les servantes crurent que leur Maître parloit sérieusement, elles disputoient déja entre elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Esope pour époux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maison le nouvel Esclave. L'une des servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préférence d'Esope pour son mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Esclave; mais quand il lui eut dit, c'est moi, me voilà, la servante toute interdite, lui demanda si c'étoit lui en effet que l'on nommoit Esope. C'est

moi-

moi-même, répondit-il. Si cela est vraî, repliqua-t'elle, n'entrez pas dans la maison ; car vous feriez fuïr toutes mes campagnes. Une autre sortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maison, que l'on vous taille le visage ; mais sur toutes choses, je vous défends de m'approcher. Esope entra, & se présenta devant la Maîtresse de la maison. Quand elle l'eut envisagé, elle jetta les yeux sur son epoux. Où êtes-vous allé chercher ce monstre, lui dit-elle, pour me l'amener ici ? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma femme, lui répondit Xantus, n'insultez pas mon nouveau serviteur. Comment voulez vous que je le souffre, repliqua-t'elle ? Mais je m' apperçois que vous commencez à me dédaïgner, & à me haïr, que vous voulez me donner une rivale, & prendre une autre epouse. Vous gardez encore quelque mesure avec moi ; vous n'osez par un reste de bien-séance, me dire durement en face, que je sorte de vôtre maison ; vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déserter malgre moi, sachant bien que je ne pourrai souffrir un monstre aussi difforme. Rendez moi ma dot, & je m'en irai. Ce discours n'étonna pas extrémement Xantus, qui se tournant vers Esope, vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaisanteries sur le chemin, en me voyant pisser ; cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire, pour l'appaiser. Jettez-la dans un gouffre, repartit Esope. Taisez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus. Ne savez-vous pas que j'ai pour elle une tendresse éxtrême ? Eh quoi, repartit Esope, vous aimez effectivement cette femme ? Oui, sans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux, répondit Esope, en frappant

pant du pié, le ſage Xantus ſe laiſſe mener par ſa femme! Et ſe tournant en même temps vers elle. Madame, lui demanda-t'il, voudriez-vous que vôtre mari vous eût acheté un jeune Eſclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philoſophe? O grand Euripide, que n'ai je vôtre éloquence, pour dire ſur le même ton que vous diſiez, l'impétuoſité des flots de la mer eſt terrible; le débordement des riviéres eſt à craindre, la violence du feu cauſe de grands ravages, la pauvreté eſt un malheur inſurportable. Il y a mille autres accidens qui rendent la vie triſte, & ennuyeuſe; mais une méchante femme eſt le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puiſque vous avez l'honneur d'être l'èpouſe d'un Philoſophe, donnez vous bien de garde de vous faire ſervir par des valets trop bien faits, & trop beaux, pour ne pas vous èxpoſer à deshonorer vôtre mari. Ce diſcours étonna la femme de Xantus, & ne ſachant que répondre, elle ſe tourna vers ſon Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Eſclave. En verité, ajoûta-t'elle, quelque eſtropié, & quelque contrefait qu'il ſoit, il ne laiſſe pas d'être plaiſant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adreſſant à Eſope. Vôtre Maîtreſſe, lui dit-il, s'eſt réconciliée avec vous. Je ne ſuis pas trop malhereux, repartit Eſope; car ce n'eſt pas une choſe aiſée, que d'appaiſer une femme. Taiſez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me ſervir, & non pas pour me contredire.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier.

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le suivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des légumes. Esope prit un faisceau d'herbes, que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer, je vous prie, lui dit-il, de me resoudre une question, que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi vôtre difficulté, lui dit Xantus. Je ne saurois, répondit le Jardinier, diviner la raison pourquoi les herbes que je cultive, & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne soient ni cultivées, ni arrosées. Quoique cette question fût du ressort d'un Philosophe, Xantus ne put la résoudre, & se contenta d'y faire une réponse générale, en disant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choses de la sorte. Esope étoit présent. La réponse de son Maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philosophe, que vous riez de la sorte? Je me moque en effet, repartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit; car c'est la solution ordinaire que donnent les Sages à la plupart des questions qu'on leur propose. Ils se contentent de dire, que tout est gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t'il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit. Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai philosophé

losophé dans des ecoles si fameuses, de disputer maintenant dans un jardin ; mais le garçon qui m'accompagne, pourra résoudre vôtre problême, si vous le lui proposez; car il sait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi! démanda le Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid, & si monstrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes. Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déja des enfans de son premier époux, si le mari qu'elle prend a des enfans d'une autre femme; elle est la mére des enfans qu'elle a amenez; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfans qu'elle a trouvez dans la maison de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême différence. Elle applique tous ses soins à nourrir, & à bien élever ceux qu'elle a portez dans son sein, & qu'elle aime avec une grande tendresse. Mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel, comme une Partie d'elle-même. Au contraire elle hait les autres comme des Etrangers. Ainsi la terre est la mére de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais élle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y transplantez. Elle nourrit donc avec plus de soin les plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez ; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des Etrangers. Cette réponse charma

ma le Jardinier. Je vous ſuis ſenſiblement obligé, dit-il à Eſope, vous m'avez tiré d'un grand embarras, par ſe raiſonnement, dont je ſuis trés-ſatisfait. Allez, & emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez beſoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme ſi le jardin vous appartenoit.

CHAPITRE X.

D'un ſeul grain de Lentille qu'Eſope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres avantures plaiſantes.

AU bout de quelques jours, Xantus alla au bain; il y rencontra quelques-uns de ſes Amis, & ordonna à Eſope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Eſope obéït à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus ſe fut baigné avec ſes Amis, il les pria à dîner, les avertiſſant d'avance que le repas ſeroit trés-frugal, n'ayant que des lentilles à leur donner; ajoûtant qu'il ne faloit pas juger du zéle de ſes Amis, par la diverſité des mets; mais qu'il faloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils acceptérent l'offre que Xantus leur faiſoit. Si-tôt quils furent entrez dans ſa maiſon, donnez nous, dit-il à Eſope, de l'eau du bain pour nous refraîchir, & pour boire. Eſope courut promptement au bain, & apporta de l eau de l'égout, qu'il préſenta à Xantus. Après qu'il en eût goûté, n'en pouvant ſupporter la mauvaiſe odeur, où avez-vous puiſé cette eau, demanda-t'il à Eſope? Dans le bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La préſence

des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colére. Il ordonna à Esope d'apporter un basin, il l'apporta se tenant debout devant la compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope? Non, répondit-il; car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit, verse de l'eau dans le bassin, lave moi les pieds, apporte-moi mes pantofles, & toutes les autres choses nécessaires. Xantus se tournant alors vers ses amis, ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope, si les lentilles étoient cuites? Esope prit la cuillier du pot, & tira du coquemar le seul grain le lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si les lentilles étoient assez cuites, & le pressant entre les doigts, apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les ecuelles, & la servit aux conviez. Où est la lentille, demanda Xantus. Je vous l'ai donnée, repartit Esope. Eh quoi, reprit Xantus, n'en avez vous fait cuire qu'un grain unique? Non, répondit l'Esclave; car vous m'avez dit expressément: faites cuire une lentille, & non pas des lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entiérement Xantus. Mes Amis, dit-il aux conviez, je vous prie d'excuser la bêtise de cet Esclave, qui me fera devenir fou. Viença, méchant serviteur, dit-il à Esope, va nous acheter quatre pieds de cochon, fais les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tantis que les pieds de cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de cochon, & le cacha.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

ESope rentra un moment après, fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de chochon; ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une supercherie. Il courut promptement dans l'étable où l'on engraissoit un cochon. Il lui coupa un pié qu'il mit dans la marmite à bouillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Esope ne prît la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pié de cochon, le remit dans le pot. Aprés qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. Qu'est-ceci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai, repartit Esope; mais combien de pieds ont deux cochons? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le cochon que l'on engraisse ici-près en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il en s'addressant à ses amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit? Monsieur dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison, ne savez-vous pas, qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité ou que l'on y ajoûte? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.

CHAPITRE XII.

Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.

LE lendemain, l'un des Disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le Maître & les

Ecoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat sur la table, & le donna à Esope qui étoit debout derriére lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien aimée. Esope partit sur le champ; mais en chemin faisant, il raisonnoit en lui même. Voici, disoit-il, une belle occasion de me vanger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi, lorsqu'elle me vit la premiére fois. J'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes, dont Xantus l'avoit chargé. Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimé. Il appella sur le champ la petite chienne, que l'on nourrissoit dans le logis. Tenez, mignonne, lui dit-il, mangez; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux toutes les viandes, & les jetta à la chienne. Aprés cela Esope s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée? Oüi, répondit Esope, & elle l'a mangé en ma présence. Qu'a-t'elle dit en le mangeant, demanda Xantus? Pas le moindre mot, repartit Esope, mais elle vous remercioit intérieurement. L'epouse de Xantus, bien fâchée de ce que son Mari ne lui avoit pas envoyé sa part du festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que sa tendresse étoit refroidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa chienne que de sa femme. Elle faisoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colére, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son mari. Elle s'enferma toute éplorée dans sa chambre, & ne pouvoit se consoler de l'indifférence de son mari. Les Conviez s'étant bien

échauffez

échauffez à boire, aprés avoir proposé de part & d'autre plusieurs questions, l'un de la compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions, & de grands desordres parmi les hommes? Esope qui se tenoit debout derriére celui qui parloit, répondit. Ce sera quand les morts ressusciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il possédoit en ce monde. Les Disciples de Xantus rirent de cette repartie ingénieuse, & avouérent de concert qu'Esope avoit infiniment d'esprit. Un autre demanda pourquoi une brebis que l'on traînoit à la boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un cochon faisoit des cris épouvantables? Esope prenant la parole dit, que la brebis accoutumée à voir traire son lait, & tondre sa laine, à se laisser prendre, & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal; mais que la truye, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela, ni traînée, ni liée par les pieds, sachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Disciples de Xantus, qui donnérent de grandes louanges à Esope. Incontinent aprés le dîné, Xantus retourna à son logis, & demanda sa femme pour lui parler familiérement, selon sa coutume; mais elle, le regardant d'un œil fier, & méprisant, retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas; donnez moi ma dot & je sortirai de vôtre maison, car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flater vôtre chienne, à qui vous avez envoyé sa part du festin. Xantus étrangement surpris d'un reproche si peu attendu, ne savoit à qui s'en prendre, ni que

répondre. Il faut, sans doute, dit-il, qu'Esope m'ait joué quelque tour; ou vous voulez me faire croire que je suis ivre. Eh quoi, n'est-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat dans le festin? Non en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Esope; à qui avez-vous donné la part du festin? A vôtre bien-aimée, répondit Esope. Eh bien, Madame, dit Xantus, se tournant vers son épouse, vous n'avez rien reçu? Pas la moindre chose, repliqua-t'elle. Monsieur, dit Esope à son Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Esope appella la petite chienne. C'est celle-ci, lui dit-il, qui vous veut le plus de bien; car quoique vôtre epouse témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offense à tous propos, pour la moindre chose. Elle vous contraire, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que vôtre chienne, aprés avoir été grondée, menacée, battue, ne s'enfuït pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse, & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il faloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son épouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Esope seul est coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerai pas d'occasion de le battre & de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas, elle sortit furtivement de la maison, & retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope, en se tournant vers son Maître, que

que vôtre chienne vous aime mieux que vôtre femme ?

CHAPITRE XIII.

De quelle adreſſe ſe ſervit Eſope, pour appaiſer la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec ſon mari.

QUelques jours ſe paſſérent ſans que Xantus pût fléchir ſa femme, ni par ſes careſſes, ni par ſes priéres. Il lui envoya quelques-uns de ſes proches, pour lui perſuader de faire la paix, & d'oublier ce qui l'avoit ſi fort chagrinée ; mais elle ne volut point entendre raiſon ; tant ſon dépit étoit violent. Cette obſtination cauſa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la ſorte, Monſieur, lui dit Eſope, & ne vous chagrinez point mal à propos. Je vous réponds que dés demain elle reviendra ici de ſon bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au marché, & acheta des oiſons, des poulets, du gibier, & toutes les choſes néceſſaires, pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maiſon en maiſon, & paſſa à deſſein devant le logis des parens de ſa Maîtreſſe, pour leur faire voir ces proviſions, ſans faire ſemblant de ſavoir que cette maiſon leur appartînt, ni que ſa Maîtreſſe y demeurât. Ayant rencontré par hazard quelqu'un des Valets de cette maiſon, il lui demanda s'il ne pauvoit pas lui vendre quelque choſe de propre à faire un feſtin de noces. Pour qui, demanda ce Valet ? Pour le Philoſophe Xantus, répondit Eſope ; car il doit ſe marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle

elle ſe tranſporta promptement dans la maiſon de ſon mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faiſant de grandes plaintes avec de grands cris. Il ne vous eſt pas permis, lui diſoit-elle d'épouſer une autre femme, tant que je vivrai. Ainſi elle demeura dans la maiſon de ſon mari, par l'adreſſe d'Eſope, comme elle en étoit ſortie par le tour qu'il lui avoit joué.

CHAPITRE XIV.

Quelles viandes ſervit Eſope à ceux que Xantus avoit invitez.

AU bout de quelques jours, Xantus voulut faire encore un feſtin à ſes Diſciples. Allez, dit-il à Eſope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur, & de plus excellent. Eſope ſe diſoit à lui-même en chemin faiſant; j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres ſi mal à propos. Il acheta quelques langues de cochon, & les apprêta pour régaler les Conviez. Il ſervit devant chacun une langue grillée avec de la ſauſſe. Les diſciples furent contens de ce premier ſervice, qui convenoit aſſez à des Philoſophes, parce que c'eſt par le ſecours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles penſées. Eſope leur ſervit, pour le ſecond mets, des langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre ſervice, il mit encore des langues ſur la table. Cette répétition fâcha étrangement les Diſciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Eſope avec une eſpéce d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues? Eſope, ſans s'allarmer de leurs plaintes, leur en ſervit encore.

Eſt-il

Est-il possible, dit Xantus tout en colére, que vous n'ayez autre chose à nous donner? Non, repondit Esope d'un air tranquille. Comment, misérable que vous étes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus exquis? Je vous suis bien obligé, Monsieur, répondit Esope à son Maître, des reproches & des reprimandes que vous me faites en présence de tant de Philosophes; car qu'y a-t'il dans le monde de meilleur, & de plus excellent que la langue? C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les Sciences & la Philosophie. C'est par son moyen que nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des priéres, des complimens; que l'on plaide des causes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les Mariages, on bâtit les villes, on pourvoit à la seureté des hommes, par le ministére de la langue; enfin elle sert à la conservation de la vie; & par conséquent je crois qu'il ny'a rien de meilleur, ni de plus excellent que la langue. Tous les Disciples approuvérent ce raisonnement, & dirent de concert, qu'Esope avoit raison. Ils donnérent le tort au Maître, & se retirérent chacun chez soy.

CHAPITRE XV.

Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.

LE lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le repas q'il leur avoit donné; il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentement, & qu'il

ne faloit s'en prendre qu'à la malice de son Valet. Mais j'espére qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en vôtre présence. Ayant fait sur le champ venir Esope : achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de méthode, acheta encore des langues, & les ayant apprêtées, les servit aux conviez. Ils ne pûrent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres. Eh quoi, toûjours des langues de Cochon! Un moment après il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisiéme fois. Ce procédé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus excellent, vous avez acheté des langues; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues? il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t'il en effet de plus méchant que la langue? N'est ce pas elle qui renverse les villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les mensonges, toutes les médisances, tous les parjures? Elle ruïne les mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cause une infinité de maux, & remplit la vie de chagrins, d'erreurs, & de troubles. Alors quelqu'un des conviez dit à Xantus. Si vous ne vous tenez bien sur vos gardes, & si vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'esprit; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raison, lui repartit Esope sur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tacher par vos malins discours de mettre la division entre le Maître, & le Valet.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Esope améne à son Maître un homme mal-habile, & indolent.

XAntus ayant entendu ce discours, & cherchant l'occasion de battre son Valet; Malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de se méler des affaires d'autrui, faismoi venir quelqu'un assez indolent, pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la place publique. Aprés avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il aperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux, & fort simple, il l'aborda, en lui disant, que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal-propres & crotez. Xantus demanda, qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingére nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme, faites tout ce que je vous dirai, & obéïssez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier sévérement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de nôtre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servi de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens? ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre; & que ce seroit un prétexte légitime pour le châtier. La Dame ayant versé de l'eau dans un bassin,

se

ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même, elle veut me faire honneur; voila pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoi qu'elle pût ordonner à ſes ſervantes de me les laver. Alors étendant les pieds, lavez-les, Madame, lui dit ce ruſtaut. Aprés qu'elle les eut lavez, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit à lui-même; la bien-ſéance demande qu'ils ſoient ſervis avant moi; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe? Ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie. Ainſi il ſe mit à boire. Pendant le dîné, on lui préſenta un mets qu'il trouvoit fort à ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir, & de bon appétit. Le Maître fit venir le Cuiſinier, & le gronda fort, d'avoir mal apprêté ce ragoût; & ſur le champ, il commanda qu'on le mît tout nud pour le châtier. L'Hôte diſoit en lui-même, ce ragoût me paroit excellent, il eſt trés bien apprêté, rien n'y manque; mais ſi le Maître du logis, pour contenter ſon envie, veut faire battre ſon Cuiſinier ſans ſujet, que m'importe? Ce ne ſont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & ſupportoit impatiemment le peu de curioſité, & l'indolence de ſon Hôte, qui ne ſe ſoucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce ſoit. Quand on eut ſervi le gâteau, cet Hôte indifférent, le tournant de tous côtez, commença d'en manger, comme ſi ç'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût, & cette groſſiéreté aigrit de plus en plus le Philoſophe, lequel s'en prenant à ſon Boulanger, ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce gâteau, du miel & du poivre pour lui donner un peu de haut goût? Monſieur, répondit le Boulanger, ſi le gâteau

teau eſt mal-cuit, je conſens d'être battu; mais s'il eſt mal aſſaiſonné, & s'il y manque quelque choſe, c'eſt à ma Maîtreſſe, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en eſt la cauſe, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit ſigne à ſa femme d'obéïr à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Eſope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la femme de Xantus, on fit ſemblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce ſpectacle, & quel empreſſement il témoigneroit pour l'en empêcher; mais ſans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans ſa tranquillité ordinaire, & ſe diſoit à lui-même. S'il n'a aucune raiſon de ſe fâcher contre ſon epouſe, pourquoi ſe met-il de la ſorte en colére? Et s'addreſſant à Xantus. Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à vôtre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de ſortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les faſſiez brûler toutes deux enſemble. Le Philoſophe entendant cet homme parler de la ſorte, admira ſa ſimplicité ou ſa ſtupidité, ſon indolence, ou ſa fermeté, & dit à Eſope, En vérité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, ſans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui ſe ſoucie le moins des choſes humaines. Je ſuis vaincu, & tu recevra la recompenſe que tu mérites. Me voilà content; j'oublie tous les tours que tu m'as jouez par le paſſé; je de les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule y étoit grande ; parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant, rencontra par hazard le Préteur, qui sachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sai rien, lui répondit Esope. Le Préteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force. Vous voyez bien, Monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire, que je ne savois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison; je vous ai rencontré par hazard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Préteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie tres-nombreuse ; il les consideroit attentivement les uns aprés les autres. Il vit à l'entrée du Bain une pierre, contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrérent pour se baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit : Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodement; car je n'ai vû qu'un seul homme dans le bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule de gens qui s'y baignoient: Eh quoi, dit il à Esope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un seul homme dans le bain? Il est vrai, Monsieur,

sieur, répondit Esope; car ayant vu cette grosse pierre que voilà, à l'entrée du bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient; un homme seul de toute l'assemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas blesser, & l'a transportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit, que c'est le seul homme que j'avois vu aux étuves, le préférant à tous les autres. Xantus souriant, dit qu'Esope avoit toûjours la repartie prompte & pleine de sens.

CHAPITRE XVIII.

Ce que répondit Esope touchant les superfluitez que la nature rejette.

Un jour Xantus sortant de la garderobe, demanda à Esope, pourquoi les hommes, après s'être soulagé le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excremens? Esope lui répondit en ces termes. Au temps passé, il y eut un homme qui vivoit d'une Maniére fort délicate, & qui se plaignoit d'être longtems sur le bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident semblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien appréhender de pareil; car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand festin, où Xantus se trouva avec ses Disciples, après que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencérent à se proposer les uns aux autres plusieurs questions sur differentes matiéres. Xantus commencoit déja à se troubler, parce que le vin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprès

de

de lui, Monſieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens, ou trois différens degrez. Le premier eſt le plaiſir, le ſecond l'ivreſſe ; & le troiſiéme, l'outrage. Vous avez bu à ſouhait, vous vous étes tous bien réjouïs, contentez-vous, demeurez en là, & ne vous mêlez point d'autre choſe. Xantus qui commençoit déja d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaiſe part. Taiſez-vous, lui dît-il, allez donner des conſeils aux Enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Eſope. L'un des Diſciples de Xantus voyant que le vin commençoit à lui ôter la raiſon, Maître, lui demande-t'il, y a-t'il quelqu'un qui puiſſe boire la mer toute entiere ? Oui, ſans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à quelle peine ſerez vous condamné ? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma maiſon. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux en dépôt, & ſe retirérent. Le lendemain Xantus étant reveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenue, Je n'en ſai rien, répondit-il ; mais ce que je ſai, c'eſt que vous avez perdu vôtre maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'eſt qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boir la mer, & vous laiſſâtes vôtre anneau pour gage. Comment pourrai je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe, qui eſt infiniment au deſſus de tout le pouvoir humain ? Mais mon pauvre Eſope, je te prie de mettre en uſage tout ton eſprit, toute ton adreſſe, toutes tes ſubtilitez, toute ton expérience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je ſuis, en ſorte que je puiſſe reprendre mon gage avec honneur.

neur. A la vérité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire exécuter ce que vous avez promis; mais je ferai si bien que je romprai la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblez, témoignes de l'assurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous étes de sens rassis, les mêmes choses que vous dîtes hier étant ivre. Faites étendre des tapis sur le rivage, faites-y dresser une table; ordonnez à vos Valets de vous présenter dans des coupes l'eau de la mer pour la boire. Quand vous verrez tout le peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis que l'on vous présente une coupe d'eau de la mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puisse entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de vôtre traité. Il vous répondra, que vous vous obligez à boire toute l'eau de mer. Alors vous tournant vers l'Assemblée, vous direz, Habitans de Samos, vous savez que les riviéres, & les fleuves, se vont rendre dans la mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des riviéres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premiérement les fleuves de rentrer dans la mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infallible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne espérance, & fut pénétré de joye. Le peuple s'étant donc assemblé sur le rivage, pour un spectacle si extraordinaire, pour voir de quelle maniére Xantus se tireroit d'embarras; il dit devant tout le monde, ce qu'Esope lui avoit suggéré. Les Habitans de Samos admirérent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblérent de louanges. L'Eco-

lier se jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda trés-volontiers, à la priére de tout le Peuple.

CHAPITRE XIX.

Xantus oubliant les services d'Esope lui manque de parole.

APrès qu'ils furent retournez au logis, Esope s'addressant à son Maître, lui dit, n'ai-je pas bien mérité, Monsieur, après tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faisant des menaces fort aigres, est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir? Tenez vous à la porte, remarquez si vous ne verrez pas deux corneilles, & venez me le dire, ce sera bon augure; si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçu deux corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des corneilles s'envola; de sorte qu'il n'en vit qu'une sur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux corneilles sur un arbre? Il est vrai, répondit Esope, mais l'une des deux s'est envolée. Est ce ainsi, misérable Esclave, que tu te moques de moi? Alors il commanda qu'on le dépouillât sur le champ pour le fouetter. Tandis que l'on batoit Esope, on vint prier Xantus à souper. Esope au milieu des coups, s'écria, que je suis malheureux, j'ai vu deux corneilles, & je suis battu? vous n'en avez vu qu'une, & cependant vouz allez faire bonne chére. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure est faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité & la présence d'esprit

de

de son Esclave; & défendit de le battre plus long-temps.

CHAPITRE XX.

Esope ne laissa entrer dans le logis qu'un seul des Conviez.

AU bout des quelques jours Xantus invita à un festin plusieurs Philosophes, & plusieurs Rhéteurs. Il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venue, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des Conviez arriva, & frappa à la porte. Esope sans ouvrir, lui demanda, *Qu'est-ce que le chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, se retira en colére. Tous ceux qui arrivérent à la file, s'en retournérent de même fort fâchez, croyant qu'on leur disoit des injures; car Esope leur fit à tous la même question. L'un des Conviez vint encore frapper à la porte, Esope lui demanda comme aux autres, *Que remue le Chien?* La queue, & les oreilles, répondit, celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître; lui disant qu'aucun Philosophe ne s'étoit présenté pour venir à son festin, à la reserve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invitez s'étoient moquez de lui. Le lendemain ses Disciples étant venus dans son Ecole, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Eh quoi, lui disoient-ils, nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à vôtre porte un homme monstrueux, pour nous dire des injures, &

pour nous empêcher d'entrer? Eſt-ce un ſonge, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites eſt-il véritable? C'eſt une verité, répondirent-ils tous d'une voix, ou nous rêvons. Il appella ſur le champ Eſope, & lui demanda tout en colére, pourquoi il avoit renvoyé ſi honteuſement ſes amis? Ne m'avez vous pas défendu, Monſieur, repartit Eſope, de laiſſer entrer dans vôtre maiſon des fous, & des ignorans, & ne m'avez-vous pas commandé de n'admettre à vôtre feſtin que des Sages, & des hommes doctes & d'érudition? Il eſt vrai, dit Xantus; mais tous ceux-ci ne ſont-ils pas ſavans? nullement, répondit Eſope; car comme ils frapoient à la porte, & que je leur ai demandé, *Que remue le chien?* perſonne d'entr'eux n'a pu comprendre ma queſtion, ni la réſoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refuſé l'entrée de vôtre maiſon, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Après qu'Eſope eut achevé de parler, perſonne n'y put trouver à redire, & ils avouérent tous qu'il avoit raiſon.

CHAPITRE XXI.

Du thréſor que trouva Eſope, & de l'ingratitude de Xantus.

QUelques jours s'étant écoulez, Xantus ſuivi d'Eſope, s'aviſa d'aller dans un Cimetiére, pour lire les Inſcriptions & les Epitaphes qui étoient gravées ſur les tombeaux, cette lecture lui cauſoit un extrême plaiſir. Eſope remarqua ſur l'un de ces tombeaux, les lettres ſuivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit auſſi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que ces lettres ſigni-

fignifioient, Xantus les confidéra avec attention; mais il avoua de bonne foi, qu'il n'en pouvoit trouver le fens. Alors Efope fe retournant vers lui. Si je pouvois, Monfieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un tréfor, quelle récompenfe me donnerez-vous? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour vôtre part la moitié du thréfor. Efope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il fe mit à fouiller, & trouva le thréfor, dont il avoit parlé à Xantus; il le lui apporta, & lui dit, Aquitez-vous maintenant de vôtre promeffe, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce thréfor dont vous étes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le myftére que ces lettres cachent; car j'aime mieux en favoir le fens, que de pofléder ce thréfor. Efope lui repliqua, Celui qui a enfouï dans ce lieu ce thréfor, étoit un Sage; il a fait graver ces lettres, qui fignifient, étant jointes enfemble, fi tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puisque tu es fi habile, & fi entendu, dit Xantus, je ne ferois pas fage, fi je te rendois la liberté. Monfieur, lui repartit Efope, fi vous y manquez, vous y perdrez plus que moi; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce thréfor appartient. D'où le favez-vous lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Efope, d'autres lettres qui me l'apprennent, R. R. D. Q. I. T. Car elles fignifient, *Rends au Roi Denys, le thréfor que tu as trouvé.* Xantus perfuadé par ces paroles, que ce thréfor appartenoit effectivement au Roi de Byzance, n'oublia rien pour appaifer Efope. Prenez la moitié de l'argent, lui

lui dit-il, & gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui repliqua Esope, c'est celui qui a enfouï ici ce thrésor. Ecoutez ce que ces caracteres signifient, A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le thrésor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent, & que je vous rende vôtre liberté. Xantus craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en prison. Pendant qu'on l'y menoit, Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leurs paroles? Non seulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise; mais vous ordonnez encore que l'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit; Je ne doute point qu'aprés que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit, Faites moi maintenant tout le mal que vous pourrez; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXII.

De quelle maniére Esope fut mis en liberté.

VErs ce temps-là, il arriva dans la ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit une aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnez de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblérent, & priérent Xantus qui étoit l'un des plus considérables entre les Citoyens

toyens & un grand Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un événement si merveilleux. Xantus ne sachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse, & d'inquiétude, & tomba dans une profonde mélancolie; parce qu'il ne pouvoit rendre raison de ce prodige. Esope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit son Maître, lui demanda pourquoi il se laissoit abbatre de la sorte. Reposez-vous en sur moi, & bannissez la tristesse qui vous dévore. Montrez-vous demain, dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'étes point accoutumé à rendre raison des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans vôtre maison qui a de belles connoissances, & qui pourra leur donner des lumiéres sur une avanture qui leur cause tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monsieur, retombera sur vous, d'avoir un serviteur si habile: Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera sur moi. Xantus persuadé, & consolé par ces paroles, alla le lendemain dans la place publique, & se souvenant des avis d'Esope, répéta au milieu de l'assemblée, tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le priérent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut présenté à l'assemblée, les Habitans de Samos ayant considéré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient en se moquant de lui, Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce prodige? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce monstre? Et ils recommencérent tous à rire, & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'assemblée, Habitans de Samos, leur dit-il, pour-

quoi me méprisez-vous à cause de la difformité de mon visage? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considérer. La Nature a souvent enchassé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrétez-vous à considérer la figure d'une bouteille? N'étes-vous pas plus touchez de la liqueur qu'elle renferme, & de l'excellence du vin? Tous les assistans ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent, Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme, & le repos à nôtre ville, hâtez-vous de nous rassûrer. Alors Esope plein de confiance leur dit, Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à semer les dissensions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups. S'il est supérieur à son Maître, on ne laisse pas de le battre. Ainsi de quelque côté que la chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous declarerai sans rien craindre ce que vous avez tant d'envie de savoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus, Affranchisez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos, accordez lui sa liberté au nom de toute la ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole. Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux priéres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant resister à l'ordre du Préteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le Trompette de la ville cria tout haut au milieu de l'assemblée, *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priére des Samiens.* C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope qui

qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre dit à toute l'assemblée, Peuple de Samos, l'aigle, comme vous le savez, est le Roi des oiseaux, s'il a enlevé l'anneau impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à éntendre que quelqu'un des Rois qui régnent maintenant, songe aux moyens des vous ravir vôtre liberté, pour vous réduire en servitude, après avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours après, les Samiens reçurent des lettres de la part de Crésus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dés-lors au combat. Ils s'assemblérent donc pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté. Ils craignoient avec raison de tomber sous la domination de Crésus. Ils jugérent à propos de consulter Esope, & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit, Messieurs, Quand les principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, & qu'il est à propos de lui obéïr, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous donne conseil; mais je me contenterai de vous rapporter une histoire, pour vous apprendre de quelle maniére vous devez vous comporter, en cette avanture. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposez; l'un conduit à la liberté, mais l'entrée est rude, & difficile, & l'issue en est commode, & aggréable. L'entrée du chemin qui conduit à la servitude, est facile & commode; mais la sortie en est rude, & épineuse. A ces paroles les Samiens se récriérent tous d'une voix,

Puisque nous sommes nez libres, on ne nous rendra pas esclaves impunément. Ils renvoyérent l'Ambassadeur du Roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son Ambassadeur, résolut de faire la guerre aux Samiens; mais l'Ambassadeur lui dit, Je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez domter ce Peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages tandis qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils. Je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordent, vous n'en serez pas ingrat, que vous les récompenserez par d'autres moyens, & que dès à présent vous vous desistez de la guerre, & que vous ne songez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles. Il envoya un Ambassadeur à Samos, pour demander Esope. Les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'assemblée, Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses piez & de lui faire la révérence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux parloient, les Loups déclarérent la guerre aux Brebis. Elles étoient secondées des Chiens qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyérent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus songer à la guerre désormais, pourvu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laissérent persuader par la remontrance des Loups. Elles leur livrérent les Chi-

ens

ens qui furent bien-tôt mis en piéces. Après cela les Loups dévorérent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux; mais il n'y voulut pas consentir: Il fit voile avec l'Ambassadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

CHAPITRE XXIII.

Du départ d'Esope, pour se rendre auprés de Crésus, Roi de Lydie.

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant été présenté à Crésus, ce Prince se mit en colére en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle? Grand Roi, lui repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par nécessité; c'est par mon choix, & de bon gré que j'y suis venu; permettez-moi de vous parler un moment, & avant que d'entrer en matiére, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hazard une Cigale. Elle dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles, Ne me faites point mourir sans sujet; je ne ronge point les épics; je ne vous ai jamais fut aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux, qui réjouït les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre chose en moi. L'ayant entendue parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince vous me voyez prosterné à vos piez, ne me fai-

tes

tes pas mourir sans sujet ; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un extérieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit: Esope ce n'est point moi qui vous donne la vie, c'est le destin: demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai sans restriction. Grand Prince, lui repartit Esope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Crésus, je me réconcilie avec eux. Alors Esope se prosterna aux piez du Roi, pour lui rendre trés-humbles actions de graces.

CHAPITRE XXIV.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

CE fut environ en ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à maintenant. Il en fit présent à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur avec des lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la paix, & qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priére, & à la considération d'Esope. Outre cela, le Roi le combla de présens, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires pour son voyage. Les Samiens donnérent à son arrivée toutes les marques de joye, dont ils pûrent s'aviser. Ils lui présentérent des couronnes, & célébrérent des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre maniére,

niére, par les sentimens que le Roi avoit pour eux en leur offrant la paix de si bonne grace Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs païs différens, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son erudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycerus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouïssoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient réciproquement des Questions à la maniére des Sophistes; à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, payeroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient convenus entre eux. Esope expliquoit sans peine tous les Problêmes que l'on proposoit au Roi Lycerus; ce qui acquit à ce Prince une haute réputation; mais comme les autres Rois ne pouvoient résoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycerus leur proposoit, ils étoient contraints, selon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXV.

Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.

ESope se voyant sans enfans, adopta un certain Gentil-homme nommé Ennus. Il le présenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût été son fils légitime. Mais cet ingrat, peu de temps après, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant été averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrette contre son Maître pour se venger, con-

trefit

trefit une lettre, qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes qui envoient des Problêmes à Lycerus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leurs intérêts, que dans ceux de Lycerus. Cette lettre cachetée du sceau d'Esope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce cachet, & ne doutant plus qu'Esope ne le trahît, se laissa transporter à sa colére, & commanda sur le champ à Hermippus de faire mourir le perfide Esope, sans autre forme de procès & sans aucune information. Hermippus, qui étoit son ami particulier, lui donna en cette occasion une grande marque de son amitié. Il le cacha sans que personne en sût rien, dans un tombeau, où il eut soin de le faire nourrir secrettement. Ennus par l'ordre du Roi, eut tout le bien, & toutes les Charges d'Esope. Peu de temps après, Nectanébo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Esope, écrivit à Lycerus, pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs, & des Architectes habiles, pour bâtir une tour qui ne touchât ni le ciel ni la terre; & de lui envoyer aussi en même-temps quelque homme d'un esprit fin, & délié, qui pût répondre sur le champ à toutes les Questions qu'il lui proposeroit, ajoûtant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut; autrement qu'il le payeroit lui-même. Ces lettres causérent une extrême inquiétude à Lycerus, parce qu'il n'avoit personne auprès de lui, qui pût expliquer le Problême de la tour. Le Roi pénétré de douleur, disoit qu'en perdant Esope, il avoit perdu le principal appui de ses Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit sincére, & que la feinte mort d'Esope le mettoit au desespoir, vint le trouver, & l'assura qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoûtant que le zéle qu'il avoit pour la personne & pour les intérêts du Roi, l'avoit

empê-

empêché de le tuer; bien persuadé que le Roi lui-même se repentiroit tôt au tard de l'Arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le surprit, & le combla de joye. Esope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du tombeau, & présenté sur le champ au Roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne pût s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choses nécessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation, & des calomnies, que l'on avoit inventées contre lui. Et pour pousser sa générosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycerus donna ensuite la lettre du Roi d'Egypte à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette lettre se mit à rire, & dit à Lycerus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'hyver seroit passé, il lui envoyeroit des Ouvriers pour bâtir la tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les Questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Lycerus renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les Charges, & toutes les Dignitez qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus, & tous ses biens.

CHAPITRE XXVI.

Des préceptes qu'Esope donna à Ennus.

Esope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé; il le reçut dans sa maison, comme s'il eût été son fils, & lui donna plusieurs beaux préceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayez soin d'honnorer la Divinité, respectez le

Roi,

Roi, rendez vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils s'affectionnent toûjours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablez de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils soient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez souvent pour la santé de vos amis. Ayez toûjours beaucoup d'attachement & de tendresse pour vôtre femme, de peur que l'envi ne lui prenne de faire l'essai d'un autre homme. Car les femmes sont naturellement volages, & légéres; elles pensent moins au mal, quand on les gagne par la complaisance. Ne donnez point vôtre attention à des paroles indiscrettes. Parlez peu, & soyez toûjours le maître de vôtre langue. Ne pôrtez point d'envie à ceux que la fortune favorise; mais réjouïssez-vous plutôt de leur prospérité; car l'envie vous seroit plus nuisible à vous-même qu'aux autres. Ayez soin de vos Domestiques, & veillez sur leur conduite; afin qu'ils ne vous craignent pas seulement comme leur Maître; mais aussi qu'ils vous aiment comme leur bienfaicteur. N'ayez point honte d'apprendre toûjours de meilleures choses. Ne confiez jamais à vôtre femme des secrets importans; car elle épiera sans cesse l'occasion de prendre sur vous l'ascendant, & de vous maîtriser. Amassez tous les jours quelque chose pour le lendemain; car il faut beaucoup mieux laisser en mourant du bien à ses ennemis, que d'avoir pendant la vie besoin de ses amis. Recevez & saluez d'une maniére honnête ceux qui vous abordent. Les caresses que le chien fait avec la queue à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien.

bien. Bannifez de vôtre maifon les médifans ; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puiffe vous reprocher, ni qui puiffe vous caufer du chagrin. Ne vous troublez point des divers événemens de la vie. Ne donnez jamais confeil, & n'imitez point les mœurs corrompues des méchans. Ces remontrances touchérent fi vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une fléche par les remords de fa confcience, & par le difcours d'Efope, il en mourut peu de jours après.

CHAPITRE XXVII.

De quelle maniére Efope nourrit, & dreffa quatre petits aiglons.

ESope fit venir tous les Oifeleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre aiglons. Il les nourrit, & les dreffa d'une maniére extraordinaire, s'il faut ajoûter foi à une chofe fi peu vrai-femblable ; car on raconte qu'il leur aprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoutuma fi bien à obéïr à leur commandement, que ces enfans les faifoient voler par tout où il vouloient ; c'eft à dire auffi haut, & auffi bas qu'ils le fouhaitoient. Quand l'hyver fut paffé, au commencement du printemps Efope prépara toutes les chofes néceffaires pour un grand voyage. Il difpofa les aigles & les enfans qu'il vouloit conduire en Egygte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille fi peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient faifis, ils ne favoient que penfer d'Efope ; cependant Nectanébo ayant été averti de fon arrivée,

dit à quelqu'un de ses amis : On m'a trompé ; car je croyois qu'Esope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de sa Cour, de se vêtir de robes blanches. Il se revêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna sa tête d'une couronne toute semée de pierreries : Etant ainsi paré magnifiquement, il s'assit dans son throne, & commanda qu'on lui fît venir Esope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut. Esope à qui me comparez-vous, & ceux qui sont auprès de moi? Je vous compare, lui répondit Esope, au soleil du Printemps; & je compare vos Courtisans à des épics mûrs. Le Roi fut charmé de cette réponse, & fit de grands présens à Esope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ses Courtisans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Esope, aussitôt qu'il fut entré. Il lui répondit, Je vous compare au soleil, & je compare vos Courtisans aux rayons du soleil. Alors Nectanébo lui dit, Je fais peu de cas de Lycerus, par rapport à moi. Esope se mit à sourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si légérement de Lycerus, si vous vous comparez avec vôtre Peuple, vous brillerez comme le soleil ; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycerus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Nectanébo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t'il, des Ingénieurs, pour bâtir la tour sur le modéle que j'ai proposé? Ils sont tous prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi sortit de la ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné, pour construire cette tour. Esope plaça aux quatre angles de la place, les quatre jeunes en-

fans

ſans pendus aux corbeilles. Il leur mit en main des truelles, & les autres inſtrumens, dont les Maſſons ont accoutumé de ſe ſervir. Il fit ſigne aux aigles de s'envoler. Quand ces enfans ſe virent enlevez dans l'air, ils ſe mirent à crier tous enſemble: Apportez-nous des pierres & de la chaux; donnez-nous du bois, & tous les autres matériaux néceſſaires bour bâtir. Nectanébo, tout interdit de ce ſpectacle, & de voir ces enfans enlevez dans l'air par des aigles qui obéiſſoient à leurs ordres; demanda à Eſope, qu'el Païs produiſoit ces hommes volans? Lycerus, lui répondit Eſope, en a beaucoup de cette eſpéce; mais vous, continua-t'il, qui n'étes qu'un homme, voulez-vous entrer en paralléle avec un Prince égal aux Dieux? Je ſuis vaincu, dit Nectanébo: il ne me reſte plus qu'à vous faire des Queſtions, pour voir ſi vous y pourrez répondre ſur le champ. J'ai, lui dit-il, une eſpéce de cavalles fort extraordinaires; car quand elles entendent le henniſſement des chevaux, qui ſont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout incontinent. Si vous étes aſſez habile pour me donner la raiſon d'un événement ſi étrange, développez-nous vôtre doctrine. Grand Prince, lui repartit Eſope, donnez-moi du temps juſqu'à demain, & j'expliquerai vôtre problême. Lors qu'il fut retourné dans ſon appartement, il fit prendre un chat par ſes Valets, qui le conduiſirent par toute la ville en le fouettant. Les Egyptiens qui ont une grande vénération pour ces animaux, voyant que l'on fouettoit ce chat, y accoururent en foule l'arrachérent des mains de ceux qui le fouettoient, & allérent en grand'hâte raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Eſope, vous ne ſaviez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte les

mêmes honneurs aux chats, qu'aux Dieux: Pourquoi avez-vous fait cela? Je l'ai fait, répondit Esope, pour venger Lycerus, donc ce chat a étranglé la nuit passée le coq qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela trés-vaillant, & trés-courageux. Eh quoi Esope, lui repartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunément comme vous faites? Comment seroit-il possible qu'un chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone? Esope lui dit en soûriant: de la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les hennissemens des Chevaux qui sont à Babylone; l'un n'est pas plus impossible que l'autre. Le Roi ne put s'empecher en entendant cette réponse, d'admirer la subtilité, & la prudence d'Esope. Peu de temps aprés, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'Hommes sçavans, & fort versez dans les Questions des Sophistes; il s'entretenoit avec eux du rare sçavoir, & des subtiles inventions d'Esope, & les pria à un festin où il devoit se trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophistes venus d'Héliopolis s'addressant à Esope, Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a énvoyé ici, pour te proposer une Question à resoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Esope, car Dieu sçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui; ainsi il ne peut rien apprendre des hommes. Non seulement vous vous abusez vous-même; mais vous voulez encore faire connoître l'ignorance de vôtre Dieu. Un autre lui dit: Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles est soûtenuë de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle Question, lui répondit Esope, les Enfans parmi nous, sçavent

expli-

expliquer cela dés le Berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'eſt le monde; le Pilier, c'eſt l'année; les Villes, ſont les Mois; les Poutres, les jours des Mois; le jour & la nuit qui ſe ſuccedent reciproquement, ſont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ſes Courtiſans: Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne ſoyons obligez de payer un tribut à Lycerus, à cauſe d'Eſope; mais l'un d'entr'eux dit au Roi: Il faut lui propoſer des Queſtions bizares, qui n'ont ni ſens ni raiſon, que nous ne ſçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Eſope. Aprés cela, il alla dans ſon appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles. Nectanébo confeſſe de devoir à Lycerus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprés du Roi, il lui préſenta ce Billet. Les Courtiſans & les Conſeillers du Roi, dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir, nous ſçavons cela, il y a long-temps que nous en avons été inſtruits, ce n'eſt pas une nouveauté pour nous. Puiſque vous confeſſez la dette, leur repartit Eſope, je vous en ſuis fort obligé, & je vous en remercie trés-humblement. Mais Nectanébo ayant lû le Billet, & ne pouvant ſouffrir les termes de dette & de tribut. Je ne dois rien à Lycerus, dit-il, & cependant vous portez tous vôtre témoignage contre moi, comme ſi j'étois ſon debiteur. Alors ils changerent de ſentiment & de langage, & dirent tous de concert: Nous n'en ſçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela eſt, leur repartit Eſope, vôtre Queſtion eſt expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectanébo redoublant toûjours: Il faut l'avoüer, s'écria-t-il, que le Roi Lycerus eſt trop heureux, d'avoir dans ſon Royaume un homme

d'une érudition si profonde, & qui est comme une source inépuisable de science. Il mit donc entre les mains d'Esope, l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec des grandes demonstrations d'amitié. Esope étant retourné à Babylone raconta à Lycerus tout ce qui s'étoit passé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectanébo lui envoyoit. Lycerus ordonna par reconnoissance de faire ériger à la gloire d'Esope une Statuë d'or.

CHAPITRE XXVIII.

Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphis.

PEu de temps aprés le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permision du Roi, qui y consentit, aprés qu'Esope lui eut juré, qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde des grandes preuves de son éminent sçavoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du Païs étoient charmez de l'entendre discourir; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant: Habitants de Delphes, leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une piece de bois qui flotte sur la Mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent que c'est quelque chose d'un grand prix; mais ils en jugent tout autrement quand la Mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de vôtre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui meri-

meritoient toute mon estime; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur; j'ai absolument changé de sentimens, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la sorte & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux executer leur dessein ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les Meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit fait, sortit de Delphes, pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes coururent aprés; ils l'arrêterent, & l'accuserent comme un sacrilege. Il se defendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils foüillérent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisans grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser continuer son voyage. Non seulement ils refuserent de le relâcher; mais encore ils le trainerent en prison comme un sacrilege, & le firent condamner à la mort par les suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême, pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, deploroit dans sa prison son infortune. L'un de ses mis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli

veli ſon Mari, alloit pleurer tous les jours ſur ſon tombeau. Un Laboureur qui travailloit à la terre aſſez pres de là, conçût de l'amour pour cette Femme, & ayant quitté ſes bœufs & ſa Charruë, alla lui-même dans le tombeau, où s'étant aſſis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la ſorte? C'eſt parce que j'ai depuis peu enterré ma Femme; lui répondit-il; & je ſoulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'eſt arrivé, dit la Femme. Puiſque nous ſommes tous deux dans la même ſituation, ajoûta le Païſan, qui peut nous empêcher de nous marier enſemble? J'aurai pour vous la même tendreſſe que j'avois pour mon Epouſe; & vous m'aimerez comme vous aimiez vôtre Mari. Ce diſcours perſuada la Femme; ils convinrent enſemble de ſe marier. Pendant qu'ils faiſoient leurs conventions, un Voleur enleva les Bœufs du Païſan, qui retourné à ſon champ, & n'y trouvant plus ſes Bœufs, commença à ſe deſeſperer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme ſortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur: Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore? Oüi, ſans doute, lui répondit-il; c'eſt maintenant que j'ai bien raiſon de pleurer. Voilà, à peu prés, continua Eſope, l'état où je ſuis; aprés avoir évité de grands perils, je ne vois point de moyen d'eviter la mort dont je ſuis menacé; c'eſt pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXIX.

Eſope eſt livré pour être precipité du haut d'un rocher.

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la Priſon d'Eſope, ils l'en tirerent avec violence

lence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lors que les Bêtes parloient leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenoüille, la pria de venir souper avec lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit; Mangez, mon Amie. La Grenoüille, aprés qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil vôtre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ajant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang. Elle nageoit entre deux eaux; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boire. Il dit en mourant ces paroles à la Grenoüille; Vous êtes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vangera quelque jour. Sa prediction fut accomplie peu de temps après; car un Aigle ayant appérçu le corps du Rat qui flotoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fonre dessu, & l'enleva avec la Grenoüille, qui lui tenoit par le pied, & il devora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force; mais j'aurai des vangeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se refugia dans le Temble d'Apollon; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent sur une éminence, pour le precipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit: Ecoutes-moi, Peuble de Delphes! Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, & ne sçachant où se cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se refugia dans le trou

d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L' Escarbot pria l' Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L' Aigle indigne, donna un coup d'aîle à l'Escarbot, enleva le Lievre, l' étrangla, & le devora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l' Aiglé, pour reconoître son nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l' Aigle tombérent & se cassérent. L' Aigle enragé de l' audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé ; l' Escarbot y monta, & y fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne sçachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un Ennemi qu'il ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communement que cet Oiseau est sous la protection du Maître des Dieux) & mit sur ses genoux la troisiéme portée de ses œufs, les lui récommandant, & le priant d'en avoir grand soin ; mais l' Escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secoüer, & ne se souvenant plus que les œufs de l' Aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber, & ils se briserent. Jupiter ayant appris de l'Escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l' Aigle, qui ne s' étoit pas contenté de l' outrager ; mais encore qui avoit commis une impieté contre Jupiter même, puisque l'Escarbot l'avoit conjuré en son nom, sans en pouvoir rien obtenir, fit une severe reprimande à l' Aigle, lorsqu' il fut de retour, & lui dit que l'Escarbot étoit la cause de tous ses chagrins & qu'il avoit eu raison de se vanger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l' espece des Aigles fut entierement détruite, persuada

ſuada à l'Eſcarbot de ſe reconcilier de bonne foi. L' Eſcarbot n' en voulut rien faire; & n'eut point d'égards pour la mediation de Jupiter, qui ordonna ſagement que lesEſcarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne mépriſez point le Dieu dans le Temple duquel je ſuis venu chercher un aſyle, quoique ce Temple ne ſoit pas fort grand, ni proportionné à la majeſtè de ce Dieu; car aſſeurement il punira l'impieté des méchans. Les Habitans de Delphes ne ſe ſouciant pas de ces remontrances, le conduiſoient toûjours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes. Ecoutez, hommes cruels, & avides de ſang; un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la Ville, prioit ſes Valets de l'y tranſporter, pour la voir. Ils attelerent des Aſnes à un Chariot, ſur lequel ils mirent le Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps aprés, il s'êleva un grand orage mêlé de pluies & de vents; & l'air s' obſcurçit. Les Aſnes qui ne conoiſſoient plus leur chemin, ſans ſçavoir où ils alloint, conduiſirent le pauvre vieillard ſur le bord d'un precipice. Ce malheureux ſe voyant dans un peril preſque inèvitable: Helas, s'écrioit-il, en s' adreſſant à Jupiter; enquoi ai-je offenſé vôtre majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par des Chevaux courageux, ni par de forts Mulets, mais par des Aſnes qui ſont les plus vils de tous les Animaux? Mon ſort reſſemble en quelque maniere à celui de ce malheureux vieillard, & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'eſt que je ſuis condamné à la mort, non point par des hom-

hommes ſages, & d'un grand merite, mais par les plus indignes, & les plus méchans hommes de l'Univers. Etant ſur le point d'être precipité, il leur dit encore cette Fable. Un homme devint éperduëment amoreux de ſa propre fille, dont il abuſa, aprés avoir envoyé ſa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'executer ſon infame projet. Cette fille lui diſoit: Mon Pere, vous faites une choſe abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonnorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphes, j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Scylla, & de Charybde, ou dans les Roches de l'Afrique, que de perir injuſtement par des mains ſi indignes. Je deteſte vôtre Patrie, & j'atteſte les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injuſtice. Les Habitans de Delphes, ſans s'arrêter à ces menaces le precipitêrent du haut d'un rocher & il mourut. Peu de temps aprés tout le Païs ſe vit deſolé par la peſte. Ils conſulterent l'Oracle, qui leur dit ce malheur étoit une punition de l'injuſtice qu'ils avoient fait à Eſope, & qu'il faloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par ſa mort. Les remords qu'ils en eurent les obligea à lui dreſſer une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus ſages de ce temps-la, ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Eſope, vinrent à Delphes, & s'étant informez de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Eſope, ils en firent une cruelle vengeange.

LES

LES
FABLES D'ESOPE.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE I.

D'un Coq, & d'une Pierre précieuse.

UN Coq en grattant un fumier, y trouva par hazard une Pierre précieuse; il la considera pendant quelque temps, & dit avec une espece de mépris : de quoi me peut servir une chose si belle & si brillante? Elle seroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix, & l'usage qu'il en faut faire. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préfererois un seul grain d'orge à toutes les Pierres précieuses du monde.

SENS MORAL.

LEs choses ne sont estimables qu'autant qu'elles sont utiles & necessaires, l'on en doit faire peu de cas quand elles ne servent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'est que l'opinion des hommes & le caprice qui donne le prix à la plufpart des choses qu'ils estiment tant, & dont ils recherchent la possession avec tant d'avidité, Celles qui sont rares, & qu'on ne peut acquerir qu'avec de grands soins & de grandes dépenses, deviennent précieuses par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avantages,

tages,

tages, & qu'elles ne servent qu'à amuser les curieux. Il est assez difficile de déterminer le prix de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est trés-aimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut: mais Esope avoit raison de faire dire au Coq qu'il prefereroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont consideré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfere les plaisirs des sens aux choses les plus precieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire ; & qui neglige de les acquerir quand il faut pour cela se détourner, ou se priver de ses plaisirs.

Le bien le plus exquis ne sçauroit être un bien,
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors, & n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE II.

D'un Loup, & d'un Agneau.

UN Loup beuvant à la source d'une fontaine, apperçût un Agneau qui beuvoit au bas du ruisseau ; il l'aborda tout en colere, & lui fit des reproches de ce qu'il avoit troublé son eau. L'Agneau, pour s'excuser, lui representa qu'il beuvoit au dessous de lui, & que l'eau ne pouvoit

pouvoit remonter vers ſa ſource. Le Loup redoublant ſa rage, dit à l'Agneau qu'il y avoit plus de ſix mois qu'il tenoit de lui de mauvais diſcours. Je n'étois pas encore né, repliqua l'Agneau. Il faut donc, repartit le Loup, que ce ſoit ton pére ou ta mére, & ſans apporter d'autres raiſons, il ſe jetta ſur l'Agneau & le dévora; pour le punir, diſoit-il, de la mauvaiſe volonté & de la haine de ſes parens.

SENS MORAL.

CEux qui ont la force en main ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent ſe ſouſtraire à leur tyrannie. L'intention d'Eſope eſt de repreſenter par cette Fable l'oppreſſion que les petits ſouffrent ſous la tyrannie des Grands. C'eſt un mal aſſez ordinaire dans le monde. La pluspart des hommes ſe prévalent & abuſent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux; c'eſt malheur de la pauvreté, & de la ſujettion. Quelque injuſte que ſoit le procedé de ceux qui accablent les autres ſous le poids de leur tyrannie, ils ne laiſſent pas de chercher des prétextes ou des raiſons apparentes pour colorer leurs injuſtices; à l'exemple du loup qui reprochoit fauſſement à l'Agneau d'avoir troublé ſon eau. C'eſt ainſi que les Grands ont toûjours quelque choſe à reprocher à ceux qu'ils ont envie d'opprimer, quoi-qu'ils n'ayent jamais manqué au reſpect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent bleſſé en rien leur autorité. On a vû

a vû plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoir quelque prétexte de dépoüiller ceux qui n'étoient coupables que parce qu'ils possèdoient de grandes richesses, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs désordres. Ces injures se renouvellent encore tous les jours, chacun se prévaut de son rang, de son état, de son credit, de son autorité, pour exiger de ses inferieurs des soûmissions, & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on se mette en devoir de leur resister, leur colere s'allume, & ils en viennent souvent à des grands éclats. Ils suscitent des procés injustes, ils apostent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes supposéz, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raisons à apporter à celles que l'Agneau lui alleguoit, lui voulut faire un crime imaginaire de la haine inveterée, que le pére & la mére de l'Agneau portoient au Loup.

Le bien du foible, au riche offre une douce amorce,
Il trouve, pour l'avoir, cent détours differens.
La justice est pour toi ; mais tu manques de force,
Et les petits poissons sont mangez par les grands.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE III.

Du Rat, & de la Grenoüille.

DAns le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenoüilles & les Rats ; une Grenoüille fit un Rat prisonnier, lui promit de le traiter favorablement. Elle le chargea sur son dos pour

le

le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de passer pour rejoindre sa troupe. Mais cette perfide se voyant au milieu du trajet, fit tous ses efforts pour secoüer le Rat & pour le noyer. Il se tint toûjours si bien attaché à la Grenoüille, qu'elle ne pût jamais s'en défaire. Un oiseau de proye les voyant se débattre de la sorte, vint tout à coup fondre dessus, & les enleva, pour en faire sa proye.

SENS MORAL.

LEs Grands se prévalent des querelles & des disputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable est une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux; car pendant que deux personnes disputent ensemble pour défendre leurs droits, un tiers survient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Historiens qui on écrit la Vie de Philippe de Macedoine, disent que ce Prince fût toûjours fort habile à se servir des broüilleries de ses ennemis. Voyant les Villes de la Grece divisées pour leur liberté, il les tint toûjours en balance, les soûtenant, ou les attaquant selon que ses interets le demandoient, pour reünir en sa personne toute l'autorité. Cet artifice lui reüssit, il se rendit maître de la plus-grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques divisées entre elles se faisoient la guerre, tâchoient de se détruire les unes les autres; au lieu d'employer tous leurs bras pour s'opposer à

leur ennemi commun. C'eſt ce qui eſt bien repreſenté par le Milan qu'Eſope introduit durant le combat du Rat & de la Grenoüille, il ſçut ſe prévaloir de leur querelle, pour les devorer tous deux. C'eſt ainſi que deux perſonnes mal aviſées, qui employent tous leurs efforts pour ſe détruire reciproquement, deviennent la proye d'un voiſin fâcheux, qui profite d'une conjonćture favorable aprés qu'ils ſe ſont affoiblis mutuellement. Il arrive quelquefois que l'une des parties ſe voyant hors d'état de réſiſter, appelle à ſon ſecours un puiſſant Protećteur qui devient ſon ennemi dans la ſuite, & qui lui fait plus de mal que n'auroit pû lui en faire ſon concurrent. C'eſt ce qu'éprouvérent ſouvent ces peuples qui ſe jettérent autrefois ſous la protećtion des Romains: car ces fiers Conquerans ſe prévalans de leurs forces, mettoient ſous le joug ceux qui emploroient leur ſecours; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples qui les avoient choiſis pour être leur juges & leurs arbitres. Les Turcs dans les derniers ſiecles ont mis ſouvent cette politique en uſage, & ont fait repentir les Empereurs de Conſtantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs états. Demetrius, & Thomas Paleologue ſe trouvérent mal d'avoir fait arbitre de leurs differends Mahomet ſecond, & de s'être livrez entre ſes mains. Mais ſans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque choſe qui approche de la Fable du Rat & de la Grenoüille, ne voit-on pas que la diviſion qui ſe met entre deux freres, donne occaſion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre? Lors que deux amis ſe broüillent, un tiers qui ſurvient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

Tandis

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le temps de vous ôter.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE IV.

Du Cerf, & du Brebis.

UN Cerf accusa un Brebis devant un Loup, lui redemandant un muid de froment. Il ne lui devoit rien. Cependant le Loup le condamna à payer ce que le Cerf lui demandoit; il promit de satisfaire & d'executer la sentence au jour marqué. Quand le temps du payement fut échu, le Cerf en avertit le Brebis. Il protesta contre la sentence, & dit qu'il ne payeroit pas; ajoûtant que s'il avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup son ennemi declaré; & qu'il n'étoit nullement obligé de payer ce qu'il ne devoit pas, puisqu'il ne l'avoit promis que par force.

SENS MORAL.

ON n'est pas obligé de tenir les promesses qui ont été extorquéz par crainte ou par violence, ou pour des choses injustes. Pour faire concevoir cette verité, Esope introduit le Brebis qui est un animal timide, foible & sans défence. Il s'engagea au Cerf de lui payer ce qu'il ne lui devoit

pas; car il avoit eu l'adresse de le citer devant le Loup, pour l'intimider par la vuë d'un animal si redoutable, & son ennemi capital; outre qu'il étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoi il s'étoit engagée. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples de pareilles injustices; on s'engage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les executer; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit affranchi de la tyrannie. Ce n'est pas un crime de s'obliger de la sorte, pour se délivrer de la persecution d'un ennemi redoutable, parce que la loi naturelle permet à chacun de songer à sa propre conservation. Ceux qui usent de violence pour extorquer des promesses, ne sont point fondez en droit pour les faire executer. Celui qui a fait quelque promesse contre sa volonté, & entrainé par la crainte, n'est point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas fait de son bon gré, ni avec une pleine liberté. Que si l'on est obligé quelquefois de hazarder sa vie ou sa liberté, c'est plûtôt pour la défence du bien public que pour ses interets particuliers; car il est permis d'y renoncer plûtôt que de s'exposer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'est pas une injustice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte: car cette action par laquelle nous nous privons de ce qui nous appartient legitimement, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de nôtre bienveillance & de nôtre amitié. Ainsi ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par violence; & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour se délivrer d'un grand peril; comme fit le Brebis, qui

avoit

avoit ſujet d'apprehendre que le Loup ne le dévoràt, s'il s'oppoſoit aux injuſtes prétentions du Cerf; il aima mieux tout promettre, bien reſolu de ne rien donner.

Sur ce qu'on veut de toy, quelque ſoit l'embarras
Où d'un homme puiſſant la preſence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.
Il eſt fâcheux de nier une dette,
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE V.

Du Chien, & de ſon ombre.

UN Chien traverſant une riviere ſur une planche, tenoit dans ſa gueule un morçeau de chair que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'eſt l'ordinaire. Son avidité le pouſſa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce qu'il portoit, pour courir aprés cette ombre. C'eſt ainſi que ſa gourmandiſe fut trompée; & il apprit à ſes dépens qu'il vaut mieux conſerver ce que l'on poſſede, que de courir aprés ce qu'on n'a pas.

SENS MORAL.

ON perd le certain en pourſuivant l'incertain; & voulant tout avoir, on eſt ſouvent fruſtré de ſes eſperances. Le Chien laiſſa tomper dans la riviere un morçeau de viande qu'il portoit, cro-

yant le changer pour quelque chose de meilleur. Cet exemple est une bonne instruction pour apprendre aux personnes trop avides, que le desir insatiable de posseder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus souvent, & leur fait perdre ce qu'elles possedoient déja. Les avares, les ambitieux, peuvent apprendre par cette Fable à moderer leur avarice & leur ambition. Combien de fois sont trompez dans leurs esperances, ceux qui voulant entasser trésors sur trésors se jettent dans des emplois equivoques, dans l'esperance d'amasser en peu de tems des richesses immenses? mais leur avarice se trouve trompée; & croyant grossir leurs revenus par des biens nouvellement acquis, ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procés qui les ruinent sans ressource. Les Amans pourroient aussi se corriger par l'avanture du Chien. Ils ne se contentent gueres de ce qu'ils possedent, & se jettent dans de nouvelles amours par l'esperance de trouver mieux: mais aprés bien des soins & de la dépense, se croyant au comble du souverain bien, ils sont trompez par l'ombre, comme le Chien d'Esope. Les ambitieux tombent aussi dans le même inconvenient. Peu satisfaits de la gloire qu'ils ont acquise, ils tâchent d'en acquerir une nouvelle; mais ils perdent par leur précipitation & par leur mauvaise conduite, celle qu'ils avoient meritée legitimement par leurs belles actions. Pour dire quelque chose de plus fort, la plûpart des hommes sont tellement aveuglez par le faux éclat des biens perissables du monde, qu'ils negligent, pour les posseder, les biens solides & essentiels. Les uns se laissent entrainer par l'amour des voluptez charnelles; les autres seduits par l'éclat des grandeurs mondaines, sacrifient tout

pour

pour les obtenir. Chacun ſuit en cela ſon penchant, & l'on ne s'apperçoit de ſes erreurs qu'aprés avoir connu la fauſſeté des biens du monde.

Cours aprés les biens, les honneurs, les plaiſirs,
Trouvez en, s'il ſe peut, ſans nombre:
Quand ils auront ſatisfait vos deſirs,
Qu'aurez vous embraſſé de l'ombre!

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE VI.

Du Lion allant à la chaſſe avec d'autres bêtes.

UN Lion, un Aſne & un Renard étant allez de compagnie à la chaſſe, prirent un Cerf & pluſieurs autres bétes. Le Lion ordonna à l'Aſne de partager le butin, il fit les parts entierement égales, & laiſſa aux autres la liberté de choiſir. Le Lion indigné de cette égalité, ſe jetta ſur l'Aſne & le mit en pieces. Enſuite il s'addreſſa au Renard & lui dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côté, ne ſe reſervant qu'une trés-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de ſageſſe; C'eſt la funeſte avanture de l'Aſne, lui répondit le Renard.

SENS MORAL.

ON doit ſe rendre ſage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à deméler avec les plus

puiſſans qui ſe prévalent de leurs forces. Cette Fable eſt une peinture ingenieuſe de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur credit. Le Lion refuſe à ſes inferieurs leur part de la proye qu'ils avoient priſe en chaſſant enſemble. Cette injuſtice repreſente le procedé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font eſt de retenir les ſalaires de ceux qui les ſervent ; car ils achevent d'accabler ceux qui ſont déja dans l'oppreſſion. S'ils font ſemblant de proteger les malheureux, ils leur vendent bien cher les ſecours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gemiſſent ſous leur tyrannie, c'eſt qu'ils n'ont rien à leur oppoſer que leurs larmes & leur impuiſſance : comme on peut l'apprendre par le malheur de l'Aſne que le Lion devora, quoiqu'il ne lui eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient priſes en chaſſant de compagnie. La mort tragique de l'Aſne rendit ſage le Renard, qui ne ſe reſerva preſque rien du butin. Cette moderation le garantit de la colere & des griffes du Lion.

D'un grand Seigneur ménagez le ſoutien,
Pourſuivez avec luy quelque grande fortune :
En vain vous eſperes vous la rendre commune,
Il aura tout, vous n'aurez rien.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE VII.

Du Loup, & de la Gruë.

UN Loup s'étant enfoncé par hazard un os dans la gorge, promit une recompenſe à la Gruë, ſi elle vouloit avec ſon

ſon bec retirer cet os dont il ſe ſentoit incommodé. Aprés qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le ſalaire dont ils étoient convenûs. Mais le Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents, contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré vôtre tête ſaine & ſauve de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvée à vos dépens combien ſes dents ſont aiguës.

SENS MORAL.

Ce n'eſt pas être trop malheureux, ſi aprés avoir rendu des ſervices aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitemens pour toute recompenſe. Le procedé du Loup eſt une image aſſez naïve de l'ingratitude des hommes. La Gruë lui rendit un ſervice conſiderable, en lui arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler; mais cet ingrat ſe mocqua d'elle, & lui refuſa la recompenſe qu'il lui avoit promiſe. C'eſt peut-être de-là qu'eſt venuë la coûtume de traiter de gruës ceux qui ſe laiſſent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & ſouvent de mauvais offices pour le bien qu'ils leur on fait. La Gruë en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer ſa tête de la gueule du Loup ſans en être endommagée. Ceux qui rendent des ſervices aux méchans, en demeurent ſouvent la victime. Au moins le Loup ſe contenta de priver la Gruë de la recompenſe qu'il lui avoit promiſe; mais il ne lui fit aucun mal & lui permit de ſe retirer d'auprés de lui ſaine & ſauve. Il lui dit en plaiſantant, qu'elle étoit trop heureuſe d'avoir pu retirer ſon bec du gozier du Loup, qui

pouvoit la dévorer impunément; en effet elle devoit se sçavoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal aussi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore usé jusqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoisie. Ceux qui se trouvent engagez dans le commerce & dans les intrigues des méchans doivent s'estimer fort heureux quand ils peuvent s'en retirer, sans qu'il leur en coûte ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme sage doit éviter autant qu'il lui est possible tout engagement avec les méchans; car tôt ou tard il ressentira le contre-coup, & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus souvent à ceux dont ils ont receu de plus grans services, bien loin de les recompenser comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis pour les engager dans leurs interets. Les loix de l'amitié & la simple reconnoissance, ne sont point assez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter ceux à qui ils ont de grandes obligations. Il semble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bien-faits. C'est donc mal s'y prendre de rendre de bons offices aux méchans dans l'esperance d'en être recompensez; il faut se contenter du merite d'avoir fait une bonne action, sans se soucier de la reconnoissance des hommes.

Rendez aux Grands services sur services,
Vous ne trouvez en eux que des ingrats,
Et telles sont leurs injustices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.

FABLE

FABLE VIII.

Le Laboureur, & le Serpent.

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid ; il l'emporta dans son logis, & la mit auprés du feu. Mais quand elle se sentit réchauffée, & qu'elle eut repris ses forces, elle se mit à repandre son venin par toute la maison. Le Laboureur irrité d'une ingratitude si noire, lui fit de grands reproches, & ajoûtant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à son bienfaiteur.

SENS MORAL.

QUand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraicé. Le Serpent pu'Esope represente en cette Fablee n'est pas le Symbole de la prudence; il est plûtôt le Symbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut assez simble pour emporter dans sa maison un Serpent qu'il avoit trouvé sur la neige à demi-mort de froid, il le mit auprés de son feu pour lui rendre la vie par ce secours. Le Serpent, que la chaleur ayoit r'animé, bien loin de témoigner sa reconnoissance au Villageois, se mit à répandre son poison par toute la cabane, il se jetta sur ses enfans, & voulut s'élancer sur le Villageois même, qui fut contraint de prendre une coignée pour écraser la tête de cet animal, & pour le cou-

couper en mille morceaux. Ce ne sont pas seulement les bêtes feroces, ni les Serpens qui sont ingrats, les hommes même les surpassent souvent en ingratitude; toutes les histoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Esope, Auteur de ces Fables, en a fait l'experience en sa personne; puisqu'étant dans Babylone à la Cour du Roi Lycerus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualitez,& parfaitement digne de son amitié & de son estime, il le combla de biens, en lui donnant encore l'esperance de le faire son unique heritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, se soûleva contre son bienfaiteur & le fit condamner; en sorte que pour se délivrer de cette persecution, Esope fut contraint de demeurer longtemps caché dans un tombeau, jusqu'à ce qu'on eut besoin de sa personne & de son sçavoir. Cet exemple suffit pour montrer jusques à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

Fais de bien, la pitié souvent te le suggére;
Mais regarde sur qui tu répans tes bien-faits.
Celui que la seule misere
A mis hors d'état de mal faire,
Dés qu'il en est sorti, retourne à ses forfaits.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE IX.

Du Sanglier, & de l'Asne.

UN Asne ayant rencontré par hazard un Sanglier, se mit à se moquer de lui & à l'insulter; mais le Sanglier frémissant de couroux & grinçant les dents, eut d'abord

d'abord envie de le déchirer & de le mettre en pieces: mais faisant aussitôt réflexion qu'un miserable Asne n'étoit pas digne de sa colere & de sa vengeance: malheureux, lui dit-il, je te punirais severement de ton audace, si tu en valois la peine; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups & te sauve la vie. Aprés lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

SENS MORAL.

Le mépris est la plus cruelle vengeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Asne, le caractére des hommes courageux, qui dédaignent de se venger des miserables dont ils ont été offensez; ils ne veulent pas se mesurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colere. Philippe, Roi de Macedonie, méprisoit tous les sots discours, & tous les libelles diffamatoires qui se debitoient contre lui. Il avoit même la génerosité de faire du bien à ceux qui répandoient des calomnies contre lui; ces manieres honnêtes les faisoient taire; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'Asne, qu'il pouvoit l'insulter impunement, & que son peu de merite mettoit sa vie en seureté; car il dédaignoit de tirer vengeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les Personnes genereuses doivent traiter ceux qui les

les insultent, en se vengeant par le mépris des outrages qu'elles en reçoivent. La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de resister. La colere des animaux leur fait boüillonner le sang autour du cœur; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite resistance, que pour une plus grande, de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sur un corps mort. Un homme genereux ne sçauroit se resoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut lui inspirer ces sentimens; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée, & ne fait pas assez d'honneur.

Vous avez tort de prendre pour injure.
Ce qu'un mauvais railleur ose vous addresser.
Les coups que porte un sot qui parle à l'avanture,
Sont incapables de blesser.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE X.

D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village

Un Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis qui lui donna un repas frugal composé de racines & de noisettes. Aprés le repas, le Rat

Rat de Ville prit congé de son hôte qui lui promit de l'aller voir à son tour. On le regala magnifiquement de confitures & de fromage; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient & qui venoient de tous côtez, & qui causérent de mortelles allarmes au Rat de Village; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville qu'il préferoit un repas frugal fait en repos & en liberté; & la pauvreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquietudes & des dangérs.

SENS MORAL.

UNe vie privée est plus heureuse & plus tranquille que celle qui se passe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne signifie autre chose, si non qu'une pauvreté tranquille est préferable à une abondance tumultüeuse & mal assurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obstacles qui se rencontrent dans l'acquisition des richesses, la peine qu'elles coûtent à acquerir, les inquietudes pour les conserver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignent pour elles, s'ils sçavoient se contenter de peu, la pauvreté leur paroîtroit préferable. Ils feroient ce même raisonnement sur la vie champêtre & privée; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on est condamné à une contrainte & à une gêne perpetuelle.

petuelle. Les plaiſirs de la campagne ſont plus innocens; la chaſſe, la pêche occupent agréablement un ſolitaire; le ſommeil y eſt plus tranquille & moins interrompu; on y reſpire un air plus pur & plus ſain que dans les Villes. On y a plus de loiſir pour vaquer à ſes affaires, à la lecture des bons livres, à ſes autres divertiſſemens. Les paſſions ſont moins tumultueuſes & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y eſt point réveillée par l'eſperance des grandes Charges & des grands Emplois; on n'y eſt point traverſé par la jalouſie des rivaux, qui rompent nos meſures par leurs cabales. Si les hommes ſçavoient ſe borner, ils ſeroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce ſont eux qui peuvent dire avec Horace, que celui-là eſt heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs qu'il a herité de ſes peres, & qui mene une vie paiſible & tranquille, à la maniere des premiers hommes qui peuplérent la terre. Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſiecle d'or que la vie champêtre a eu ſes partiſans. Les Romains, ces fameux Conquerans, aprés avoir vaincu & depouillé toutes les nations, en faiſoient leurs delices. Ciceron avouë qu'il vivoit plus aggreablement à ſa maiſon de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs, lors qu'il fut nommé Dictateur; & il reprit la vie champêtre aprés avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & pluſieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'eloge de la vie paſtorale, & de donner des regles de labourage. Pluſieurs Perſonages celebres de l'Antiquité ont paſſé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'eſt encore l'uſage maintenant aprés qu'on a travaillé toute l'an-
née

née dans les Charges de la Magistrature, ou dans les autres emplois de la Republique, d'aller se délasser de ses fatigues, durant les vacances, dans une maison de campagne. Ce n'est donc pas sans raison qu'Esope ait préferé la condition du Rat de Village, qui menoit en seureté une vie sobre & frugale, à la condition du Rat de Ville qui fasoit grande chere, mais qui étoit dans des allarmes perpetuelles.

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos desirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XI.

De l'Aigle, & de la Corneille.

UNe Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver le moien, ni par force ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille lui conseilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laisser tomber l'huitre sur des pierres pour la rompre. L'Aigle suivit ce conseil, la Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'issuë, voyant qu'il avoit reüsi, se jetta avidement sur le poisson qu'elle avala, ne laissant à l'Aigle que les écailles pour le prix de sa credulité.

SENS MORAL.

IL faut se défier de ceux qui ne donnent que des conseils interessez & dont ils retirent tout l'a-

vantage,

vantage. Esope se sert de l'exemple de l'Aigle pour apprendre aux personnes genereuses à se précautionner contre les artifices & les supercheries des fourbes, representez par la Corneille qui trompa l'Aigle, & qui tira tout le fruit du conseil qu'elle lui avoit donné. Ces donneurs de faux avis sont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'est pas de vous instruire, ni de vous mettre dans le bon chemin quand ils vous conseillent; ils ne songent qu'à leurs propres interêts, & sont attentifs pour voir l'évenement des conseils qu'ils vous ont donnez, & pour en profiter. L'amitié l'empressement qu'ils vous témoignent, les caresses qu'ils vous font; tout cela vous doit être fort suspect. Si vous remontiez jusqu'à la source, & que vous puissiez développer les replis de leur cœur, vous decouvririez aisément que leurs paroles ne s'accordent guere avec leurs intentions, & que leurs sentimens ne sont pas tels qu'ils vous paroissent. Les premieres reflexions d'un homme interessé qui donne conseil, n'ont que lui même pour objet. Sans se soucier si l'affaire que vous lui proposez, reüssira à vôtre avantage ou non, il songe premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondemens de l'amitié; les personnes interessées n'en sont nullement capables, toutes leurs intentions sont mercenaires, comme Esope le fait assez voir dans le conseil que la Corneille donna à l'Aigle. Il semble d'abord qu'elle ne songeoit qu'au profit de celui qui lui demandoit conseil; mais elle ne songeoit en effet qu'à le tromper. Les personnes genereuses sont plus aisément abusées, parce qu'elles se défient moins des artifices de ceux qui abusent de leur credulité, & qu'elles ne songent point à se garantir des pieges

qu'on

qu'on leur tend. Auſſi voyons-nous que la credulité de l'Aigle fut trompée, & que la corneille ſçut tirer tout l'avantage du conſeil intereſſé qu'elle lui donna.

Trop de credulité nous abuſe ſouvent,
Quoi que tous interêts doivent ceder aux nôtres,
En ſuivant quelquefois un conſeil decevant;
On ſe nuit, & l'on fait les affaires des autres.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XII.

De l'Aigle, & du Renard

UNe Aigle & un Renard ayant fait ſocieté enſemble, convinrent pour ſerrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprés de l'autre. L'Aigle choſit un arbre fort élévé pour y faire ſon nid. Le Renard ſe creuſa une taniere au pied de l'arbre, & il y mit ſes petits. Etant un jour ſorti pour aller leur chercher la proye, l'Aigle preſſée de la faim vint fondre ſur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ſes aiglons. Le Renard étant de retour, & voyant la perfidie de ſa voiſine, fut moins atriſté du malheur de ſes petits, que du deſeſpoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance; parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour pourſuivre ſon ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille

imprecations, ne pouvant se venger autrement de sa perfidie. Peu de temps aprés quelques-uns immolérent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voisin. L'Aigle vint fondre déssus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans son nid, avec quelques charbons ardens qui y mirent le feu. Le vent venant à souffler avec impetuosité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y accourût, & les devora tous à la veuë de l'Aigle.

SENS MORAL.

CEux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt ou tard la peine de leur perfidie, & perissent enfin aprés avoir opprimé injustement les malheureux. Quoique l'Aigle soit un animal noble & fier, Esope la represente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié trés étroite. Peut être qu'Esope a voulu faire connoître sous ce symbole, l'extrême foiblesse des hommes, & de quoi ils sont capables quand ils se laissent aller à leur méchant naturel. Quelques vertueux qu'ils soient, il n'y à point de vice à quoi ils ne s'abandonnent, quand ils suivent le penchant qui les porte à l'injustice; ils perdent dans un moment, par leurs désordres, toute la gloire qu'ils ont acquise par leurs vertus. Peut être aussi qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'est point obligé de garder les

les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a ſtipulées avec eux. Voilà pourquoi l'Aigle ne fit nulle difficulté de trahir le Renard, & de lui ravir ſes petits, pour les faire devorer par ſes aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au ſcelerat, quoique l'on ſoit obligé d'avoir de la bonne foi à l'égard de tout le monde, il ſemble toutefois que l'homme de bien ſe ſoucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des reſſources dans ſa propre vertu, & qu'il ſe conſole plus aiſément des mauvais tours que les hommes lui jouënt. L'homme de bien pour l'ordinaire eſt plus commode & plus traitable que le méchant, il prend en meilleure part les raiſons qu'on lui apporte pour ſe juſtifier. Que ſi l'injure qu'on lui a faite ne peut s'excuſer en aucune ſorte, il moderera ſa colere, & ne s'abandonnera point à ſon emportement. Au contraire, les gens feroces ſupportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes ſortes de moyens pour ſatisfaire leur vengeance. Les grands courages aiment mieux tout ſacrifier que de manquer à leur parole; & croyent que tromper c'eſt une lâcheté impardonnable. L'Hiſtoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du ſage Attilius, qui aima mieux s'expoſer à une mort certaine, que de manquer à la promeſſe qu'il avoit faite à ſes ennemis, quoique les Prêtres & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent avec raiſon. Ainſi on ne peut excuſer l'Aigle d'avoir trompé un animal infidel: elle devoit plûtôt ſe reſoudre à mourir de faim avec ſes aiglons, que de commettre une lâcheté ſi noire envers ſon hôte & ſon ami, avec qui elle avoit contracté une ſocieté ſi étroite. Elle fut bien-tôt punie de ſa perfidie; le feu s'étant

pris au nid de l'Aigle, ses petits tombérent à terre, & furent devorez par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, sont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent souvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus sanglants.

Malheur à toy, qui promets amitié
A celuy que tu veux surprendre.
L'ami que tu trahis peut étre sans pitié
S'il trouve un jour à te le rendre.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.

UN Corbeau s'étoit perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en son bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proye. Pour y reüissir & pour amuser le Corbeau, il commença à le loüer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenoit goût à ses loüanges, c'est grand dommage, poursuivit-il, que vôtre chant ne réponde pas à tant de rares qualitez que vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n'étoit pas desagreable, se mit à chanter, & laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le Renard attendoit,

Il s'en

Il s'en saisit incontinent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, & de s'être laissé seduire par les fausses loüanges du Renard.

SENS MORAL.

Les loüanges que nos ennemis nous donnent sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour nous tromper, & pour s'emparer de nôtre bien. La sotte vanité du Corbeau peut servir d'exemple à une infinité de gens qui se laissent ébloüir par les loüanges qu'on leur donne. C'est la monnoye dont se servent les flateurs pour en obtenir des graces. Les personnes vaines à force de s'entendre flater, croyent meriter les loüanges qu'on leur donne pour se moquer d'elles, ou par un esprit d'interêt. Les flateurs sont en quelque maniere plus dangereux & plus à craindre que les ennemis declarez. Les reproches d'un ennemi font que l'on se tient sur ses gardes; mais les fausses loüanges d'un flateur inspirent de la presomption, & font accroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loüe. Si les hommes se connoissoient mieux, s'ils faisoient une étude plus serieuse, pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas si aisément meriter toutes les loüanges dont on les endort; mais ils ne se regardent que par leurs beaux côtéz, & s'ils ont quelque merite, ils se flatent d'être accomplis, & de n'avoir rien à se reprocher. Voilà pourquoi, quelque outrées que soient les loüanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'est un juste tribut que l'on rend à leur vertu. Les flateurs de profession ne craignent rien tant, sinon que les hommes se con-

noissent tels qu'ils sont; ainsi ils déguisent les vices sous le nom de quelque vertu. Ils cachent sous le nom de liberalité la prodigalité & la profusion. Les flateurs ressemblent assez au Renard de la Fable, qui loüoit le Corbeau de la beauté de son plumage. Il y a autant à s'étonner de la bêtise de ceux qui se laissent séduire par les loüanges, que de l'effronterie des flateurs qui loüent impudement contre leur conscience. C'est la foiblesse ordinaire des Grands d'être la dupe de tous ceux qui les approchent, & qui ont besoin de leur credit. Ils ne l'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les loüanges avec tant d'empressement, ont leur but, & ne songent qu'à leurs interêts particuliers. Ce n'est point parce qu'on les aime ou qu'on les estime, qu'on les entoure, & qu'on leur fait la cour; c'est que l'on espere de participer à leur faveur, & que l'on veut se prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le credit des Grands peut être trés utile; ainsi il est fort difficile de n'être pas mercenaire quand on les approche. Ils sont rarement aimez purement à cause de leur merite personnel; les Courtisans ne s'attachent à eux qu'à cause des bons offices qu'ils en esperent; & s'ils les loüent, ce n'est que pour les amuser, ou pour les tromper; comme fit le Renard, qui ne flatoit le Corbeau que dans l'intention de luï faire tomber le fromage du bec.

Garde-toy du Flateur, dont le discours doré
Te donne, en te trombant, le nom d'incomparable:
Du monde dont il veut que tu sois admiré,
Tu te crois l'ornement: & tu t'en rens la fable.

FABLE

FABLE XIV.

Le Lion cassé de veillesse.

LE Lion dans sa jeunesse abusant insolemment de sa force, & de l'ascendant qu'il avoit sur les autres animaux, se fit plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les années, ils résolurent de concert de tirer vengeance de ses cruautez, & de lui rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses deffenses; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais le plus sensible au Lion étoient les coups de pied que l'Asne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en lui insultant.

SENS MORAL.

CEux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guerre d'amis dans leurs disgraces. Le Lion penetré de douleur, disoit en gemissant: ceux que j'ai desobligé autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vengeant avec quelque sorte de raison; mais ce qui me desespere, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au lieu de me rendre la pareille, me haïssent sans sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procedez, & de m'être confié si legerement à des faux amis. Ce vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, represente la fin funeste des méchans, qui abusent de leur force, ou de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le

mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré une grande quantité d'animaux ; mais étant usé de vieillesse, il ne pouvoit plus se traîner pour aller à la chasse. C'est ainsi que ceux qui ont tyrannisé les Peuples, sont exposez aux insultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité est tombée. Il faut bien changer de langage, lorsqu'ils se voyent à la merci de leurs ennemis, qui prennent leur temps pour se venger de tous les outrages qu'ils en ont reçeu. Aussi voyons-nous dans cette Fable qu'Esope nous propose, que tous les animaux que le Lion avoit insulté pendant sa vie, l'insultent à leur tour, lui font de sanglants reproches, & l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit resister à leurs attaques, ni se venger des affronts qu'ils lui faisoient. L'un lui redemande son pere qu'il a égorgé ; l'autre sa mere, ou ses enfans. Ce qui afflige le Lion dans le malheureux état où il se trouve, c'est que ses amis qui le voyent si miserable, ne viennent point à son secours. Ils s'éloignent de lui, & le fuïent, sans se soucier des plaintes qu'il fait dans son infortune. Les hommes sont en cela semblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs disgraces ceux qui leur ont rendu des services essentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non seulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutils ; c'est beaucoup, s'ils ne se declarent pas contre nous & s'ils ne se jettent pas dans le parti de nos ennemis.

Dans quel triste état tu t'es mis !
Contre chacun dans ta jeunesse,
Hautain, imperieux, tu t'es crû tout permis
On t'attaque dans ta vieillesse ;
Pour te défendre où trouver des amis ?

FABLE

FABLE XV.

De l'Asne, & du Chien.

LE Chien flatoit son Maître; & le Maître y répondit en le caressant de son côté. Ces caresses reciproques donnérent de la jalousie à l'Asne, qui étoit maltraité & batu de tous ceux de la maison. Ne sçachant quelles mesures prendre pour soulager sa misere, il s'imagina que le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, & que s'il le flatoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de viandes délicates. Quelques jours aprés, l'Asne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flater, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une melodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'Asne de coups de bâton, pour le recompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit fait à son Maître.

SENS MORAL.

CE qui sied bien aux uns ne sied pas toûjours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maîrre, lui attiroient des caresses reciproques; mais

mais celles de l'Asne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossieres, mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'Asne pour gagner l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups; parce que cette maniere d'agir n'étoit nullement conforme à son genie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualitez naturelles pour des fonctions differentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité; aux Chameaux & aux Elephans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les Animaux de la même espece n'ont pas toutes leurs qualitez naturelles egalement parfaites: aussi voyons nous une prodigieuse difference entre les hommes: dont les uns paroissent à demi stupides, les autres au contraire ont un genie vif, subtil, élevé, & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses à quoi l'instinct de la nature nous porte; car on ne réüssit jamais bien-quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son genie. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer, par les ridicules caresses que l'Asne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

Tout le monde n'est pas du même caractere :
Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire?
Ne sors jamais de ton talent.

FABLE

FABLE XVI.

Du Lion, & du Rat.

UN Lion fatigué de la chaleur, & abbatu de lassitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passe par le lieu où le Lion reposoit, ils lui monterent sur le corps pour se divertir. Le Lion se réveilla, étendit la patte, & se saisit d'un Rat, qui se voyant pris sans esperance d'echapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité, & de son audace, lui representant qu'il n'étoit pas digne de sa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, relâcha son prisonnier, croyant que ç'eût eté une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable, & si peu en état de se défendre. Il arriva que le Lion courant par la foret, tomba dans les filets des Chasseurs; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarasser. Le Rat reconnut aux rugissemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le secourir, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets; & donna moyen au Lion de se développer, & de se sauver.

SENS

SENS MORAL.

LEs plus Grands tirent quelquefois du ſecours de ceux qui paroiſſent moins en état de leur en donner. La reconnoiſſance du Rat envers le Lion eſt une ſage invention d'Eſope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élevation qu'ils ſoient, peuvent tirer du ſervice des perſonnes le moins conſiderables, & qu'ils ne font pas mal d'uſer envers eux de clemence, quand ils pourroient les opprimer: mais ils ne devoient point les ménager par des motifs bas & mercenaires, & dans l'eſperance d'en recevoir des ſervices. Lorſque le Lion laiſſa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment aprés lui ſauver la vie, en rongeant les filets dans leſquels il ſe voyoit enveloppé. Il y a pluſieurs Hiſtoires de la reconnoiſſance des animaux envers les hommes. Un Eſclave d'un Seigneur Romain ſe voyant trop maltraité par ſon Maître, pour ſe délivrer de ſes perſecutions, s'enfuit dans des lieux deſerts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaſte ſolitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur, ni rugiſſant, mais doux, ſoûmis, & flateur, jettant des cris qui témoignoient qu'il ſouffroit une douleur extréme. L'Eſclave s'étant apperçu que ce Lion avoit l'une de ſes pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoiſſance de ce bon office, lui montra par des ſignes, le lieu de ſa caverne, & l'y conduiſit, il l'y nourrit long-tems de ſa chaſſe. Il arriva par malheur que cet Eſclave fut pris au bout de quelque tems, & conduit à ſon Maître, qui le condamna, pour le punir de ſa fuite, à être expoſé aux betes farouches. Le même Lion à qui il avoit

avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combatre. Il reconnut ſon bien-faiteur, & bien loin de ſe mettre en état de le devorer, il ſe proſterna à ſes pieds, le flatant de la queuë, & lui faiſant mille careſſes. Tout le Peuple étonné de ce ſpectacle, fut ravi d'admiration, quand l'Eſclave eut raconté ſon avanture. Pour récompenſe, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix, on fit plus; car il fut ordonné, que le Lion & l'Eſclave ſeroient nourris aux dépens du Public: Le Lion ſuivoit ſon Maître dans les ruës de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoiſé.

N'examine point la perſonne,
Ne ſonge qu'au plaiſir d'un ſervice rendu,
On reçoit à ſon tour ſouvent plus qu'on ne donne,
Et rarement un bienfait eſt perdu.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVII.

Du Milan malade.

LE Milan ſe voyant réduit à l'extremité, & n'eſperant plus de guerir par la force des remedes, conjura ſa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la ſanté. Mon fils, lui répondit-elle, ce ſeroit en vain que tu attendrois du ſecours du côté des Dieux, aprés avoir profané ſi ſouvent leurs Autels, & les Sacrifices qu'on leur offroit.

SENS MORAL.

CEux qui ont toûjours vêcu dans le deſordre & dans le crime, ne doivent guerre eſperer que Dieu

Dieu les regarde d'un œil favorable quand ils sont réduits à la derniere extremité. Ce n'est pas un sincere repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du peril où ils se trouvent, & la necessité indispensable de sortir de la vie. La mere du Milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui represente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guere attendre du secours de la part des Dieux, aprés les avoir offensé mille fois en profanant leurs sacrifices. Cette Fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglement à toutes leurs passions, differans à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin. Dieu n'est pas toûjours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons dignes par nos bonnes mœurs, & par la regularité de nôtre conduite.

Aprés t'être plongé tant de fois dans le crime,
Tes maux te font du Ciel implorer le secours,
Il n'est plus tems, tu t'es creusé l'abisme,
Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVIII.

De l'Hirondelle, & des autres Oiseaux.

LOrs que la saison de semer le lin fut venuë, l'Hirondelle voulut persuader aux autres Oiseaux de faire tous leurs efforts pour s'opposer à cette semaille, qui devoit leur être si funeste. Les autres Oiseaux

Oiseaux se moquérent de ses conseils, lui disant qu'elles s'allermoient mal à propos. Quand le lin fut prêt à sortir de terre, elle leur conseilla de l'arracher ; ils n'en voulûrent rien faire, & ne s'inquiéterent nullement de ses avis. Lorsque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à meurir, elle les exhorta à biller les bleds ; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ses remontrances étoient inutiles, se separa des autres Oiseaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce tems-là, elle habite dans les maisons, elle y fait son nid ; on l'y laisse vivre en repos ; & l'on se sert du lin pour faire des filets, & pour tendre des pieges aux autres Oiseaux.

SENS MORAL.

Il faut toûjours recevoir en bonne part les sages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiseaux, sont le symbole des bons conseils que nous donnent les personnes bien intentionées ; mais il arrive assez souvent que l'on imite l'imprudence des Oiseaux qui ne firent que se moquer des bons conseils de l'Hirondelle, & qui lui reprochérent son excés de prévoyance. La Prophetesse Casandre ne fut pas mieux écoutée, lors qu'elle avertit les Troyens que leur Ville seroit entierement détruite, s'ils ne rendoient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit

avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loisir de se repentir de leur incredulité ; mais ils n'ajoûterent foy aux propheties de Cassandre, que lors qu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit. On voit souvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font des sages conseils des personnes éclairées. C'est souvent par orgueil que nous méprisons ceux qui nous donnent des avis salutaires, parce que nous préferons nos lumieres à celles des autres. C'est quelquefois aussi faute de reflexion, ou pour ne pas connoître le peril où l'on s'engage, & le malheur dont on est menacé. Les uns negligent par bêtise, & par stupidité, les conseils qu'on leur donne. D'autres le font par de fausses impressions qu'ils ont conceuës contre ceux qui les conseillent. C'est sans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous representent charitablement le tort que nous faisons par nôtre mauvaise conduite; nous sommes toûjours les derniers à sçavoir des bruits qui courent à nôtre desavantage. Nos amis sont assez lâches pour n'oser nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayons pour suspects. C'est ce qu'Esope a fort bien representé dans la Fable de l'Hirondelle, & des autres Oiseaux, qui se moquérent de tout ce qu'elle put leur dire ; mais la sage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour se mettre en seureté. Ceux qui nous donnent de bons conseils, s'éloignent de nous quand nous les méprisons, & ils nous abandonnent a nôtre mauvaise conduite.

Aime

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguisent.
A leurs conseils si tu n'es pas soûmis,
Tu fais mal, & perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIX.

Des Grenoüilles, & de leur Roi.

LEs Grenoüilles joüissant d'une parfaite liberté, priérent Jupiter de leur donner un Roi pour les gouverner; mais Jupiter se moqua d'une demande si ridicule. Les Grenoüilles ne se rebuterent point de ce refus, elles soliciterent Jupiter avec plus d'empressement, il se rendit à leur importunité. Il jetta dans leur étang une grosse Souche de bois, qui fit trembler tout le marais par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenoüilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluër, & pour lui faire leur Cour. Quand la crainte fut entierement dissipée elles s'apprivoiserent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roi, & à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se resoudre à recevoir cette Souche pour

leur Roi : elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre, qui eût plus de merite. Jupiter écouta la priere des Grenoüilles, & leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montrer de son courage, en devora autant qu'il en trouva à sa bienseance. Les Grenoüilles allarmées de ce mauvais traitement, presenterent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut plus entendre parler de cette affaire. Depuis ce temslà, elles ont toûjours continué à se plaindre, & à murmurer; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenoüilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croacement une espece de plainte : mais Jupiter est toûjours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gemissent depuis tant d'année, en punition de ce qu'elles n'avoient pû souffrir un Roy pacifique.

SENS MORAL.

QUand on est à son aise, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empressement pour changer d'état. Les Grenoüilles firent trois fausses démarches dont elles eurent tout le loisir de se repentir dans la suite. Leur premiere faute fut de deman-

der un Roi, dans un temps où elles joüiſſoient d'une parfaite liberté. La ſeconde de ne s'être pas contentées du premier Roi que Jupiter leur envoya. La troiſiéme, de n'avoir pû s'accommoder du ſecond. Eſope a voulu dans cette Fable ſe moquer de la bizarrerie des hommes, qui ne pouvant ſe contenir dans le repos d'une douce liberté, font tant par leurs remuëmens, qu'ils tombent enfin ſous une dure ſervitude. L'avarice a eté la premiere & principale cauſe de ce malheur: car les hommes, pour regler leurs differends, & les limites de leurs heritages, eurent recours à des Arbitres, qui ſe prévalurent du pouvoir qu'on leur avoit donné. On ne les choiſit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à obſerver les Loix; mais cette prééminence & cette eſpece d'autorité les flata; ils s'y accoûtumerent ſi bien, qu'ils embloyerent la ruſe, l'artifice, la violence, & toutes ſortes d'efforts; pour s'y maintenir. C'eſt alors qu'ils commencerent à batir des maiſons plus fortes, à marcher entourez de Gardes pour leur ſeureté, à prendre des precautions pour faire paſſer leur autorité à leurs enfans, comme un droit hereditaire. Ils voulurent auſſi, pour ſe faire diſtinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre ſpecieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix convenables à leurs interêts, & pour contenir le Peuple dans la ſujetion. C'eſt par ces moyens que les hommes ſe ſont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont reduit le Peuple à la ſervitute. La ſeconde faute qu'Eſope fait remarquer dans l'empreſſement des Grenoüilles pour un Roi, eſt le peu de cas qu'elles firent du premier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre

là aux hommes, qu'ils doivent se contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils sont obligez de l'honorer, de le servir, de lui donner tous les secours necessaires dans les besoins de l'Etat, quand même il n'auroit pas tout le merite personnel, ni toutes les qualitez que l'on pourroit desirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenoüilles firent de leur second Roi, qui les traitoit inhumainement, est une figure naturelle de l'inconstance des hommes, qui ne sont jamais contens, dans quelque état que la Providence les ait fait naître : Ils se persuadent faussement que le sort des autres est toûjours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoi ils font remuer tant de ressorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dés le moment qu'ils les possedent. C'est encore par cette inconstance qu'ils se dégoûtent du gouvernement sous lequel ils sont assujetis, & du Prince qui les conduit ; & ils se laissent faussement persuader qu'ils seroient bien plus heureux si l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens si inquiets apprennent par l'exemple des Grenoüilles, qu'il est dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on est souvent plus malheureux en changeant de Maître.

Que l'homme à ses desirs follement s'abandonne ;
Dés qu'il a ce qu'il veut, il l'ose negliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne,
Vous pourrez avoir pis si vous voulez changer.

FABLE

FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roi.

LEs Colombes ſe voyant hors d'état de reſiſter aux attaques & aux inſultes des Milans, qui leur faiſoit la guerre à toute outrance, reſolurent de ſe mettre ſous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager dans leurs interêts, & de l'oppoſer au Milan. Mais elles ſe rependirent bien-tôt du choix qu'elles venoient de faire, car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi declaré. Il les mettoit en pieces, & les devoroit ſans qu'elles puſſent ſe délivrer de ſes violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de deſeſpoir, diſoient qu'il leur eût été plus avantageux de ſouffrir la guerre, & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe livrer au pouvoir d'un ennemi puiſſant, & ſans probité. Les Colombes firent aſſez paroître leur ingenuité, ou plûtôt leur betiſe, lors qu'elles choiſirent le Faucon pour être leur Roi, & pour les proteger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de s'être miſes à la merci d'un Roi plus cruel que leur ennemi. C'eſt la faute où tombent ſouvent ceux qui veulent ſe choiſir un Chef,

ſans le connoître parfaitement: Ils ſe laiſſent tromper par de ſpecieuſes apparences d'une fauſſe probité. Les perſonnes ambitieuſes qui veulent s'élever aux premieres Charges de l'Etat, ont grand ſoin de ſe contrefaire & de cacher leurs vices juſqu'à ce qu'elles ayent obtenu les Dignitez qu'elles ſouhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles ſe laiſſent connoître telles qu'elles ſont, & ne prennent plus le ſoin de ſe maſquer. La premiere fin que l'on s'eſt propoſée dans l'établiſſement des Rois, a éte pour contenir le Peuple qui ſe feroit échappé; car les hommes n'auroient jamais beſoin de Maîtres, s'ils vouloient toûjours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu eſt foible & chancelante, ils ont beſoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le reſpect qu'ils ont pour un Superieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choiſient eux mêmes leurs Maîtres, c'eſt de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour les gouverner; c'eſt une faute irreparable, & dont les ſuites ne peuvent être que trés-funeſtes. Les Agrigentins, Peuples de Sicile, firent à peu prés la même faute que les Colombes, lors qu'ils ſe mirent ſous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les hommes. Ils ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de leur imprudence; car ce brutal fit perir par d'horribles ſupplices tous les gens de bien de ſon Etat, & le remplit de brigands, & d'aſſaſſins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choiſir des Rois vicieux, & depravéz, qui regardent leurs Sujets comme leurs Eſclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfans. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne ſe ſoucient que de leurs interêts parti-

particuliers, & traitent leurs Sujets à la derniere rigueur; comme fit le Faucon, qui devoroit les Colombes pour s'en nourrir.

Quel aveuglement est le nôtre!
Opprimez, nous prenons un Tyran pour appui.
Quel fruit en tirons-nous? Trouble, miseré, ennui.
Nous fuions un abysme, & tombons dans un autre.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXI.

D'un Chien, & d'un Voleur.

UN Voleur entra furtivement de nuit dans une maison pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empecher d'aboyer en l'amusant à manger ce pain. Mais ce fidel gardien le refusa, & lui dit: Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empécher d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point tes presens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se reveillérent au bruit qu'il fit, & donnérent la chasse au Voleur.

SENS MORAL.

LEs presens des ennemis & des méchans sont toûjours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidelité du Chien qu'Esope represen-

te en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre avec quelle reserve il faut recevoir les presens. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des presens de toutes sortes de personnes; car c'est un piege qu'on leur tend pour les seduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guere de gens assez desinteressez, & assez liberaux, pour faire de grands presens sans esperance de quelque retour. Les personnes les plus fideles & les plus genereuses ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs, & les plus infames; sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres; parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toûjours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines trés rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On à naturellement du mépris & de l'horreur pour les traitres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toûjours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres, ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si prés. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour leurs Princes ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison à leurs ennemis; ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les presens ont corrumpu de tout tems la fidelité des hommes les plus genereux, & qui paroissoient les plus attachez à leur devoir. Ceux, qui avoient resisté aux plus grands perils dans la chaleur

chaleur de la guerre, n'ont pû se défendre contre l'appas des richesses dont on les a flatez. C'est ce qui a fait dire à un grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprenable dans laquelle on pouvoit faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de generosité, pour se défendre contre un autre point de morale fort important, dans la Fable du Voleur & du Chien: C'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis, & les flateurs, d'avec les amis veritables. Il faut d'abord examiner le genie & le caractere de ceux qui nous offrent des presens, pour connoître si leurs intentions sont sinceres & desinteressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoutumé de nous en faire: car c'est un signe presque infallible, ou qu'ils nous ont deja trompez ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs complimens, leurs offres de services, ce sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour corrompre nôtre vertu & nôtre fidelité.

Tu dois te défier des presens qu'on te fait.
Crains-y d'un ennemi le secret artifice:
Il medite quelque forfait,
Et cherche à t'en rendre complice.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXII.

Du Loup, & de la Truïe.

LA Truïe étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir & de la soulager dans le

le travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truïe allarmée de la presence d'un ennemi si rédoutable, lui répondit, qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministére, & que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de laisser en répos, elle & ses petits.

SENS MORAL.

LE commerce des méchans est toûjours suspect aux gens de bien. La Truïe, dans l'embarras où elle étoit, ne put se résoudre à accepter les offres de services du Loup, quelque besoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de se retirer. Esope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchans, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guere vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriez, sans perdre un peu de leur reputation; parce qu'on est porté naturellement à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils frequentent. En effet, la sympathie d'humeur & d'inclination est, pour ainsi dire, l'ame & le lien du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont proposez par des gens dont la probité est suspecte; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnez, & entrer dans nos interêts; ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée qu'on ne connoît pas; & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent

donnent, & des offres de services qu'ils nous font. C'est ce que le sage Esope a parfaitement bien représenté dans la conduite du Loup à l'égard de la Truïe; car dans les offres de services qu'il lui faisoit il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foi à leur conservation, comme il tâchoit faussement de le faire entendre à la Truïe. Nous ne devons pas nous sçavoir trop bon gré des discours obligeans que des gens vicieux tiennent de nous; c'est souvent un piege délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans nôtre amitié; car on ne peut guere se defendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous ou qui s'offrent de nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchans, de quelque espece qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truïe pria le Loup de s'éloigner d'elle.

Quelque embressé pour vous qu'un scelerat vous semble,
Fuyez-en le commerce; il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien,
Quand ils ont habitude ensemble.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXIII.

De l'accouchement d'une Montagne.

IL courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet, elle poussoit des cris épouvantables, qui sembloient menacer le monde de quelque grand prodige, Tout le Peuple étonné de ce bruit, se rendit en foule au pied de la

la Montagne, pour voir â quoi aboutiroit tout ce fracas. On ſe préparoit déja à voir ſortir un Monſtre horrible des entrailles de la Montagne ; mais aprés avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin ſortir un Rat de ſon ſein. Ce ſpectacle excita la riſée de tous les aſſiſtans.

SENS MORAL.

ON ſe rend ridicule par des promeſſes magnifiques qui n'aboutiſſent à rien. Les perſonnes hautaines ont accoûmé d'éblouïr ceux qui les hantent par de grandes promeſſes pour les engager plus fortement dans leurs intererêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'eſt pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoît point, & qui ſe font valoir par des promeſſes chimeriques. On croiroit à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Roiaume ; ils étourdiſſent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences ſe laiſſent ſéduire par cet appas ; mais les autres qui les connoiſſent à fond, ou qui ont dêja été trompez, ſçavent à quoi s'en tenir. Il faut regarder ſur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens ſe mettent en peine, à cauſe qu'on les connoit. L'intention d'Eſope en cette Fable, a été principalement de faire voir la vanité de la plûpart des entrepriſes des hommes ; il les compare ingenieuſement à la groſſeſſe des montagnes qui n'enfantent qu'une ſouris. En effet ces vaſtes projets des plus grands hommes, ces deſſeins ſi bien concer-

concertez, ces mesures prises avec tant de justesse, n'aboutissent à rien le plus souvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entreprises, ils se relâchent aprés l'execution, & fletrissent, par le desordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquise par leurs belles actions. Ces superbes batimens, ces Mausolées magnifiques, ces Colosses prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu prés le même sort que la gloire des Conquerans. Le temps à qui rien ne resiste, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Democrite, aprés avoir connu le ridicule des desseins ambitieux des hommes, rioit sans cesse de la vanité des leurs projets. Combien se donnent-ils de mouvemens! Combien de sang répandent-ils pour contenter leur vanité, & pour meriter le nom de Conquerans! Si l'Histoire ne nous trompe point, Xerxes, Roi de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour desoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaisne la Fortune;
Fai qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien:
Tu descens dans la tombe; à tous elle est commune.
Là de tes grands projets que te reste-t-il? Rien.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXIV.

D'un vieux Chien, & de son Maître.

UN Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien pour courir avec

avec plus de vîtesse; mais ce Chien appesanti par la vieillesse, n'avoit plus la méme legereté qu'il avoit euë autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais traitement obligea le Chien à se plaindre de son Maître, & à lui remontrer qu'il lui avoit toûjours rendu tous les services qu'il avoit pû durant ses jeunes années, & que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui; mais parce que la vieillesse l'en empêchoit. Le Chien lui representa encore, qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui tenoit compte de ses services passez, en un temps où il étoit hors d'état de le servir avec la même ardeur.

SENS MORAL.

LEs grands Seigneurs ne considerent les gens que par rapport aux services qu'ils en attendent; & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'instruire à l'école du Chien, qui a raison d'accuser son Maître d'ingratitude. Ce pauvre animal cassé de vieillesse, ne pouvoit plus chasser avec la même ardeur qu'il avoit fait autrefois; & quoiqu'il n'y eût point en cela de sa faute, cependant son Maître le méprisoit à cause de son inutilité, & ajoûtoit, par un surcroît d'ingratitude, les mauvais traitemens aux mépris. C'est la destinée de la plûpart des hommes,

mes, quand la vieilleſſe les met hors d'état de rendre ſervice aux Grands, pour leſquels ils ſe ſont ſacrifiez pendant toute leur vie. Les Grands ſont naturellement ingrats, les bienfais ne les touchent que mediocrement; quoiqu'on ſoit attentif à épier toutes les occaſions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoiſſance, parce qu'ils ſont perſuadez que tous les ſervices qu'on leur rend, leur ſont dûs, & que ces ſervices ſont même bien au deſſous de ce qu'ils meritent. Voilà ce qui eſt cauſe que tout ce que l'on fait pour eux ne les touche guere. L'un des plus affligeans maux de ceux qui ont vieilli au ſervice des Grands, eſt de voir le mépris que l'on fait d'eux; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, aprés qu'on a receu d'eux toutes ſortes de devoirs pendant leur jeuneſſe. Ce ſeroit là le temps de les recompenſer de leurs travaux, & de leur procurer du repos ſur leurs vieux jours: mais on veut les pouſſer à bout, pour les obliger à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent dans les Republiques, que les perſonnes les plus conſiderables ſont negligées quand elles ne peuvent plus ſervir l'Etat. Pluſieurs grands Hommes ont été bannis pour de legers ſoupçons aprés avoir rendu d'importans ſervices. On connoît par là que l'ingratitude à regné de tout temps; il n'y a guere d'apparence que les hommes ſe gueriſſent jamais de ce vice.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empreſſe.
On vous cherche, on vous rend cent devoirs ſuperflus.
Quand ce temps eſt paſſé, vôtre merite ceſſe.
Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.

FABLE XXV.

Le bruit des Arbres battus d'un vent impetueux.

LE bruit des arbres battus d'un vent impetueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils se mirent tous à fuïr avec vîtesse, sans sçavoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de passer outre. Les Grenoüilles saisies de crainte s'y precipiterent incontinent pour se cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Lievres dans l'Etang l'un de plus vieux de la troupe les arrêta, en leur representant qu'ils avoient pris l'allarme mal-à-propos, à cause du bruit du vent & des feüilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenoüilles.

SENS MORAL.

LEs lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'ayent rien à craindre. La ridicule crainte des Lievres, qui résolurent de se precipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feuilles les avoit épouvantez, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien, & le plus sage des Lievres à ses Compagnons, pour

pour leur representer qu'ils avoient tort de s'abandonner si legerement à la crainte, sans examiner s'ils devoient fuïr comme ils faisoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fussent poursuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les consoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux, ni les plus timides des animaux, puisque les Grenoüilles fuïoient devant eux, & qu'elles s'étoient precipitées dans leur Marais à l'approche des Lievres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunez, & que quelques maux que l'on endure, il y en a encore qui en souffrent de plus cruels. Ainsi en quelque état qu'on se trouve, on a plus de sujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant sa condition avec celle des autres.

Que nôtre cœur est foible! Il ne faut pour l'abbattre,
Que d'un foible revers sentir les premiers coups.
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre.
Regardons les, ils sont plus à plaindre que nous.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXVI.

D'un Chevreau, & d'un Loup.

UNe Chevre sortit de son Etable pour aller paître, recommandant trés-expressémeut à son Chevreau de n'ouvrir la porte à personne durant sont absence. A peine étoit-elle sortie, qu'un Loup vint heurter à la porte de l'Etable contrefai-

ſant la voix de la Chevre, & il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de ſa mere, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, lui repliqua t-il ; car quoique tu contrefaſſes la voix d'une Chevre, je vois bien à ta figure que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.

SENS MORAL.

ON ſe trouve toûjours bien de ſuivre les conſeils des perſonnages ſages, & de ſe regler ſur leurs bon avis. La déference que le Chevreau eut pour ſa mere, fut bien récompenſée. Elle lui défendit expreſſément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de ſon Etable, juſqu'à ce qu'elle fût de retour. Cette précaution ſauva la vie du Chevreau ; car la Chevre ne fut pas plûtôt partie, qu'un Loup parut, dans le deſſein de devorer le Chevreau, qui ſe ſouvenant de la defenſe de ſa mere, refuſa conſtamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefiſt la voix de la Chevre. Le Chevreau s'aviſa de regarder par une fente, & il reconnut la tromperie de ſon ennemi. Cette Fable eſt une bonne inſtruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déference pour les conſeils des Anciens. Le moyen le plus infaillible, pour ne point faire de fautes conſiderables, eſt de ſe regler ſur l'avis des Sages ; mais ce qui fait que l'on profite ſi peu des lumieres des autres, c'eſt qu'on ne leur demande pas des conſeils avec une intention ſincere d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les reſolutions que nous avons

avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec de grandes précautions. Les jeunes gens ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent se passer des conseils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de suivre les remontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La présomption leur fait accroire, qu'ils peuvent aisément se passer des conseils de tout le monde, & qu'ils ont en partage autant de bon sens que les plus accomplis. Ils veulent regler la conduite des autres sur la leur, & ils n'approuvent que ce qui est conforme à leurs sentimens. Ces préjugez sont dans les jeunes gens un effet de la chaleur du sang, qui les empêche de reflêchir, & de raisonner; & du peu d'usage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le sang est plus rassis, raisonnent avec plus de patience, & plus de maturité, sur les divers évenemens de la vie; outre qu'ils ont eu le temps de faire des experiences sur les artifices & sur les tromperies des hommes. C'est ce qui les rend plus circonspects dans l'apprehension d'être trompez. Les jeunes gens sont plus hazardeux, & se fient trop sur leurs propres lumieres. C'est pour eux principalement qu'Esope propose l'exemple du Chevreau, qui eut une entiere déference pour les bons conseils de sa mere. Cette docilité lui sauva la vie.

L'imprudente jeunesse est aisée à surprendre.
A toute heure on lui tend des pieges dangereux,
De fidelles conseils peuvent seuls l'en défendre;
Qui les suit est toûjours heureux.

FABLE XXVII.

Du Chien, & de la Brebis.

LE Chien fit un jour assigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il disoit lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien à presenter des témoins, Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut condamnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours aprés, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette veuë la consola de l'injustice qu'on lui avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la recompense que meritent de tels calomniateurs.

SENS MORAL.

ON ne sçauroit punir avec trop de severité les faussaires & les calomniateurs. Les innocens ne sont point en seureté contre l'oppression des faux témoins. Il est presque impossible de se précautionner contre les calomnies. Rien n'est plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médisances & par leurs faux rapports. Les personnes de ce caractere se font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la reputation. Les auditeurs qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits desavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. Pour l'ordinaire, la médisance est

ce eſt la marque d'un eſprit mauvais, inquiet, jaloux qui cherche à s'èlever en détruiſant les autres. Ceux qui ſe déchainent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne ſont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahiſſent ſouvent des perſonnes qu'ils devroient proteger. C'eſt, ce ſemble, ce qu'Eſope a voulu donner à entendre, en introduiſant le Chien qui accuſe la Brebis, quoiqu'il fût deſtiné pour la défendre. C'eſt ainſi que les perſonnes en qui nous mettons nôtre confiance, deviennent quelquefois nos perſecuteurs les plus dangereux. Ils feduiſſent des gens pour entrer dans leurs interêts contre nous, comme le Chien ſuborna le Loup pour dépoſer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne ſe lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnuë, & de fuïr la ſocieté des méchans. Il eſt inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fauſſes dépoſitions. C'eſt une choſe ſi lâche, ſi honteuſe, ſi hideuſe, qu'il n'y a que des malheureux & des ames paitries de bouë & d'ordure, qui puiſſent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré, pour rendre croyables leurs impoſtures. Ils s'en prennent ſouvent à ceux qui ne leur on fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de raiſon d'aimer que de haïr. Mais l'avarice, ou leur malignité les porte à ces actions infames, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accuſa fauſſement la Brebis de lui devoir un pain, & qui ſe ſervit de toutes ſortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

C'eſt un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui ſemblent chargez du ſoin de nous défendre ;
Pour nous perdre, il n'eſt rien qu'ils n'oſent entreprendre,
Leur haine leur rend tout permis,

FABLE XXVIII.

Du Laboureur & du Serpent.

UN Païsan se mit un jour en colere contre un Serpent qu'il nourrissoit, & prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Le Serpent, aprés avoir receu quelques blessûres, s'échappa. Depuis cette avanture, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa maison. Le Serpent s'en excusa, & luy dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre; ne croyant pas pouvoir vivre en seureté avec un homme si incommode. Quoique mes playes soient gueries, ajoûta-t-il, le souvenir de tes cruautez ne peut s'effacer de ma memoire.

SENS MORAL.

ON conserve long temps la memoire des injures, & l'on ne se reconcilie guere de bonne foy avec ceux dont on a des sujets legitimes de se plaindre. Les grands courages pardonnent plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guere se fier à un ennemi reconcilié, dont on à reçeu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent, qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups;

coups; mais cependant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à recevoir de pareils outrages. C'est se tromper que de croire qu'ily a de la grandeur d'ame à hair toûjours les personnes dont on a eté offensé. Cette haine continuée est plûtôt une marque de foiblesse que de courage. Ceux qui se voyent dans l'impuissance de se venger, & qui ne peuvent se résoudre à pardonner quand ils haïssent, haïssent toûjours. On peut apprendre, par l'exemple du Serpent, qu'il n'est pas à propos de renoüer commerce avec un enmi dont on a reçeu de mauvais offices, quoi qu'il fasse des démarches pour se reconcilier. C'est mal raisonner de dire, que la bonté que nous luy témoignerons dans la suite, & les services que nous luy rendrons, l'obligeront à nous traitet mieux à l'avenir. Cette esperance est mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guere se refondre: & l'on peut conclure de l'avenir par le passé; c'est à dire que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire apprehender d'en recevoir encore de nouveaux. On se rendroit ridicule & méprisable en pardonnant sans cesse, aprés plusieurs outrages redoublez. C'est une chose loüable que de traiter ses ennemis avec generosité; mais quand on a plusieurs experiences de leur perfidie, il n'est pas prudent de s'y fier davantage. La clemence est sans doute une vertu loüable; mais il faut qu'elle soit bien assaisonnée. Quand on a pardonné de bon cœur, on peut se tenir en garde contre un ennemi reconcilié; & quoi qu'on ne lui viéuille plus du mal, on n'est pas obligé de renoüer une societé qu'il a rompuë par ses mauvais procedez. C'est ce que fit le Serpent; car il ne voulut plus r'entrer dans la maison du Laboureur, ni se fier à ses belles promesses. Le bon

ſens veut que l'on ſe précautionne contre des embuches que l'on peut craindre raiſonnablement, aprés avoir eté trompé pluſieurs fois.

Celuy que l'équité conduit ſelon les loix,
Peut tomber dans un piege, & ne le pas connoître;
Mais quiconque eſt trompé deux fois,
Ne l'eſt que parce qu'il veut l'être,

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Cicogne.

UN Renard plein de fineſſe pria à ſouper une Cicogne, à qui il ſervit de la bouillie ſur une aſſiette. La Cicogne ne fit pas ſemblant de ſe fâcher du tour que luy joüoit le Renard. Peu de temps aprés, elle le pria à dîner; il y vint au jour marqué, ne ſe ſouvenant plus de ſa ſuperchérie, & ne ſe doutant point de la vengeance que meditoit la Cicogne. Elle luy ſervit un hachis de viandes, qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre; & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute ſeule. Elle luy dit alors avec un ris moqueur; Tu ne peux pas te plaindre de moy raiſonnablement, puiſque j'ai ſuivi ton exemple, & que je t'ay traité comme tu m'as traitée.

SENS

SENS MORAL.

CEux qui font profeſſion de tromper les autres doivent s'attendre à être trompez à leur tour. Les plus fins y ſont attrapez. Le Renard, aprés s'être moqué de la Cicogne, devoit bien s'attendre qu'elle luy rendroit la pareille, quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup prés autant de malice que le Renard. Il luy ſervit ſur une aſſiete des choſes liquides dont elle ne pût tâter. Elle pour ſe moquer de luy à ſon tour, lui ſervit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourer le muſeau. C'eſt le ſort de ceux qui font métier de tromper les autres: on tourne ſouvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que ſur la fineſſe: ils employent tout leur eſprit à tendre des pieges, pour y faire tomber ceux qu'ils abuſent par de belles apparences. Ces gens-là ſont fort à craindre: car on peut d'autant moins ſe défendre de leurs ſupercheries, que l'on s'en défie pas, & que l'on ne ſonge point à ſe tenir ſur ſes gardes. On ne peut guere ſoupçonner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié; comme fit le Renard envers la Cicogne qu'il pria à diner pour ſe moquer d'elle. C'eſt s'expoſer mal à propos aux juſtes reproches, que ſont en droit de faire ceux que l'on à joüez de la ſorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occaſions de ſe venger. Une raîllerie eſt quelque fois plus inſupportable qu'une affaire de conſequence; & ſouvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & ſe venge avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les perſonnes qui prennent plaiſir à tromper, revoltent leurs meilleurs amis, qui deviennent aſſez ſouvent des ennemis irrecon-

reconciliables, parce qu'ils sont au desespoir d'avoir eté pris pour dupes. Ils prennent des vengeances cruelles, pour des affronts qui ne paroissent pas considerables. La Cicogne se contenta de rendre la pareille au Renard, & de lui faire la même supercherie, qu'il lui avoit faite le premier.

La raillerie est fine, & tu t'en applaudis,
Mais à tous contre toy c'est offrir la bataille.
Prens garde à tout ce que tu dis.
Qui se plaît à railler merite qu'on le raille.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXX.

Du Loup, & de la Tête.

UN Loup étant entré dans la Boutique d'un Sculpteur, y trouva une Tête de relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtez, & la contempla à loisir, sans qu'elle proferat une parole. O la belle tête! s'écria-t-il; que cet ouvrage est admirable? C'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

SENS MORAL.

IL ne faut pas toûjours juger du merite des hommes par l'exterieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du Corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bien-tôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens

dens imprévus fletriſſent cette beauté qui a accoûtumé de rendre les femmes ſi fieres. Mais la beauté de l'ame eſt plus durable, & beaucoup moins ſujette au temps, & aux divers accidens, qui dérangent la matiere, qui ruïnent les proportions que les parties diverſes doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'eſprit s'uſe, pour ainſi dire, & s'affoibliſſe, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'eſprit même, qui agiroit toûjours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matiere. Mais il eſt inutile de vouloir prouver la préeminence de la beauté de l'eſprit par deſſus celle du corps. Il ſuffit de dire comme le Loup de la Fable: O la bêlle tête, ſi elle avoit un cerveau! voulant donner à entendre par cette expreſſion, que la beauté, quelque grande qu'elle ſoit, eſt fort peu de choſe ſi elle n'eſt soûtenuë par la merite de l'eſprit.

On cherche avec ardeur à briller au dehors,
Sans que pour le dedans aucun ſoin nous enſlâme
Mais que ſert la beauté du corps,
Si l'on n'a pas celle de l'ame?

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXI.

Du Geay paré de plumes de Paons.

Un Geay plein de vanité, ſe para avec des plumes de Paons qu'il avoit ramaſſées. Cet ornement emprunté lui cauſa tant d'orguëil, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geaîs. Il les quitta, & ſe mêla

mêla fierement parmi une troupe de Paons qui reconnoissant sa supercherie, le dépoüillerent sur le champ de ses plumes postiches. Cet animal tout honteux aprés cette disgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & lui donnerent tant de coups de bec, qu'*ils* lui arracherent toutes ses plumes empruntées; de sorte qu'il se vit méprisé des autres Oiseaux, & même de ceux de son espece.

SENS MORAL.

QUand on méprise ses égaux, & que l'on veut s'élever au dessus de son merite, on tombe dans le mépris. C'est la folie des personnes vaines, que de vouloir se faire estimer à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes d'endroits. Ces gens-là se loüent sans façon avec une effronterie qui étonnne. Ils aiment le faste, & tout ce qui les fait regarder. Les choses les plus petits leur paroissent considerables, quand elles servent à grossir l'idèe qu'ils ont de leur merite. Ils ressemblent au Geay de la Fable, & ne se connoissent pas tels qu'ils sont. Cet animal paré de plumes de Paons qu'il avoit ajoûtées aux siennes, méprisoit ses pareils, & se croyoit d'une condition plus relevée. Ce qui empêche principalement les hommes de se connoître, c'est qu'ils se regardent toûjours par leurs côtez les plus favorables, & qu'ils se flatent d'avoir mille bonnes qualitez qu'ils n'ont point en effet. Le Geay, dont parle Esope, ne pouvoit pas se persuader que ses plumes de Paon, qu'il avoit mêlées parmi les sien-

nes,

nes, lui fussent naturelles; cependant il s'en glorifioit, & prenoit de là occasion de mépriser ses semblables. Cette ridicule arrogance du Geay represente assez bien le sot orgueil de ceux qui nez dans une condition obscure, oublient ce qu'ils ont été, quand ils on fait une grande fortune; ils ne connoissent plus leurs anciens amis, ni leurs parens, & ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Ils ont quelquefois l'insolence de parler de leurs ancêtres devant des gens qui ne les connoissent pas, comme s'ils étoient d'une qualité fort relevée. Le Geay rebuté de son état, & portant envie à la beauté des Paons, s'orna de leur plumage, pour deguiser son origine & se jetta fierement dans une troupe de Paons. Voilà ce que font encore tous les jours des gens d'une condition obscure, qui ne veulent avoir de commerce qu'avec les Grands. Ils prétendent par là se faire estimer de ceux qui les hantent, en leur faisant accroire que leur credit est considerable. On en voit d'autres qui imitent encore plus particulierement le Geay d'Esope, & qui font d'énormes dépenses pour se parer d'habits magnifiques, qui ne conviennent nullement à leur condition. Ils croyent avoir un plus grand merite, quand ils se voyent ornez d'un riche habit; mais il leur arrive la même chose qu' à ce Geay arrogant, qui s'exposa aux mépris des autres Geais, qui lui arracherent toutes ses plumes. C'est ainsi que les creanciers dépoüillent ceux qui se sont ruïnez par de folles dépenses. On fait vendre les Terres, chacun emporte sa piece, & on les reduit jusqu'à la nudité.

Te voilà magnifique; habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité;
Mais ton bien se dissipe; en tous lieux endetté,
Crains de jouer bien-tôt un méchant personnage.

FABLE

FABLE XXXII.

De la Mouche, & du Chariot.

UNe Mouche s'étant arrêtée sur un Chariot qui couroit dans la lice, ou les chevaux & l'agitation des roües élevoient une grande poussiere : Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle en s'applaudissant.

SENS MORAL.

ON se rend ridicule & méprisable en s'appropriant la gloire des actions d'autrui, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement à soûlever cet amas de poussiere qu'on voyoit voler en l'air dans une lice où plusieurs Chevaux couroient ensemble. On voit des hommes assez vains & assez présomptueux pour s'attribuer la gloire des actions ausquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne sont pas les principaux auteurs. Cette vanité est assez commune aux gens de guerre ; car quand il s'est passé quelque action considerable, ils racontent à tout propos comment l'affaire s'est passée, & ne manquent pas d'insinuer qu'ils y ont essuyé des grands perils. Les commandans veulent avoir tout l'honneur du succes ; & pour y réüssir plus seurement, ils tâchent d'obscurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille ; ils ne manquent pas de briguer le suffrage de gens apostez, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagerations. C'est bien pis quand on prend le soin de se loüer soi même ; mais ceux qui en usent de la sorte se trompent ; & les loüanges qu'ils se

ſe donnent ſi imprudemment, au lieu de les faire eſtimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enyvre lui même, fait toûjours un mauvais effet; & ſi l'on pouvoit gagner ſur ſoi de ne ſe loüer jamais, on en ſeroit bien plus loüable. Il y a long-temps que l'on avertit les hommes de ſe précautionner contre ce ridicule; & que les loüanges qu'ils ſe donnent ſans façon, fatiguent ceux qui les écoutent; mais le plaiſir qu'ils trouvent à parler avantageuſement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur credit, de leur famille, l'emporte ſur toutes leurs précautions. L'amour des loüanges eſt un vice aſſez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs Ouvrages au Public; s'ils n'ont un grand fonds de modeſtie, ils ſe rendent impudens par le deſir qu'ils ont de ſe produire, & de montrer leurs Ouvrages. Ils avalent avec trop de complaiſance, les loüanges empoiſonnées qu'on leur donne pour ſe moquer d'eux, & de leurs Ouvrages. Quand on a fait quelque choſe qui merite de grandes loüanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir; mais il faut ſe contenter du merite d'avoir fait une belle action. On ſe rend bien ridicule quand on ſe vante des choſes que l'on n'a point faites; à peu prés comme la Mouche dont parle Eſope, qui s'applaudiſſoit elle-même en voyant cette grande nuée de pouſſiere, dont elle n'étoit nullement la cauſe.

La vanité de l'homme eſt difficile à croire.
Que de larcins d'honneur fait faire un ſot orgueil.
Des eſprits vains & bas c'eſt l'ordinaire écueil;
De ce qu'a fait un autre, ils ſe donnent la gloire.

FABLE XXXIII.

De la Fourmi, & de la Mouche.

LA Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toûjours grand' chere, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle rampoit toûjours à terre pour chercher de quoi vivre avec beaucoup de travail & d'assiduité; qu'elle étoit reduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de son sort; qu'une demeure seure & arrêtée lui plaisoit mieux, qu'une vie errante & vagabonde. Que l'eau des Fontaines, & les grains de bled, lui paroissoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits, de son travail: au lieu que la Mouche se rendoit incommode à tout le monde, & méprisable par sa faineantise.

SENS MORAL.

UNe fortune mediocre & bien assurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & exposé à mille perils. La dispute qui survint entre la Mouche & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, se renouvelle encore tous les jours; car on aime natu-

naturellement à se préferer à ses voisins. Il semble même que ces préjugez soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chere, qui menent une vie oisive, & commode, & qui ne sçauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche, pendant tout l'Esté, pour avoir de quoi vivre durant l'Hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, lui dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfere la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi lui dit encore, qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chere qu'elle fait chaque jour, & que sa frugalité, & sa moderation lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au peril de sa vie. Le veritable plaisir ne consiste pas tant dans la delicatesse des mets que l'on mange, que dans le goût qu'on y trouve. Voilà pourquoi ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre, il ne faloit que du pain & de l'eau: & qu'avec cela pour faire bonne chere, il faloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquile au milieu de sa mediocrité; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpetuelle, au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu representer, par la comparaison de la Mouche, & de la Fourmi, la difference qui se trouve entre la vie tumultueuse des grands & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les

premiers ne ſont pas contens au milieu de l'abondance & des plaiſirs. Les autres vivent tranquiles dans une honnête mediocrité, qui leur coûte des ſoins, & du travail. La Fourmi reproche agreablement à la Mouche, que ſa pareſſe la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'expoſer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui repreſente encore que ſa vie n'eſt point en ſeureté, & qu'elle court riſque à tous momens de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en ſeureté dans ſa retraite, où elle joüit tranquillement avec ſes compagnes du fruit de ſes travaux.

L'Ambitieux s'aveugle, & croit qu'il lui ſied bien,
De prendre un vol ſublime où rien ne reſſerre,
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXIV.

D'un Singe, & d'un Renard.

DAns une Aſſemblée generale des Animaux, le Singe ſauta avec tant de legereté, & tant d'adreſſe, qu'ils l'élurent pour leur Roi, avec l'approbation de toute l'Aſſemblée. Le Renard, qui ne put regarder ſon élevation ſans envie, ayant apperçû dans une foſſe, de la viande cachée ſous des filets, mena le Singe ſur le bord de la foſſe, lui diſant, qu'il avoit rencontré un treſor, & que c'étoit au Roi à s'en ſaiſir, parce que la Loy le lui attribuoit.

buoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce tresor. Le Singe étant entré inconsiderément dans la fosse, fut attrapé au piege qu'il n'avoit pas apperçû. Se voyant pris de la sorte, il reprocha au Renard sa perfidie. Monsieur le Singe, lui repliqua le Renard, puisque vous êtes si peu avisé, comment pretendes-vous avoir l'empire sur tous les autres Animaux ?

SENS MORAL.

CEux qui sont des entreprises inconsiderées, & sans avoir bien pris toutes leurs mesures, ne réüssissent guere, & tombent souvent dans de grandes disgraces. Le Renard qu'Esope fait parler dans cette Fable, represente un homme sage & avisé. Au contraire, tous les autres animaux qui élûrent de concert le Singe pour leur Roi, font connoître l'imprudence, & la bêtise des hommes peu sensez, qui donnent souvent de grandes Charges à ceux qui ne sont nullemeut capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes presomptueux qui n'ayant pas les talens necessaires pour s'acquitter d'un employ considerable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint que le Singe fut élû Roi des autres animaux pour la legereté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps aprés son élection, tomba dans les pieges que lui tendit le Renard & devint par son imprudence, la risée de ceux mêmes qui l'avoient élû. Quelques Historiens rap-

portent, que lors qu'on voulut établir quelque espece de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bientôt de cette erreur, & l'on ne fut pas longtemps sans s'appercevoir de l'inconvenient d'un si mauvais choix, parce que la vertu, le courage, le discernement, la prûdence, & les autres qualitez necessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toujours l'appanage de la beauté; puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers, qui ont les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits, & contrefaits, qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualitez. Dans la suite, les plus forts déposséderent du Gouvernement, ceux que l'on y avoit mis par le seul privilege de leur beauté. Ils se firent Rois, ou plûtôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur resister. Cette maniere tyrannique de regner devint odieuse, comme l'autre, qui n'étoit fondé que sur la beauté, étoit devenuë méprisable; de sorte que les sages chasserent les forts dans la suite, & se maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Esope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne faloit pas considerer le merite du corps dans le choix que l'on faisoit de ceux qu'on destine à gouverner les autres. Il faut choisir les plus sages, les plus prudens, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualitez necessaires pour un employ de cette importance.

Je te croy des talens bien au dessus des nôtres,
Mais quelques dignitez qu'on te veuille accorder,
N'entreprens point de commander aux autres,
Si tu ne sçais te commander.

FABLE

FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille ayant un jour apperçû un Bœuf qui paissoit dans une Prairie, se flata de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, & demanda à ses compagnes si sa taille commençoit à approcher de celle du Bœuf. Elles lui répondirent, que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toûjours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenoüilles, si elle égaloit à peu prés la grosseur du Bœuf. Elles lui firent la même réponse que la premiere fois. La Grenoüille ne changea pas pour cela de dessein; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler fut si grande, qu'elle en creva sur le champ.

SENS MORAL.

LEs petits se perdent quand ils veulent aller de pair avec les Grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenoüille de vouloir faire comparaison de sa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler furent la cause de sa perte. Cette Fable depeint au naturel le caractere des gens d'une condition mediocre, qui oubliant ce qu'ils sont nez, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logez, nourris, servis com-

me eux, être entourez du même nombre de Domestiques. C'est l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune; la tête leur tourne, & le vertige les prend dans cette haute élevation. Ils ne se contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang, & de la même famille. L'orgueil dont ils sont possedez, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les personnes de la plus haute naissance; mais les folles dépenses qu'ils font pour cela, les ruïnent de fond en comble, & les remettent dans leur premier état. Qu'ils apprennent à se moderer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle présomption de la Grenoüille, qui creva pour avoir voulu s'égaler au Bœuf, & lui ressembler par la taille, quoique la nature ait mis une si grande disproportion entre leurs corps.

Lorsque fermant les yeux sur ta basse origine,
Enflé d'un sot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaïsse, & fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penses de sauver.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXVI.

Du Cheval, & du Lion.

UN vieux Lion ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse, & le même succés, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le Medecin, & de lui demander

der des nouvelles de sa santé. Le Cheval qui comprit à peu prés la mauvaise intention du Lion, lui répondit, qu'il ne se portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit sur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre, & se mit en posture. Quand le Lion se fut approché pour tirer l'épine, le Cheval allongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, & se mit à fuïr de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, & desesperé d'avoir manqué son coup.

SENS MORAL.

LEs méchans perissent assez souvent par les mémes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage, pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire perir. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même violence, se servit de ruse pour devorer le Cheval qu'il trouva en son chemin. C'est ainsi qu'en usent de certaines gens à qui la force manque, & qui se servent de mauvaises finesses pour venir à bout de leurs desseins. On peut encore faire une remarque sur le procedé du Lion, qui conserve toûjours son naturel sanguinaire jusque dans l'extrême vieillesse. C'est ainsi que les Tyrans redoublent leurs cruautez à mesure qu'ils avancent en âge. Les Historiens

ſtoriens qui ont écrit la vie de Tibere, ont remarqué que cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans ſa vieilleſſe, aprés qu'il ſe fut retiré dans l'Isle de Caprée. Le déguiſement du Lion qui contrefit le Medecin pour mieux réüſſir dans ſon entrepriſe, eſt une inſtruction que donne Eſope à tous les hommes, afin qu'ils ſe précautionnent contre les ruſes de leurs ennemis, & contre les pieges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la preſence d'eſprit qui étoit neceſſaire pour éluder les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruſe dont il ſe ſervoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raiſon ſe plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change, & qui ſe ſervit de ſon ſçavoir faire, pour ſe tirer de ſes griffes, & pour éviter la mort.

Quand on ſe peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche nôtre perte,
Si l'on en voit l'occaſion offerte,
Il eſt bien mal-aiſe de ne s'en ſervir pas.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXVII.

Le Combat des Oiſeaux, & des Animaux terreſtres.

LEs Oiſeaux & les Animaux terreſtres ſe declarerent la guerre pour la prééminence, & pour défendre l'honneur de leur eſpece. Pour décider leur grande querelle ils ſe donnerent bataille, La victoire balança long-temps ſans ſe declarer

rer & ſans prendre parti. La Chauve-Souris, qui ſe perſuada que les Oiſeaux alloient être vaincus, ſe rangea du côté des Animaux terreſtres. Sa prévoyance fut trompée ; les Oiſeaux remporterent une victoire complette ſur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris, qui fut chaſſée de la compagnie des Oiſeaux. Elle eut tant de honte & de douleur de ſon infortune que depuis ce temps-la elle n'oſe plus voler en plein jour, & ne ſe montre que la nuit.

SENS MORAL.

LEs perſonnes intereſſées & les lâches ſuivent la fortune, ſans ſe ſoucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiſeaux, quoique juſqu'alors elle l'eût ſuivi conſtamment. Elle les abandonna juſtement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'eſt la methode ordinaire des perſonnes intereſſées, de négliger leurs Amis quand ils leur deviennent inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre ; dans un moment ils ſe voyent abandonnez de tous ceux qui leur faiſoient la cour avec plus d'empreſſement. On ne fait pas ſemblant de les connoître, on les mépriſe, on les fuït ; c'eſt beaucoup, ſi on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris ſe jetta dans le parti des Animaux terreſtres, lorſqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire ſur les Oiſeaux ; mais elle fut bien punie de ſa perfidie ; car ils la chaſſerent honteuſement de leurs Corps lorſque la victoire

toire se fut declarée pour eux. La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent necessairement dans le mépris, quand on connoit leur mauvaise foy. L'Aigle ni les autres Oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se venger de la sorte d'un Animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes genereuses en usent envers ceux qui leur ont joüé de mauvais tours; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une maniere plus cruelle, mais elles ne s'y fient plus, & rompent avec eux tout commerce. Un autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris; c'étoit la joye qu'ils goûtoient aprés le grand succés qu'ils venoient d'avoir dans la bataille qu'ils avoient livrée aux Animaux terrestres. Ils ne voulurent point soüiller leur victoire par la mort de la Chauve-Souris. La clemence est la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahison leur est quelque fois utile, la personne des traitres leur est toûjours odieuse.

Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout nôtre amour.
Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,
Doit se cacher de honte, & ne plus voir le jour.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXVIII.

De l'Eprevier, & de la Colombe.

L'Eprevier en poursuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets

filets qu'un Païſan avoit tendus. Se voyant pris de la ſorte, il employa toute ſon éloquence pour perſuader au Païſan de lui rendre la liberté. Entre les raiſons qu'il lui allegua pour le toucher, il lui dit, qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui repliqua le Païſan; mais la Colombe que tu pourſuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la devorer, ne t'avoit auſſi jamais offenſé.

SENS MORAL.

LA Juſtice veut que l'on puniſſe les méchans, & que l'on protege l'innocence. L'Eprevier ſe ſervoit d'une frivole raiſon, pour obtenir ſa liberté du Païſan, en lui diſant qu'il ne l'avoit jamais offenſé; parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les méchans ne ſont pas toûjours punis ſur le champ de toutes leurs mauvaiſes actions, il arrive tôt ou tard, qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Eprevier avoit commis pluſieurs injuſtices envers les autres Oiſeaux; il en avoit devoré un grand nombre impunément; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Païſan, qui ne voulut point ſe laiſſer fléchir par ſes Raiſons, ni lui faire de quartier. C'eſt ainſi que ceux qui ont commis pluſieurs crimes & pluſieurs meurtres, ſont punis par d'autres meurtriers, ou par les Executeurs de la Juſtice humaine. L'intention d'Eſope en cette Fable a eté de repreſenter aux hommes, par le malheur de l'Eprevier, que leurs crimes demeurent rarement impunis;

punis;

punis; & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent se delivrer. Ces malheurs, qui semblent d'abord de purs effets du hazard, sont causez par une intelligence superieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protege les innocens, & qui les venge de leurs persecuteurs.

Puisque sur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injustes coups,
Pourquoi crier à l'injustice,
Quand elle est faite contre nous?

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXIX.

D'un Loup, & d'un Renard.

LE Loup avoit ramassé dans sa Taniere de grandes provisions, pour y subsister assez long-temps, sans être obligé d'en sortir; le Renard eut envie d'en avoir sa part. Il vint rendre visite au Loup, & lui demander des nouvelles de sa santé. Le Loup se défiant des finesses du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui joüer quelque mauvais tour, feignit de se trouver mal, disant que son indisposition ne lui permettoit pas de sortir de sa Taniere, & que c'étoit pour se remettre qu'il se tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de sa santé. Le Renard mal satisfait de cette réponse, & du

du procedé du Loup qui rompoit toutes ſes meſures, alla trouver un Berger lui exposa l'état où le Loup ſe trouvoit, & lui conſeilla de venir promptement en ſa Taniere, où il lui ſeroit fort aiſé de le tuer, parce qu'il ne ſe tenoit pas ſur ſes gardes. Le Berger perſuadé par le conſeil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua ſans une grande reſiſtance. Cette mort mit le Renard en poſſeſſion de la Taniere, & de toutes les proviſions du Loup, mais il n'en joüit pas long-temps ; le Chien du Berger ſurvint, qui prit le Renard, & l'étrangla ſur le champ.

SENS MORAL.

Les traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne joüiſſent pas long-temps des biens qu'ils ont acquis injuſtement. Le Renard témoignant un faux zele pour les intérêts du Berger, l'engagea par ſes remontrances à venir ſurprendre le Loup, qui vivoit en repos dans ſa Taniere. Ce traître fut puni de ſa perfidie comme il le meritoit ; & le châtiment ſuivit de fort prés ſon crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inſpira le deſir de le perdre, pour profiter de ſes dépoüilles. Dans ce deſſein, il alla avertir un Berger que l'occaſion étoit belle pour ſe venger des mauvais tours que le Loup lui avoit joüez, & des larcins qu'il lui avoit faits. Que le Loup retenu par quelque indiſpoſition ne pouvoit ſortir de ſa Taniere, & qu'il lui ſeroit fort facile

facile de l'assommer. Le Renard se soucioit fort peu des interêts du Berger; mais il vouloit se servir de son ministere, pour s'emparer de la Taniere & des provisions du Loup. Cet artifice lui réüssit d'abord; mais il lui fut funeste à la fin; car il perit au milieu de l'abondance, & des biens dont il s'étoit emparé par une insigne perfidie. C'est ainsi que perissent ordinairement les infideles, si leurs trahisons ont quelques succés au commencement, elles les font enfin tomber dans le precipice.

Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,
Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni,
Il porte quelquefois au crime,
Et rarement le crime est long-temps impuni.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LX.

De l'Asne, & du Cheval.

UN Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre Asne, qui gemissoit sous les poids de sa charge. Le Cheval que son riche harnois rendoit insolent, remplissoit l'air des hennissemens, & crioit à l'Asne de se retirer, & de lui faire place. L'Asne saisi de frayeur, se rangea promptement sans repliquer. Le Cheval alloit à la guerre; il en revint si harassé, & si usé, que son Maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun service, le vendit à un Païsan, qui le mit à un Cha-

rio[t]

riot pour porter du fumier. L'Asne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement si étrange, ce qu'il avoit fait de son beau harnois, de sa riche housse, de son mords doré, qui le rendoit si fier, & si superbe, & qui lui inspiroit tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaison avec lui.

SENS MORAL.

Les orgueilleux tombent souvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La prosperité leur inspire des sentimens hautains, ils regardent avec dédain ceux qu'ils voyent dans une condition malheureuse. C'est l'effet ordinaire que fait la fortune sur l'esprit de la plûpart des hommes; ils ne peuvent guere se moderer dans l'état heureux où ils se trouvent, & il est presque impossible de les guerir de l'orgueil dont ils sont possedez, à moins que quelque revers ne les fasse tomber dans le malheur. C'est-ce qu'Esope a parfaitement bien dépeint dans le charactere du Cheval orgueilleux, & dans le discours qu'il tint à l'Asne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux, où il vit l'Asne, il se mit à lui insulter sur sa misere. Mais l'Asne ne fut pas long-temps sans être vengé du mépris de cet insolent; car peu de temps aprés, il le vit dépouillé de son beau harnois, & condamné à un employ miserable. L'Asne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en le voiant réduit à un état si déplorable, & si different de son premier état. On ne se

refuse guere le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a été maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes; qu'il y a toûjours du haut & du bas dans la vie; & qu'il ne faut point se flater que le bonheur dont on joüit durera toûjours. L'orgueil du Cheval fut puni, & l'Asne fut vengé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit condamné à traîner honteusement un Chariot rempli de fumier.

Que la prosperité ne t'enfle point le cœur.
Tout répond à tes vœux, la fortune te flate,
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte éclate.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLI.

D'un Cerf, & d'un Chasseur.

UN Cerf se regardant dans une Fontaine, fut charmé de la beauté de son bois; mais ses jambes grêles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il se contemploit, & qu'il raisonnoit en lui méme, un Chasseur survint tout à coup, accompagné de chiens, en sonnant du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en rase campagne, à la faveur de la legereté de ses jambes. Mais

Mais le Chasseur, le poursuivant toûjours, le Cerf se cacha dans une Forêt, où ses cornes demeurerent embarassées aux branches des arbres. Alors il reconnut son erreur, & il comprit combien ses jambes deliées & souples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le poursuivoient, & combien son bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeste, puisqu'il étoit la cause de sa mort.

SENS MORAL.

CE que nous admirons le plus, & ce qui nous donne le plus de plaisir, n'est pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs consiste dans la légereté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête est ornée les pare, il les embarasse. Esope a voulu par cette Fable apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du merite des choses par les apparences; & que ce qu'ils desirent, & ce qu'ils aiment avec plus de passion, est souvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignitez qu'ils briguent avec tant d'ambition, les exposent à la jalousie des personnes envieuses, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens se sont perdus dans une fortune considerable, qui auroient vêcu tranquilement dans une fortune mediocre. Si-tôt que nous sommes dans la prosperité, que nous avons quelque chose qui nous donne du lustre & du relief, nous sommes en bute aux traits de l'envie. Ainsi il ne faut pas toûjours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon sens veut que l'on préfere l'utile à ce qui flate le plus nôtre

 vanité.

vanité. Le Cerf de la Fable qui avoit contemplé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit orné, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent mal-faites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau fut la cause de son malheur.

Ton merite à tes yeux par l'amour propre offert,
Te porte pour toy-même à trop de complaisance.
Ce merite qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien-souvent ce qui nous perd.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLII.

Du Serpent, & de la Lime.

UN Serpent s'étant enfermé dans la Forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux son compte, & qu'il viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts: sotte bête que tu es, quelle est ta folie? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents; moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pû seulement entamer?

SENS

SENS MORAL.

LEs médiſans peuvent attaquer les gens de bien ; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies. L'entrepriſe du Serpent renfermé dans une Forge, & qui tâche d'en ronger tous les Outils les uns aprés les autres, eſt une leçon pour nous apprendre que la médiſance attaque tout, & que les plus ſolides ne ſont pas à couvert de ſes traits envenimez. Mais ſouvent la calomnie donne plus de luſtre à la vertu ; & ſi elle demeure quelque temps opprimée, elle ſe releve avec plus d'éclat. C'eſt l'enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger ſans y pouvoit mordre.

Sans attaquer les Grands, ſouffre leur injuſtice,
Traverſer leurs deſſeins, leur nuire, les troubler,
C'eſt ébranler un edifice,
Dont la chûte peut t'accabler.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLIII.
Des Loups, & des Brebis.

LEs Loups & les Brebis, aprés une longue & ſanglante guerre, firent une eſpece de Tréve, dans laquelle ils convinrent de ſe donner des ôtages de part & d'autre. Les Brebis conſentirent de livrer leurs Chiens. Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui étant devenus plus grands, ſe jetterent ſur les Brebis, & les devorerent ſans reſiſtance,

parce qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté devorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foi du Traité.

SENS MORAL.

IL faut être toûjours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi avec lequel on s'est reconcilié. Esope dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux moralitez importantes. La premiere, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être reconcilié de bonne foi. La seconde, que les méchans ne manquent jamais de specieux pretextes, pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toûjours de mauvaises suites, de s'abandonner à la discretion de son ennemi, quelques protestations qu'il fasse d'être dans nos interêts. Il faut juger de l'avenir par le passé. Les demonstrations d'amitié qu'il vous donne, sont un piege adroit qu'il tend; & si vous n'apportez de grandes précautions, pour prendre toutes vos seuretez, vous y tomberes infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se réveille dés la premiere occasion. L'animosité naturelle qui est entre les Loups & les Brebis, ne cessa point pour la tréve qui fut concluë entr'eux; & quoiqu'ils se fussent donné reciproquement des ôtages, les Loups se prévalant de la securité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce qu'elles s'étoient privées inconsiderément des Chiens

Chiens qui veilloient toûjours à leur garde. Voilà la methode ordinaire des gens de mauvaise foi, qui ne font semblant de se reconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruïner plus seurement.

Tu peux faire la Paix avec ton Ennemi,
Mais garde toy d'y prendre aucune confiance ;
Cette Paix dans le fond n'est faite qu'à demi,
Et le moindre pretexte armera sa vengeance.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLIV.

D'un Bucheron, & d'une Forest.

UN Bucheron entrant dans une Forest, lui demanda la permission de prendre du bois pour faire un manche à sa coignée. Elle y consentit; mais peu de temps aprés elle se repentit de sa complaisance; car le Bucheron se servit de sa coignée pour couper de grandes branches d'arbres & pour dépoüiller la Forest de ses principaux ornemens, sans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.

SENS MORAL.

LEs ingrats abusent du bien qu'on leur fait, & s'en servent quelquefois contre leurs bien-faiteurs. Quand on a besoin des gens, on les caresse, on les flate pour obtenir les choses qu'on leur demande; mais quand on n'en espere plus rien, on leve le masque, & l'on se declare contre ceux dont

on a reçeu plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plutôt emmanchée par la facilité & par la liberalité de la Forest, qu'il s'en servit contre elle-même, & qu'il se mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abusent de leur faveur, & de leur credit, de leurs richesses, contre ceux-mêmes qui les leur ont procurées! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un surcroît d'ingratitude, ils se declarent ouvertement contre ceux à qui ils ont les dernieres obligations.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveugles, insensez,
Tous les jours par nôtre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percez.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLV.
Du Loup, & du Chien.

UN Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, & à lui demander de ses nouvelles; il le questionna sur son embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontez de son Maître, & les soins qu'il prenoit de lui, l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit; car il me nourrit, ajoûta-t-il, de mets de sa table, & des viandes dont il mange lui-même: outre cela, je dors dans un lieu couvert,

couvert, & tous ceux de la maiſon me ſont tout le bien qu'ils peuvent. Ce diſcours inſpira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je ſerois heureux, lui dit-il, de ſervir un Maître ſi commode! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition ſeroit préferable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à ſon Maître, & de le ſolliciter en ſa faveur, pourvû qu'il ſe relachat un peu de ſa cruauté naturelle. Le Loup y conſentit. Leurs conventions ainſi faites, ils ſe mirent en chemin : le jour étoit dêja grand. Le Loup voyant que le col du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cauſe. Cela n'eſt rien, repliqua le Chien, pendant la nuit j'ai la liberté toute entiere, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs ; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maiſon de mon Maître. Ce diſcours ralentit l'ardeur du Loup; il ne témoigna plus le même empreſſement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à ſi haut prix l'amitié de ton Maître; j'aime mieux joüir de ma liberté, que de faire bonne chere dans l'eſclavage.

SENS MORAL.

ON a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions, quand on compare les biens, & les maux qu'on y trouve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de sa vie. Il préfere la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il est d'hommes qui vivent dans une entiere indépendance. Les malheureux sont obligez de servir & de se captiver pour vivre. Les autres, qui sont dans une condition plus heureuse, ont au dessus d'eux des superieurs, qui leur font sentir durement leur superiorité. Si les hommes vouloient se donner le mot, ils ne seroient pas obligez de s'assujettir au caprice, & à la bizarrerie de certaines gens qui leur vendent bien cher les bons offices qu'ils leur rendent; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croyent vivre dans une entiere liberté dépendent de l'autorité des Magistrats; mais cette dépendance est utile & necessaire, pour maintenir le bon ordre de la Republique. Ce n'est point cette espece de dépendance, que blâme Esope dans cette Fable; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves pour contenter leurs passions & leur ambition; & se condamnent à essuïer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien dont il n'a pas besoin. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer, en faisant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre en pleine cam-

campagne, que d'aller chez le Maitre du Chien, pour se faire mettre au collier.

Tu pretens être libre, & tu comptes ce bien
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire.
Mais de tes passions quand tu souffres l'empire,
Cet esclavage n'est il rien?

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied voulurent autrefois faire un procés au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir, sans qu'il y contribuât de son côté. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur representa plusieurs fois le besoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refusa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette soustraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles & attenuez, par la disete où se trouva le Ventre. La Main reconnut alors son erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ses fonctions, parce qu'il avoit été trop long-temps

temps vuide ; il rejetta les viandes qu'on lui presenta ; ainsi il perit : mais toutes les parties du corps perirent avec le Ventre, & furent punies de leur revolte.

SENS MORAL.

LEs plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correspondance entre les parties qui les composent. La Main, le pied, & les autres membres avoient grand tort de reprocher au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal-à-propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des alimens. L'œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les alimens à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas reflexion, que le Ventre distribuë à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digerées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toûjours ceux qui ont les emplois les plus éclatans qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribuë à sa seureté ; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite Live raconte que le Peuple Romain s'étant revolté contre le Senat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage, & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple & pour tâcher de le faire r'entrer dans son devoir. Ce grand homme ne crut pas devoir employer toute sa

te ſa Rhetorique pour perſuader une populace mutinée, & qui n'étoit guere en état d'écouter ſes raiſons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le ſujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correſpondance qui devoit être entre le Peuple & le Senat, dont on s'étoit toûjours bien trouvé juſqu'alors; & il leur dit, que leur deſunion cauſeroit le même deſordre qu'avoit cauſé la meſintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainſi à propos fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple ſe tint pour dit, ouvrit les yeux, & r'entra dans ſon devoir; jugeant bien que ſi le Senat ne pouvoit ſe paſſer du Peuple, celui-ci ne pouvoit auſſi ſe paſſer des conſeils, de l'aſſiſtance, & de la protection du Senat.

Le ſecours mutuel ſouvent eſt neceſſaire,
De ce concours ſecret naiſſent les plus grands biens
Et tel qui ſemble ne rien faire,
S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLVII.

D'un Singe, & d'un Renard.

LE Singe voulut un jour perſuader au Renard de lui préter une partie de ſa queuë, pour couvrir ſon derriere. Il dit au Renard que ſa queuë étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant; au lieu que le ſuperflu feroit honneur au Singe, & lui feroit d'un grand ſecours.

cours. Ces raisons ne persuaderent point le Renard. Il dit au Singe, que sa queuë ne l'incommodoit nullement, & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

SENS MORAL.

ON ne doit point demander à ses amis des choses contre leurs interêts. On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec sa longue queüe, represente les Riches, qui ne veulent point faire part de leur superflu aux autres qui sont dans le besoin. Ils voyent leurs miseres d'un œil sec & indifferent, & quoiqu'ils pussent aisément les soulager, ils negligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands secours à esperer des riches, quand ils sont hors d'état de leur rendre des services. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, est une leçon pour corriger ceux qui ne se lassent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des choses ridicules ou impossibles. La demande que faisoit le Singe au Renard de retrancher une partie de sa queüe pour la lui donner étoit impertinente; aussi le Renard le refusa tout net. C'est ainsi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre temps, & qui veulent les exposer à toutes sortes d'épreuves, sans examiner si ce qu'ils leur demandent n'est point contre leurs interêts; & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienseance.

Tu

Tu veux ce que jamais tes desirs n'obtiendront,
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles.
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus merite l'affront.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLVIII.

Du Renard, & des Raisins.

UN Renard ayant apperçu au haut d'un arbre quelques grappes de Raisins qui commençoient à meurir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y atteindre, mais voyant que sa peine étoit inutile, il dissimula son chagrin, & dit en se retirant, qu'il ne vouloit point manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore verds, & trop aigres.

SENS MORAL.

LE bon sens veut que l'on s'accoûtume à se passer des choses que l'on ne peut obtenir. C'est ainsi que le Renard faisant de necesité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raisins qu'il avoit fort envie de manger, pour soulager la faim qui le pressoit, dit qu'il faloit donner à ces Raisins le temps de meurir. La dissimulation est quelque fois permise, mais il y a de certaines circonstances où elle devient vicieuse. C'est lorsque nous cachons nos desseins à ceux qui en devroient être informez; ou que nous les dissimulons avec de mauvaises intentions. Mais il est permis de dissimuler ses desseins pour

pour se défendre des artifices de certaines gens, dont on a de justes raisons de se défier. Le Renard, pour cacher le mauvais succés de son entreprise, dit qu'il ne vouloit pas manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lorsqu'on a manqué une occasion, il n'est pas toûjours à propos de divulguer qu'on a fait des démarches pour y réüssir, quand cette declaration est inutile.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te defendre,
Cache au moins le desir dont tu goûtes l'appas.
Il est bien honteux d'entreprendre,
Quand on est presque seur de ne reussir pas.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XLIX.

De la Belette, & du Renard.

UN Renard pressé de la faim entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Aprés avoir mangé tout son soul, il voulut sortir par la même ouverture; mais tous ses efforts furent inutiles, parce que la grosseur de son ventre l'empechoit. La Belette qui l'apperçût de loin, & qui connut son embarras, accourut pour lui donner conseil, & pour le secourir. Aprés avoir examiné l'état où il se trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre pour sortir de la grange, qu'il fût aussi decharné & aussi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

SENS

SENS MORAL.

L'Abondance, & les richesses sont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive assez souvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune mediocre, sont agitez de mille soins & de mille inquietudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard se trouve dans de violens embarras pour sortir de la Grange, où il avoit de quoi vivre en abondance; mais la douleur qu'il sentoit de se voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous momens, l'empêchoient de goûter la douceur de sa bonne fortune. Aprés s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impossible de repasser par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité qui nous apprend que quand nos esprits sont appesantis par l'abondance, & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité, & la même vivacité, qu'auparavant; ils sont plus pesans. Cesar, dont le goût étoit si rafiné, & si exquis, & qui se connoit si bien en gens, avoit accoûtumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il apprehendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de Brutus; comme s'il eût voulu dire que les gens maigres étoient plus capables de songer à broüiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui sont amollis par la bonne chere, & par les délices. Esope a voulu apprendre aux hommes en leur expliquant l'embarras où se trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chere sont souvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaises suites.

Avant que d'être riche, aucun triste embarras
Ne t'empêchoit d'avoir des jours tranquilles.
Aujourd'huy plein de soins, tu n'oses faire un pas,
Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE L.

Du Loup, & des Chasseurs.

UN Loup vivement poursuivi par des Chasseurs, desesperoit de pouvoir se sauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hazard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un asyle dans sa cabane. Le Bucheron y consentit, & le cacha dans un coin. Peu de temps aprés, les Chasseurs arriverent à la Cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne sçavoit point où le Loup s'étoit retiré. Il répondit que non; mais il leur fit signe du doigt & de l'œil pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le chercherent sans pouvoir le trouver. Aussi-tôt qu'ils furent sortis de la Cabane, le Loup se retira sans rien dire au Bucheron, qui se plaignit de son incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit sauvé la vie, en lui donnant un asyle dans sa Cabane. Il est vrai, repartit le Loup, & je ne m'en serois pas allé sans vous remercier de vôtre courtoisie,

ſie, ſi vôtre main, vos yeux, vos actions, vos mœurs, euſſent eté conformes à vôtre vie.

SENS MORAL.

ON s'expoſe à de grands perils quand on ſe fie à la bonne foy des perſonnes ſuſpectes. C'eſt ce qui arriva au Loup, qui pour ſe garantir des Chaſſeurs, ſe refugia dans la Cabane d'un Bucheron, croyant y être en ſeureté. Ceux qui violent les droits de l'hopſpitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Hiſtoriens ont condamné la lâcheté de Pruſias, Roi de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un aſyle dans ſes Etats. Eſope propoſe l'infidelité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre combien les traîtres ſont odieux. Il eſt vrai que le Bucheron dit aux Chaſſeurs qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vû; mais en même temps il leur fit connoître par des ſignes l'endroit de ſa Cabane, où il étoit caché. Ainſi ce Bucheron avoit grand tort d'accuſer le Loup d'ingratitude; car quoique les Chaſſeurs n'euſſent pû découvrir le liéu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit neceſſaire pour le faire prendre. On n'eſt point en droit d'exiger de la reconnoiſſance pour les bienfaits, quand on les détruit par des offenſes relles, ou par une maligne volonté. Ainſi le Loup reprocha avec juſtice au Bucheron ſa perfidie, puiſque ce traître avoit fait connoître aux Chaſſeurs l'endroit où le Loup s'étoit refugié.

Dans un peril pressant, ne cherche point d'azyle
Où tu peux te croire haï ;
Quoi qu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'être trahi.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LI.

Du Paon, & du Rossignol.

LE Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprés des autres Oiseaux, par la rudesse, & le desagrément de sa voix ; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa melodie, & par la douceur de son chant. J'en conviens, lui repliqua Junon ; mais les Dieux l'ont ordonné de la sorte. Ils ont voulu que chaque Animal eut un talent particulier. Si le Rossignol vous surpasse par la douceur de sa voix, vous le surpassez par la beauté de vôtre plumage. La force est le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures : la Corneille est faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun se contente de sa condition, & qu'il se soûmette à la volonté des Dieux.

SENS MORAL.

ON ne peut être en repos, ni vivre content, si l'on desire de posseder seul les perfections & les

les talens de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leur semblables par de rares qualitez; & ils sont au desespoir quand ils remarquent dans leurs concurrens quelque talent particulier qui leur fait ombrage. Chacun vivroït heureux, s'il vouloit se contenter de son état; mais l'on se donne mille chagrins par la comparaison odieuse que l'on fait des malheurs de sa condition, avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'est l'imprudence qu'Esope condamne dans le Paon de la Fable. Cet Animal devoit se contenter de la beauté de sa taille, & de son plumage, de l'honneur que lui a fait Junon en le choisissant pour être son oiseau favori, sans envier au Rossignol la beauté de son chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit dequoi se contenter dans son état, & il ne se seroit point avisé de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Rossignol, le talent de la voix. Il devoit se contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui suffisoit pour le rendre heureux dans son état. Cette sage dispensatrice a distribué les talens avec œconomie, & donné a chacun ce qui lui convient, de sorte que les qualitez qu'elle a refusées à chaque Animal, ne lui sont nullement necessaires pour la perfection de son être. Ce seroit donc une presomption ridicule que de vouloir posseder tout ce qu'elle a cru devoir separer en differens sujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, sont récompensez par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agreablement, s'il a les pieds laids; au moins il a un plumage parfaitement beau. On remarque assez souvent, que ceux qui sont estropiez ou contrefaits, ont d'autres rares talens, & l'es-

prit admirable; de forte que les imperfections font balancées par quelques perfections; & quand on examine de prés les divers défauts, chacun a droit de se consoler, & de se contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'esprit de Tyresias quand Junon par dépit l'eut privé de l'usage des yeux; de sorte que cette perte lui fut avantageuse, par le privilege qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

A certaines vertus chacun est destiné,
Dans l'une nous cedons, & dans l'autre on nous cede.
Contente-toy de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possede.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LII.

De l'Oiseleur, & du Merle.

UN Oiseleur tendoit des rets pour y prendre des Oiseaux. Le Merle qui l'appercut de loin, lui demanda à quoi il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui repondit l'Oiseleur. Aprés qu'il se fut retiré, le Merle eut la curiosité de venir voir cet ouvrage, se fiant à la parole, & à la bonne foi de l'Oiseleur; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toûjours de semblables Villes, vous n'aurez guere d'habitans.

SENS

SENS MORAL.

LEs Villes demeurent dénuées de Citoyens & desertes, quand ceux qui les gouvernent sont facheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foy est absolument necessaire pour le bon gouvernement des Republiques, qui sont autant de Comunautez composées de plusieurs personnes, & de plusieurs familles, toutes réünies ensemble par les liens de la societé civile. Le Gouvernement de la Republique sera d'autant plus parfait, qu'il approchera davantage d'une famille bien reglée, & que ceux qui la composent vivent ensemble plûtôt comme Freres, que comme Citoyens. Il semble que la sincerité & la bonne foy ayent eté l'origine, & la pierre fondamentale des Republiques. C'est donc aussi ce qui doit les conserver. Les hommes ne se sont d'abord rassemblez que parce qu'ils se fioient les uns aux autres; & ils cesseront de vivre en societé, aussi tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Republiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foy, & l'équivoque de sa reponse; mais il ne faut pas esperer que ceux qui tâchent à nous surprendre, nous répondent sincerement.

Quand tu veux sçavoir quelque chose,
Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit.
Qui croit trop aisement, s'expose,
Et le trompeur s'en applaudit.

FABLE LIII.

Du Cerf, & du Cheval.

LE Cheval qui n'avoit point encore été dompté par le mords, ni par la bride, se plaignoit un jour à un Païsan d'un Cerf, qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paissoit; & le pria de l'aider à en tirer vangeance. Je le veux bien, dit le Païsan, à condition que vous ferez tout ce que je vous dirai. Le Cheval y aquiesça. Alors le Païsan, profitant de l'occasion, lui mit sur le dos une selle, & un mords à la bouche. Il monta dessus, & poursuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit, & le tua. Le Cheval hennissoit de joye, se voyant si bien vengé, & ne craignant plus les insultes du Cerf. Mais le Païsan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la suite, au lieu de le mettre en liberté, le conduisit chez lui, l'àttacha à une charruë, & le fit servir à labourer la terre.

SENS MORAL.

C'Est une extrême imprudenee de se mettre au pouvoir d'autruy, & de sacrifier sa liberté pour se venger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Esope fait parler en cette Fable, que la vengeance a souvent de fâcheux retours. Il eut la joye de voir son ennemi abbatu; mais il lui en coûta

coûta à lui-même la liberté ; & il fut bien étonné, quand il vit qu'on le conduisoit au logis du Païsan, quoiqu'il eût toûjours vécu jusqu'alors en pleine campagne. On a vû plusieurs Etats changer de Maître, pour s'être confiez à un Voisin trop puissant, & pour lui avoir demandé du secours, dans les guerres qu'ils avoient à soutenir. C'est agir contre les regles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes assez fortes pour s'en emparer. Cette tentation est fort délicate, sur tout si les Etats où on l'introduit sont à sa bienséance. Il faut une vertu bien épurée pour ne pas se prévaloir d'une si heureuse occasion. Le Païsan, aprés s'être servi du Cheval à poursuivre le Cerf, s'en servit pour ses usages domestiques, & à trainer la charuë.

Un voîsin odieux te cause un vif ennui,
Tu machines sa perte avec un soin extrême ;
Mais en cherchant de l'aide contre lui,
Garde de te nuire à toy-même.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LIV.

De l'Asne, & du Lion.

L'Asne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'Asne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet Animal. Le Lion se mit à fuïr. L'Asne qui s'imagina follement, que le Lion le redoutoit, le poursuivit à toute

outrance; mais quand le Lion ſe vit aſſez éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint ſur ſes pas ſe jetta ſur l'Aſne, & le dévora. Malheureux que je ſuis, s'écria-t'il, en ſe voyant aux derniers abois, de quoi me ſuis-je aviſé de vouloir faire le vaillant, & pourquoi ay-je voulu m'expoſer au combat, puiſque je ne ſuis point né de parens guerriers?

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puiſſant, & plus fort que ſoy; car on court riſque d'en être vaincu. Les Naturaliſtes ont remarqué que le Lion, tout fier, & tout intrepide qu'il eſt, craint naturellement le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant qu'il y a une diſproportion infinie entre la force, & la courage de ces deux Animaux; mais c'eſt qu'il n'y a rien de parfait dans le monde; non ſeulement parmi les bêtes, mais auſſi parmi les hommes. Ceux qui paroiſſent les plus accomplis ont de grandes imperfections. Les Hiſtoriens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que Ceſar ſe livroit trop aux femmes. Socrate avoit un deſir ambitieux de ſe ſignaler, & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit juſqu'à la frénefie, quand la colere le tranſportoit. Seneque qui avoit donné de ſi belles maximes ſur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion paſſe communément pour être le Roi des autres animaux, comme étant le plus hardi, & le plus courageux; cependant le cri d'un animal trésfoible ſuffit pour le faire trembler. On peut

peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'Asne, qui voyant le Lion fuïr devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espece d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur ; mais quand ils sont disgraciez, tout le monde les abandonne, & les méprise. L'Asne ne se fut pas plûtôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion toûrnant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa temerité & il eut tout le loisir de s'en repentir.

Combien de Fanfarons, pretendants sottement
Que devant eux un ennemi recule,
Font, en le poursuivant, un éclat ridicule,
Où leur bravoure se dément !

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LV.

D'un Vautour, & des autres Oiseaux.

UN Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter, & de leur donner un grand repas, en signe d'une parfaite reconciliation. Les Oiseaux trop faciles, & trop credules, trompez par ces belles apparences, ne manquerent pas de se trouver en foule à la fête, se flatant d'être bien regalez, & que c'étoit une belle occasion de se reconcilier pour toûjours

avec

avec un ennemi si dangereux, & qui leur faisoit depuis long-temps une guerre si cruelle. Mais ils furent bien épouvantez, quand ils virent qu'il se jettoit sur eux, & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns aprés les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fonds qu'il faut faire sur les belles paroles d'un ennemi.

SENS MORAL.

LEs petits doivent toûjours se tenir sur leurs gardes, contre la trop grande puissance des Grands. La supercherie dont le Vautour de cette Fable usa envers les autres Oiseaux, à qui il fit semblant de vouloir donner un grand repas sous pretexte de reconciliaton, est une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des pieges aux personnes sinceres pour les perdre, sous des apparences de courtoisie. On en a vû qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui se sont en effet servis d'un festin pour faire perir tout d'un coup plusieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoisonnez; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie est la marque d'une ame lâche & noire, qui use d'artifice, & de surprise pour faire perir celuy qu'on n'ose attaquer à force ouverte. C'est la derniere des horreurs, que d'employer les caresses, & les demonstrations de bienveillance, pour exercer des cruautez inoüies & les plus terribles effets de la vengeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flater, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre; de leur faire de beaux semblants d'amitié, de les prier à manger,

manger, pour les faire perir plus seurement, & sans courir de risque. En leur ôtant tout soupçon, & toute défiance, afin qu'ils ne se tiennent point sur leurs gardes, & qu'ils soient hors détat de parer les coups qu'on veut leur porter!

Defiez-vous des offres de services
De ces gens dont le cœur est mercenaire & bas.
Pour vous dresser un piege ils ont mille artifices,
HEUREUX si vous n'y tombez pas.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.

LE Lion affoibli par vieillesse; ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la course. Il rêsolut de se servir d'artifice pour les surprendre, & pour en faire curée. Il se retira dans le fond de sa caverne, pour mieux executer ce dessein, & fit sçavoir par tout qu'il étoit malade. Les autres Animaux accoururent pour le visiter; mais il les étrangloit, & les devoroit à mesure qu'ils entroient dans sa Caverne. Le Renard se douta de la ruse du Lion, & du mauvais tour qu'il avoit joué à ceux qui étoient venus le visiter. Il se contenta donc de demander de loin au Lion, & sans entrer dans sa Caverne, comment il se portoit. Je me porte fort mal, dit

dit le Lion; pourquoi n'entrez-vous pas, ajoûta-t-il? C'est, lui repliqua le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrez dans cette Caverne; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

SENS MORAL.

LEs hommes sages prévoyent le peril, & se précautionent contre les pieges qu'on leur tend pour les surprendre. Les plus grands courages s'abattent par la vieillesse. Le Lion qu'Esope nous propose dans cette Fable, aprés avoir été la terreur des autres Animaux, est obligé de recourir à la ruse, pour se nourrir. Il se retire au fond de son Antre, contrefait le malade, & mande à tous les Animaux l'état pitoyable où il est réduit, afin qu'ils en ayent compassion & qu'ils viennent le visiter, & le consoler. La franchise, & l'empressement qu'ils lui témoignerent en cette occasion leur fut tres-funeste, puisqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion se prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent les égorgea les uns aprés les autres. Le Renard, plus judicieux & plus rusé, ne donna point dans le piege que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & se tenant alerte pour éviter toute surprise, il se contenta de lui demander de loin des nouvelles de sa santé; & pour répondre aux empressemens du Lion qui l'exhortoit à venir dans sa Caverne, il lui dit, que l'avanture des autres Animaux lui faisoit peur. Je vois bien, ajoûta-til, que plusieurs y sont entrez; mais je n'apperçois point les vestiges de ceux qui en sont sortis, & qui se sont échappez de vos griffes. La prudence que le Renard témoigna en cette

cette occasion, doit servir de regle pour se précautionner contre les fourberies des personnes dont on se défie avec quelque sorte de raison. Ce seroit une imprudence extrême de se mettrre à leur discretion, sans sçavoir par quels moiens on pourroit se garantir de leurs violences.

Qui ne prevoit rien est à plaindre,
Il s'apprete souvent un cuisant repentir.
On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,
Qu'on ne sçache comment on en pourra sortir.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LVII.

De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croiant qu'il mouroit bien tôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'Asnon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nouvelles de la santé de son pere. Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Asnon.

SENS MORAL.

Les complimens & les civilitez sont souvent un voile dont on se sert pour cacher de mauvaises intentions. L'empressement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'Asne, n'étoit pas une marque du de-

sir

ſir qu'ils avoient de le revoir bien-tôt en ſanté. C'étoit plûtôt pour apprendre s'il étoit prés de mourir, & s'ils feroient curée de ſon cadavre; mais la courte réponſe de l'Aſnon r'allentit leur eſperance, & leur fit connoître qu'il entrevoyoit leur mauvaiſe intention au travers de leur déguiſement, & qu'il les regardoit comme les ennemis juréz de ſon pere, dont ils ſouhaitoient la mort pour avoir ſa dépoüille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la precedente, & contient les mêmes moralitez, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent ſouvent ſe tenir en garde contre ceux qui leur témoignent plus d'empreſſement, & qui leur font de plus grandes careſſes.

Il doit lui revenir du bien par ton trepas.
Au peril de mourir un mal aigu t'expoſe,
Il pleure, s'inquiete. En cherches-tu la cauſe?
Il craint que tu n'en meures pas.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LVIII.

Du Chevreau, & du Loup.

LE Chevreau étant aſſis ſur une fenêtre aſſez élevée, vit paſſer un Loup, dont il ſe moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, ſans s'émouvoir des paroles offençantes de cet Animal; Mon ami, lui dit-il, ce n'eſt point toy qui m'injures, tu n'aurois garde de me parler de la ſorte, ſi tu ne te prévalois de l'avavantage du lieu où tu te crois en ſeureté.

SENS

SENS MORAL.

LEs plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, insultent quelquefois aux plus grands courages. Le Chevreau est un Animal foible, & timide, dont le Loup fait souvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils se trouvent ensemble. Cependant le Chevreau de cette Fable se croyant hors des atteintes d'un Loup qui passoit, se mit à lui dire des injures. La conduite de cet Animal represente assez bien celle des poltrons, & de la plûpart des femmes, qui ne manquent guere de recourir aux invectives, & aux injures, quand elles se voyent abpuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu se relentit & les paroles leur tarissent à la bouche, quand elles ne se croyent pas les plus fortes. Alors changeant de methode, elles ont recours aux prieres, & aux larmes. Ce procedé est un effet de leur temperance qui est naturellement timide, mais qui devient feroce, quand elles se croyent hors de peril, & qu'elles ont la force à la main. C'est alors que l'amour de la vengeance s'allume, & qu'elles vomissent des torrens d'injures, sans égards, & sans distinction, ne songeant qu'à contenter leur passion, sans en apprehender les suites. Les personnes courageuses ne s'allarment guere pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement. Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occasion; car il se contenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'insultoit de la sorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faisoit. Les lâches ne paroissent jamais plus insolens,

lens, que lorſqu'ils ſe croient hors de peril, ou qu'on eſt hors d'état de les châtier de leur inſolence.

Mépriſe ces cœurs bas, qui par mille impoſtures,
Jaloux de ton pouvoir, t'oſent defigurer.
Quand ils ſont en lieu ſeur, ils diſent des injures,
Lors qu'on peut les punir, ils n'oſent murmurer.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LIX.

De l'Homme, & du Lion.

UN Lion & un homme voyageoient enſemble & diſputoient en chemin faiſant ſur les avantages de leur eſpece. Au fort de la diſpute, ils apperçurent un bas relief qui repreſentoit Hercule étouffant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en ſe tournant vers le Lion, peut t'apprendre que les hommes ſont plus forts que les Lions. Vôtre raiſonnement porte à faux, repliqua le Lion; car ſi nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'hommes terraſſez & étouffez par les Lions, que de Lions par les hommes. Cette raiſon ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toûjours de plus en plus à défendre ſon opinion. Le Lion fatigué de cette diſpute, ſe jetta ſur l'Homme, & le mit en pieces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel

quel eſt le plus fort de l'Homme, ou du Lion.

SENS MORAL.

IL eſt toûjours dangereux de ſe vanter ou de faire le brave mal-à propos, & de ſe préferer à ceux qui peuvent vous inſulter impunement. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statuës, les ſuperbes Mauſolées que l'on éleve pour honorer leur memoire, ne ſont pas toûjours des marques infaillibles de leur merite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Panegyriſtes, parlent ſouvent contre leur conſcience, & contre la verité. Ce ſont des gens dévoüez, & gagnez pour flater les grands, ſoit par l'eſperance d'en être récompenſez, ou par une complaiſance lâche, & ſervile. Il faut encore ajoûter, que l'interêt du parti, l'amour de la Patrie, & d'autres conſiderations, ſont parler les Hiſtoriens. Tite-Live louë perpetuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoi le Lion de la Fable avoit raiſon de reprocher à ſon rival, que s'il y avoit parmi l'eſpece des Lions, des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, on verroit plus d'hommes terraſſez par les Lions, que de Lions vaincus par les hommes. Car il eſt fort rare de ne dire préciſement que la verité, en racontant un fait ou une Hiſtoire; on ſe plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus conſiderable.

De l'orgueil naturel le dangereux poiſon
Te fait aſſez déja préſumer de toy-même.
Rejette les flateurs dont la baſſeſſe extréme
T'offuſque d'un encens qui trouble ta raiſon.

FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme.

UN Homme se sentant piquer par une Puce, mit le doigt dessus, & la prit. Elle lui dit pour s'excuser, que c'étoit sa maniere de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reste elle ne faisoit pas grand mal, & que ses morsures n'étoient nullemént dangereuses. Elle pria l'Homme tres-instamment de la mettre en liberté, & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à apprehender d'elle. Tu t'abuses, lui répondit-il en soûriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tuë, car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à qui que ce soit aucun outrage, ni leger, ni considerable.

SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les méchans de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'étre punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant dereglée & corrompuë, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent,

peuvent, meritent d'être punis plus ſeverement, à cauſe de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Eſope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible, & moins en état de nuire; moins devoit elle ſe hazarder à faire du mal, & moins auſſi devoit-elle eſperer d'en obtenir le pardon. L'uſage eſt établi, que les petits qui ſont trouvez coupables ſervent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux Grands, par les ménagemens que l'on a pour leur naiſſance.

Je t'ay fait peu de mal; pourquoi ſeverement
Vouloir pour t'en venger, mettre tout en uſage?
Mauvaiſe excuſe à qui nuit foiblement,
S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXI.

De la Fourmi, & de la Cigale.

LA Fourmi faiſoit ſecher ſon froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l'Hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour ſubvenir à ſa neceſſité dans la diſette où elle ſe trouvoit. La Fourmi lui répondit durement, qu'elle devoit ſonger à amaſſer pendant l'Eſté pour avoir dequoi vivre pendant l'Hiver. Je ne ſuis point oiſive durant l'Eſté, repliqua la Cigale, je paſſe tout ce temps-là à chanter. Oh

bien, repartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant, vous meritez bien de mourir de faim.

SENS MORAL.

IL faut travailler & amasser dans sa jeunesse, pour éviter les incommoditez de la vieillesse, car rien n'est plus malheureux que la vieillesse, quand avec les infirmitez, les dégoûts, les chagrins qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore, Esope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeunesse est le temps le plus propre au trauvail, parce qu'alors on est dans toute sa force, & que l'on joüit d'une santé plus vigoureuse. Cette moralité nous est marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille sans relâche durant l'Esté pour avoir de quoi manger pendant l'Hiver, & pour n'être point obligée de sortir de sa taniere, & de s'exposer à la rigueur de la saison; au lieu que la Cigale, qui passe tout l'Esté à chanter, meurt de faim pendant l'Hiver. Cette allegoire est une peinture de l'homme faineant, qui aime mieux languir dans l'oisiveté, & souffrir mille incommoditez que de travailler. Il se résout à traîner une vie honteuse & miserable; cependant il pourroit vivre à son aise s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les personnes les plus lâches & les plus indolentes; car au moins faut-il avoir le necessaire, & l'on est tres-malheureux, quand on est réduit comme la Cigale à mandier de quoi vivre.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte,
Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.

De

De ton bien dissipé tu regrettes la perte.
Est-il temps de la regretter?

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXII.

De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille attachée sur le dos de la Brebis, la bequetoit sans qu'elle pût s'en défendre; mais se tournant vers son ennemi, si tu en faisois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunément. Il est vrai, répartit la Corneille avec un air moqueur, mais je n'attaque pas de plus fort que moi; & je sçai bien à qui je me jouë.

SENS MORAL.

PLus on est patient & débonnaire, plus on est exposé aux insultes, & aux outrages des méchans; car ils ne s'attaquent guere à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procedé. Les personnes qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tirannie. Les Princes qui possedent de Grands Royaumes se rendent redoutables aux Princes leurs voisins qui n'ont que de petits Etats. Quand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance qui devient tyrannique. Ces vexations les deshonorent plus qu'il ne pensent. Quelle gloire pretendent-ils d'acquerir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur resister? La clemen-

ce eſt la vertu des grandes ames; mais c'eſt une lâcheté inſigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent ſe défendre. C'eſt imiter la mechanceté de la Corneille, qui bequetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle n'avoit aucun ſujet legitime de ſe plaindre.

Epargne l'innocent, & n'attaque jamais
Ceux qui ne ſçauroient ſe defendre.
Un plus méchant que toy ne peut-il pas te rendre
L'injuſtice que tu leur fais?

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXIII.

De l'Arbre, & du Roſeau.

UN Olivier & un Roſeau diſputoient enſemble ſur leur force, & ſur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roſeau ſa fragilité qui l'obligeoit de plier au moindre vent. Le Roſeau ne trouvant point de bonnes raiſons pour lui repliquer, garda le ſilence; mais ayant attendu quelque temps ſans rien dire, un vent violent vint à ſouffler tout à coup. Le Roſeau agité par le vent, plia, & n'en fut point incommodé; mais l'Olivier ayant voulu reſiſter à l'orage, fut emporté, & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roſeau prenant ſon temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre; Tu vois bien qu'il eſt plus à propos de ceder à un ennemi

nemi puiſſant, que de lui reſiſter avec une temerité qui a toùjours de mauvaiſes ſuites.

SENS MORAL.

IL vaut mieux plier que de rompre. Les Sages qui portent leurs réflexions juſques dans l'avenir, cedent au temps, & ſe reglent ſelon les circonſtances des affaires. Ils ne s'oppoſent pas toûjours à la violence des plus forts, quand ils voyent que la reſiſtance eſt inutile, & qu'elle pourroit même leur être funeſte. Si l'on a vû de grands hommes aimer mieux perdre la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de ſe relâcher un peu de leur roideur; peut être que la fermeté qu'ils faiſoient paroître étoit un deſeſpoir mêlé d'orgueil, qui eſt ſouvent auſſi blâmable que la lâcheté. La grande ſageſſe ne conſiſte pas dans une réſiſtance opiniâtre. Elle conſiſte à demeurer tranquile, & inébranlable, dans toutes ſortes d'évenemens, & à ne ſuccomber jamais ſous le poids de l'adverſité. Ceux qui ſont appellez au gouvernement de l'Etat, doivent toûjours ſe poſſeder, ſoit que la fortune les favoriſe, ou qu'elle les traverſe. S'ils ſont quelquefois obligez de plier ſelon les occurrences, il ne faut pas pour cela que la tranquilité de leur eſprit s'altere; il faut qu'ils imitent le Roſeau qui plie, & qui cede au vent, tandis qu'il ſoufle, mais qui ſe redreſſe & qui ſe remet dans ſon état naturel, auſſi-tôt que l'orage eſt paſſé; au lieu que des arbres plus forts qui veulent reſiſter à la tempête, & ſe roidir contre la violence du tourbillon, ſont arrachez, & jettez par terre, ſans eſperance de pouvoir jamais ſe relever. Eſope a voulu nous apprendre par ces ſymboles,

qu'il n'eſt pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puiſſant, qui veut l'emporter à quelque prix que ce ſoit, & qui n'écoute point la raiſon ; il faut plier, & eſquiver adroitement, pour laiſſer paſſer le torrent de ſa mauvaiſe humeur, juſqu'à ce que les conjonctures ſoient plus favorables.

D'un terrible ennemi combattre la puiſſance,
C'eſt vouloir t'attirer des malheurs eclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il eſt de la prudence
De ceder quelquefois au temps.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXIV.

Du Mulet, & du Loup.

LE Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui cauſoit cette épine. Helas, mon ami, dit-il en s'addreſſant au Loup, je ne puis reſiſter à la violence de la douleur que je ſens ; mais puiſque mon malheur veut que je ſois bien-tôt dévoré par les Oiſeaux de proye, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ay au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup conſentit à lui rendre ce bon office, & ſe mit en poſture. Alors le Mulet lui donna un ſi grand coup de pied, qu'il lui enfoça le crane, lui caſſa les dents, & ſe mit à fuir. Le Loup ſe voyant

yant dans un état si pitoyable, ne s'en prenoit qu'à lui mêmë. Je le merite bien, disoit-il; car de quoî est ce que je me mêle? Pourquoi ai je voulu m'ingerer mal-à propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher!

SENS MORAL.

ON ne réüissit jamais, quand on veut se mêler d'un Métier qu'on ne sçait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui negligent leurs talens naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes des gens hazardent en cela leur réputation, & ruïnent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils sont capables de tout; mais on n'est pas long-temps sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la mediocrité de leur genie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde, on ne se rend point justice; & peu de gens connoissent précisement le degré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler des matieres qu'ils n'entendent pas, & qui sont bien au dessus de leur capacité. Bien loin d'acquerir de la reputation, & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire pour les discours impertinens qu'ils debitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talens, sans s'ingerer de decider sur des points que l'on ignore.

N'entreprens jamais rien, ſi d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.
Qui ſe mêle de tout, n'agit qu'à l'avanture,
Et bien ſouvent s'en trouve mal.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXV.

Le Renard trahi par le Coq.

UN Païſan outré de dépit de voir ſes poules égorgées par un Renard, lui tendit des pieges, & le prit. Le Coq ſeul fut le témoin de ſa diſgrace. Le Renard le pria trés-inſtamment de lui apporter des ciſeaux pour couper les filets, ou du moins de ne pas avertir ſon Maître qu'il étoit pris, juſqu'à cé qu'il eût rongé les cordons avec ſes dents. Le Coq lui promit ſur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la reſolution de lui tenir parole. En effet il courut vers ſon Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piege. Le Païſan prit une maſſuë, pour en aſſommer le Renard; qui voyant venir de loin ſon enemi: Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il! Ai-je dû me flater que le Coq me feroit fidelle, aprés lui avoir egorgé tant de femmes?

SENS

SENS MORAL.

C'Eſt une temerité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a ſouvent déſobligez. A peine ceux qui ſont profeſſion d'être de nos amis, qui le diſent ſans ceſſe, qui nous preſſent ſouvent de mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils aſſez de generoſité pour nous ſervir dans l'occaſion ; c'eſt beaucoup même s'il ne nous trahiſſent pas dans les choſes où leurs interéts ſont mêlez avec les nôtres. Mais ſur tout aprés avoir donné à un homme des ſujets legitimes de ſe plaindre de nous, peut-on eſperer qu'il nous ſervira de bonne foy : & peut-on compter ſur les paroles qu'il nous donne d'éntrer dans nos interets? C'eſt ce que nous apprend l'avanture du Renard de cette Fable. Il avoit ſouvent outragé le Coq en égorgeant pluſieures de ſes femmes ; cependant il lui demande du ſecours, & le prie de lui garder le ſecret ; il eſpere qu'il le ſervira, lorſqu'il peut, ſans qu'il lui en coûte rien, ſe délivrer d'un ennemi ſi dangeureux. L'eſperance du Renard fut trompée, car le Coq courut ſur le champ avertir le Païſan que le Renard étoit pris au piege. Voilà une inſtruction pour ceux qui ayant déſobligé de certaines perſonnes, les prient de les aider dans les beſoins où ils ſe trouvent. C'eſt une vertu bien ſublime que de rendre le bien pour le mal ; & il faut avoir un grand fonds de generoſité, pour ne pas ſe reſſentir des affronts que l'on à reçus, & pour n'en pas tirer vengeance quand on le peut. Mais pouvons-nous, avec bienſeance prier de nous ſervir, des gens qui ont des ſujets legitimes de ſe plaindre de nous? Le ſouvenir des chagrins que nous leur avons cauſez doit nous rendre fort reſervez, à leur rien demander, de peur de les

aigrir

aigrir encore davantage contre nous, en leur rafraîchissant la memoire du mal que nous leur avons fait. Il y a méme en cela une espece de legereté, une inconstance; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis: Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit au Renard, & qu'ils ne nous trahissent au lieu de nous servir, quelque beau semblant qu'ils fassent, & quelque belle promesse qu'ils nous donnent.

Pour sortir d'embarras que ton attente est vaine?
Si tes amis te trompent tous les jours,
Qu'espere-tu, demandant du secours,
A ceux dont ta conduite a merité la haine?

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXVI.
Du Renard, & du Chat.

DAns une dispute que le Renard eut avec le Chat, il se vantoit d'être le plus rusé de tous les Animaux, & de mettre lui seul plus de finesses en pratique que tous les autres ensemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en sçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes; que son agilité lui tenoit lieu de finesse, & le tiroit & toutes sortes d'embarras. Lorsque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à coup plusieurs Chiens abboyer, &qui venoient fondre sur eux. Le Chat sans

ſans marchander davantage grimpa promptement ſur un arbre, où il demeura en ſecurité; mais le Renard qui ne put ſe ſauver ſi vite, fut pris, & dévoré par les Chiens, malgré toutes ſes fineſſes.

SENS MORAL.

C'Eſt la meilleure de toutes les fineſſes, que d'avoir aſſez d'habilité, pour pouvoir éviter les embûches de ſes ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïvité eſt préferable aux fineſſes & aux ruſes dont ſe ſervent ceux qui n'agiſſent pas de bonne foy. Les perſonnes genereuſes ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux ſuccés de leurs entrepriſes. C'eſt le chemin le plus court pour reüſſir; car l'on ſe tient en garde contre ceux dont on ſe défie, & ainſi toutes leurs fineſſes deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les perſonnes artificieuſes s'embaraſſent ſouvent elles-mêmes dans les pieges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette verité par l'exemple des Republiques de Rome & de Carthage. Il eſt certain que les Carthaginois faiſoient une profeſſion ouverte de ruſes & de fineſſes. Les Romains agiſſoient de meilleure foy, & avec plus de grandeur d'ame. Leur Republique remporta de grands avantages ſur l'autre, & la renverſa à la fin. Les Politiques les plus rafinez, & qui faiſoient profeſſion de n'être point eſclaves de leur parole, ſe ſont rendus ſuſpects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les ſuccés qu'ils attendoient de leurs fineſſes, ſemblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens, malgré toutes ſes ruſes, & toutes ſes fineſſes.

Si tu

Si tu crois t'echapper en fourbant, tu t'abuſes,
Quand tu t'expoſes trop, tu peux être ſurpris.
La fortune ſe rit des plus ſubtiles ruſes,
Et ſouvent les plus fins ſont pris.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.

UN Renard tombé par hazard dans un puits, étoit ſur le point de ſe noyer, lors qu'il apperçut un Loup ſur le bord du puits. Il le pria trés-inſtamment de l'aſſiſter dans ce peril extrême, & de lui jetter une corde pour ſe tirer de ce puits. Le Loup plaignant ſa diſgrace, lui fit pluſieurs queſtions pour ſçavoir comment ce malheur luy étoit arrivé. Ce n'eſt pas maintenant le temps de diſcourir, repliqua le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, je t'expliquerai à loiſir toutes les circonſtances de cette avanture.

SENS MORAL.

CE n'eſt pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des reprimandes, quand ils ſont dans l'affliction. Il eſt ridicule de leur faire des queſtions ſuperfluës, quand ils ſont dans quelque grand peril. Il faut employer tout ſon credit, & tous ſes ſoins pour les retirer du malheur où ils ſont tombez. Une mere qui voit ſon enfant par terre; le releve promptement, & aprés l'avoir relevé elle lui

lui fait des reprimandes, afin qu'il ſe tienne mieux ſur ſes gardes à l'avenir. Le Renard qui craignoit de perir dans le puits où il étoit tombé, ſouffroit impatiemment les queſtions inutiles du Loup ; auſſi lui dit-il trés ſerieuſement de mettre tout en œuvre pour le ſauver, & qu'il lui raconteroit ſon hiſtoire avec plus de repos & plus de ſang froid, quand il ne craindroit plus de ſe noyer.

Il te ſied mal d'examiner
Les cauſes d'un deſordre où l'on cherche ton aide.
Quand le mal veut un promt remede,
Il faut agir, & non pas raiſonner.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXVIII.

Du Chien envieux, & du Bœuf.

UN Chien couché ſur un monceau de foin, en défendoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaiſe humeur du Chien lui dit tout en colere. Il faut que tu ſois bien malheureux & bien envieux, puiſque tu ne veux pas manger de foin ni permettre aux autres d'en manger.

SENS MORAL.

C'Eſt l'effet d'une noire envie, de traverſer le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour ſoy. On voit des gens d'une humeur aſſez bizarre, pour mettre leur joye à chagriner les autres ; ils ſe font un plaiſir malin de pouvoir traver-

ſer une entrépriſe de conſequence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils ſe dónnent. Bien loin de chercher les occaſions d'aider leur prochain, ils ne s'étudiént qu'à rompre toutes ſes meſures. L'envie eſt une paſſion baſſe & maligne, elle conſiſte dans la douleur que l'on ſent des ſuccés, & de la proſperité d'autrui. Les perſonnes envieuſes n'ont pas tant de chagrin de ſe voir privées de quelque bien, que de le voir poſſeder par un autre. Semblables au chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger de foin, parce qu'il n'eſt pas à ſon uſage ; & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour ſe guerir de la paſſion d'envie, il eſt bon de conſiderer, qu'elle eſt entierement ſterile, & infructûeuſe, qu'elle exerce ſa tyrannie principalement ſur celui qui en eſt poſſédé.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne ſaurois avoir.
Cet heureux ſort qui le met en pouvoir
D'élever ſa fortune abaiſſe-t'il la tienne?

* *

FABLE LXIX.

Du Loup, & des Chiens.

UN Loup conſidéroit avec plaiſir du haut d'un Rocher, deux Chiens qui ſe battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit eſpérer au Loup qu'il pourroit attaquer le troupeau avec ſuccés, tandis que

que les Chiens de garde ſe dechiroient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre ſur les Brebis, & en enleva l'une des plus graſſes. Aprés ce coup, il ſe mit à fuïr à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, ſuſpendirent leur querelle particuliére, & coururent aprés le Loup avec tant de légéreté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnérent mille coups de dents, pour l'obliger à lâcher priſe. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ſes compagnons qui lui demanda comment il avoit oſé attaquer ſeul un ſi grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me ſuis flatté, rêpondit le Loup, que le différent des Chiens me donnoit une belle occaſion de me jetter ſur le troupeau, mais je me ſuis mécompté.

SENS MORAL.

LEs ennemis ſe réconcilient quelque fois pour s'oppoſer à un ennemi plus puiſſant. La diviſion des Chiens devoit naturellement cauſer la perte du tropeau, car la ſureté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux qui les doivent garder. Les partialitez qui diviſent un Etat, ſont capables de le ruïner, quelque floriſſant qu'il ſoit. La ruïne de la République Romaine eſt un exemple irréprochable de cette maximé; les diviſions inteſtines, & la meſintelligence de ſes Citoyens, l'avoient ébranlée pluſieurs fois, & l'ont enfin ruïnée de fonds en comble. Un Roi fort ſage avoit raiſon de re-

commander en mourant à ſes enfans de demeurer toûjours bien unis, parce que c'éoit le moyen le plus ſeur de ſe maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il eſt parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur diſpute, s'étoit jetté deſſus, & avoit pris cette occaſion pour enlever l'une des meilleures Brebis, remirent à une autre temps à décider leur querelle particuliére, pour être plus en état de réſiſter à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher ſa proye. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient ſages, quand ils ont des ennemis puiſſans ſur les bras. La prudence leur conſeille de ſuſpendre leurs animoſitez particuliéres, qui donnent occaſion à leurs ennemis de les ruïner. La prompte réconciliation des Chiens rompit toutes les meſures du Loup, qui fut, non ſeulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie; mais qui ſe vit encore trés-maltraité par les Chiens qui penſérent le mettre en piéces.

Quoiqu'un courroux ſecret ſouvent nous ſollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conſervons l'union; on ne la rompt jamais
Que quelque ennemi n'en profite.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXX.

De l'Aigle, & du Corbeau.

UNe Aigle venant à fondre du haut des airs ſur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau qui le vit, crut en pouvoir faire autant, & volant ſur le dos d'un Mouton, il fit

fit tous ſes efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ſes efforts furent inutiles; & il s'embaraſſa tellement les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais ſe dégager; de ſorte que le Berger ſurvenant, prit le Corbeau, & le donna à ſes enfans, pour les amuſer, & pour leur ſervir de jouet.

SENS MORAL.

IL eſt de la prudence de connoître ſes forces, avant que de hazarder quelque entrepriſe, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une préſomption extrême au Corbeau, de croire qu'il pourroit exécuter les mêmes choſes que l'Aigle; car leurs forces ne ſont pas égales; cependant il voulut témérairement s'égaler à ce Roi des Oiſeaux; mais ſa préſomption fut punie. Ce défaut eſt aſſez ordinaire parmi les hommes; ils ont naturellement envie de faire eux mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, ſans examiner s'ils pourront réüiſſir dans ce qu'ils entreprennent, & ſi leurs forces ſont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut aſſez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par là des honneurs divins. Alexandre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon; & pour introduire cette créance, il ſuborna des Poëtes Africains, qui firent parler de faux Oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable, ou dans l'Hiſtoire, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent s'élever au deſſus de leur état. Les Païſans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent

lent aux Gentils-hommes, par leurs dépenses. Cette confusion cause de grands desordres, & souvent la ruïne des particuliers, qui ne consultent pas assez leurs forces. Cette vérité nous est réprésentée dans la présomption du Corbeau qui crut pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait; mais cette folle entreprise lui couta la liberté. C'est ainsi que ces téméraires qui enfantent des desseins chimériques dont ils ne peuvent venir à bout s'exposent à la risée de tout le monde.

Sur l'exemple des Grands qu'enfle la vanité,
Former de hauts projets, c'est manquer de sagesse.
S'ils peuvent réüssir par leur autorité,
Tu tomberas par ta foiblesse.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXI.

Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc pressez de la soif, descendirent dans un puits; aprés qu'ils se furent desaltérez, ils cherchérent les moyens d'en sortir. Le Renard ayant rêvé quelque temps, dit au Bouc qu'il avoit trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un & l'autre. Il faut te dresser sur les pieds de derriére, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisément le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours, pour en sortir aprés moi. Le Bouc approuva la proposition du

du Renard, & ſe mit en poſture pour lui faciliter la ſortie; mais quand le Renard ſe vit en aſſurance, il ſe mit à ſauter de tous côtez, ſans ſe ſoucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui reprochoit ſon indifférence & ſa mauvaiſe foi, puiſqu'il n'accompliſſoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'inſultant, ſi tu avois autant d'eſprit, & autant de bon ſens que de barbe, tu ne ſerois pas deſcendu dans ce puits, ſans avoir auparavant ſongé aux moiens d'én ſortir.

SENS MORAL.

Un homme prudent conſidére la fin des choſes, avant que de ſe hazarder à les éntreprendre. La témérité du Bouc eſt une peinture de l'imprudence de ceux qui ſe jettent dans des affaires avant que d'avoir conſidéré quelle en ſera l'iſſue. Cét animal ſtupide & groſſier deſcendit dans un puits, s'expoſant au danger d'y périr. C'eſt ainſi que de certaines gens, pour un plaiſir aſſez leger, s'expoſent à des périls dont ils ont toutes les peines du monde à ſe tirer dans la ſuite. D'autres s'embarraſſent dans des procès éternels, ſans ſavoir quelle en ſera l'iſſue, & ſouvent ils ſe ruinent de fonds en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hazardent leur propre vie, pour ſe ſatisfaire; & pour contenter leurs paſſions, ils ſe jettent tête baiſſée dans des précipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'iſſue. Ce ne ſont pas ſeulement les in-

discrets, ou les imprudens qui commettent ces fautes; les plus sages y tombent quelquefois. Le Renard si fin & si rusé accompagna le Bouc dans les périls; & il eut besoin de toute sa fine esse pour se délivrer de ce péril. Il faut donc, avant que de s'embarrasser dans une entreprise, être seur de l'événement, & savoir comment on s'en pourra tirer.

Ne te plains point de l'Etat malheureux
Où ton entreprise te jette.
C'etoit à toi de voir avant qu'elle fût faite,
Ce qu'elle avoit de dangereux.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXII.

Du Chat, & du Coq.

UN Chat s'étant jetté sur un Coq, & voulant trouver des raisons apparentes pour le tuer avec quelque espece de justice, lui reprocha qu'il empêchoit par son chant tous les Voisins de dormir. Ce que j'en fais, repartit le Coq, n'est pas pour les incommoder; c'est pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui repliqua le Chat, tu es un infame, puisque tu n'épargnes, ni ta mére, ni tes sœurs dans tes sales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'est pour le profit de mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité d'œufs. Voilà, répondit le Chat, des

des raiſons ſpécieuſes; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'hui. Alors il ſe jetta ſur le Coq, & l'étrangla.

SENS MORAL.

QUand on a un mauvais naturel, & envie de malfaire, ſi l'on ne trouve pas des prétextes vrai-ſemblables pour autoriſer ſa malice, on léve le maſque, ſans garder de meſures; & l'on fait ſouvent paſſer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quelqu'un, on a recours, à l'artifice, pour chercher de faux prétextes, & pour ſe diſculper. Le malheureux a beau alléguer de bonnes raiſons, & s'excuſer ſur ſon innocence; on lui fait accroire qu'il eſt coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accuſateurs ne manquent jamais de belles couleurs pour faire approuver leurs ſuppoſitions; & ce qui eſt en cela de plus fâcheux, c'eſt qu'on trouve toûjours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaiſance d'approuver extérieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils mépriſent les ſolides raiſons que les autres apportent pour leur défenſe. C'eſt par ces voyes criminelles que l'innocence demeure ſouvent opprimée ſous l'injuſtice, & ſous les coupables. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocens, en favoriſant la paſſion de ceux qui les accuſent mal à propos; ils doivent au contraire les protéger, peſer les raiſons de part & d'autre, pénétrer dans l'intention de ceux qui les accuſent, & tâcher de découvrir les ſeuls motifs qui les font agir. Le Chat

n'ayant point des bonnes raisons à repliquer à celles que le Coq lui alléguoit, se laissant emporter à son mauvais naturel, l'étrangla & le dévora sur le champ. C'est ainsi que les Grands abusent de leur autorité & de leur puissance, pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent de spécieux prétextes pour couvrir leurs injustices & pour les faire périr avec quelque apparence de raison.

En vain ton innocence apporte cent raisons,
En vain la calomnie est par là decouverte ;
Si quelque homme puissant a resolu ta perte,
Tu seras convaincu de mille trahisons.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXIII.

Du Renard, & des Buissons.

UN Renard, pour éviter le péril dont il étoit menacé, se sauva dans une Haye toute hérissée d'épines, qui lui percérent les pieds de tous côtez. Ces blessures l'obligérent à jetter de hauts cris, à se plaindre de la Haye, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers elle, pour y trouver un asyle, & que cependant elle lui avoit fait un traitement très-cruel. Mon ami, lui repondit le Buisson, vous vous-êtes trompé ; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ai accoutumé de prendre les autres.

SENS MORAL.

Les hommes sont assez peu avisez pour demander du secours à ceux qui ont de coutume d'offenser tout le monde. Le Renard ne sachant que faire dans l'extrémité du péril où il se trouvoit, sauta dans un Buisson, & en embrassa avidement les branches, qui le piquérent de tous côtez. Il avoit tort se plaindre puisq'uils s'étoit blessé lui-même par de son imprudence. Cette figure apprend à faire de la différence entre les personnes que l'on fréquente ; & à ne pas se livrer avec la même confiance à un scélétat qui ne garde point de mesures, qu'à un honnête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conscience. Quand on est en commerce avec les honnêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la sincérité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont on ne connoît pas si bien le fonds, il faut user d'une grande reserve. Ceux qui sont accoutumez à jouer de mauvais tours aux autres, & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de se plaindre. C'est le reproche que le Buisson fait au Renard ; car cet animal fin & rusé, met en pratique toutes ses finesses & toutes ses ruses, pour surprendre ceux qu'il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il serra trop étroitement une haye toute hérissée de longues épines qui lui entrérent de tous côtez dans le corps. C'est ainsi que les trompeurs sont souvent trompez à leur tour, & donnent dans les panneaux sans croire y donner.

On ne doit pas agir par tout egalement,
La qualité des gens veut de la différence.
S'il est seur avec l'un d'en user librement,
Un autre s'en fait une offense.

FABLE

FABLE LXXIV.

De l'Homme, & d'une Idole.

UN Païsan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui adressoit des priéres tres-ferventes. Il lui faisoit des vœeux, pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses, & toutes les commoditez de la vie; mais le Dieu faisoit la sourde oreille, & le Païsan devenoit plus pauvre tous les jours. Enfin irrité contre cette Idole, il la renversa, lui donna, plusieurs coups, & la mit en poudre. L'Idole étoit creuse, il en sortit une grande quantité de piéces d'or & d'argent. Alors le Païsan s'adressant à la Statue: En verité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin; tu n'as pas fait semblant de m'écouter, & tu ne m'as fait aucun bien tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pu m'aviser; & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en piéces; mais c'est par force, & malgré toi.

SENS MORAL.

LEs méchans ne s'appaisent point & ne deviennent point secourables par la douceur, par la civilité, par les respects. Il faut user de force & de violence, si l'on veut en obtenir quelque faveur. Il est nécessaire de prévenir de bonne

bonne grace ceux que l'on a envie de ſecourir, & il ne faut pas attendre qu'ils ſoient réduits à la derniére extrêmité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'eſtime que les Anciens faiſoient de leurs Dieux, & les ſentimens qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus ſages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une choſe chimérique, & contraire à la droite raiſon; mais il faiſoient ſemblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le revolter, de crainte de s'expoſer mal à propos à ſa fureur. S'ils euſſent été bien perſuadez du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traitez avec tant de mépris. Ils ne leur auroient pas attribué des paſſions ſi honteuſes, l'envie, la vengeance, la luxure, & toute ſorte d'infamies; ils ne les auroient pas fait métamorphoſer en bêtes ſales, pour contenter leurs impudiques amours. Eſope fait paroître en cette Fable un homme qui ſe moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en briſant leurs Statues, & en leur reprochant leur malignité, ou leur impuiſſance.

Doit-on être ſurpris, qu'afin qu'on s'enrichiſſe,
On aille juſqu'au crime, & qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injuſtice,
Rarement amaſſe du bien.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXV.

D'un Pêcheur, & des Poiſſons.

UN Pêcheur aſſez peu verſé dans ſon métier, prit ſa flûte & des filets pour

aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'assit sur une pierre, & se mit à jouer de la flûte, croyant par la douceur de son chant charmer les Poissons, & les prendre sans aucune peine; mais cette tentative ne lui réüssit pas. Il quitta donc la flûte, prit son filet, & le jetta dans la mer. Du premier coup de filet, il prit une grande quantité de poissons; il les traîna sur le rivage, & ils se mirent tous à sauter. En vérité, leur dit-il, vous êtes de sots animaux. Tandis que j'ai joué de la flûte, vous n'avez point voulu danser; & si-tôt que j'ai cessé d'en jouer, vous vous êtes tous mis à sauter.

SENS MORAL.

IL faut faire chaque chose à propos, dans son temps. Ce qui convient dans une saison, feroit un mauvais effet dans une autre, les mêmes actions qui sient bien à la jeunesse, seroient ridicules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du sérieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfans. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer; c'est à dire qu'il faut s'accommoder aux conjonctures, & faire chaque chose à propos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joye dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dansoient à contretemps. Ils le devoient faire lorsqu'il jouoit de la flûte, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

Quoique

Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans raison,
De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.
Chaque chose a son temps. Il faut savoir le prendre,
Rien ne peut plaire étant hors de saison.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXVI.

Du Laboureur, & de la Cigogne.

UN Laboureur fâché de voir que les Grues & les Oyes sauvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les surprendre. Il prit aussi avec elles une Cigogne, qui le pria trés-instamment de la remettre en liberté, lui répréſentant qu'elle n'étoit ni Grue, ni Oye sauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégât, puisqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Elle lui dit encore, pour l'attendrir qu'elle servoit ses parens avec une piété sans exemple, & qu'elle les secouroit charitablement dans leur extrême vieillesse. Le Laboureur, sans faire attention aux remontrances de la Cigogne, se mit à sourire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t'il; mais puisque tu es prise avec les autres Oiseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

SENS

SENS MORAL.

IL eſt dangereux de ſe trouver avec les méchans; car ſouvent l'innocent eſt puni comme le coupable. Les Juriſconſultes ont déclaré que celui qui eſt pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crîme, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet ni de ſes conſeils. C'eſt la Juriſprudence ordinaire, & c'eſt ainſi que les Juges ſe comportent dans ces circonſtances. Eſope a propoſé cette Fable, & répréſenté le malheur de la Cicogne, pour apprendre aux hommes à bien choiſir les perſonnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leurs précautions, pour ne ſe trouver jamais en mauvaiſe compagnie, à cauſe des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit ſouvent des gens vicieux, on prend inſenſiblement la teinture de leur vices, outre que quand on a une véritable probité, on ne doit guére trouver de plaiſir à voir des méchans, à cauſe de la diſproportion de l'humeur, & des ſentimens. Les bienſéances, & la neceſſité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité, & dont la réputation eſt attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de ſocieté qui ſoit de durée. Il faut ſe ſouvenir que la Cicogne perdit la vie, non pas pour ſes méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Grues & des Oyes ſauvages, à qui le Païſan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ſes bleds.

Les méchans ont des bons cent fois cauſe la perte,
Nous en avons mille exemples fameux,
Quoiqu'à la vertu ſeule on t'ait veu l'ame ouverte,
Hante des ſcélérats, tu périras comme eux.

FABLE

FABLE LXXVII.

Du Berger, & des Laboureurs.

UN jeune Berger qui faisoit paître ses troupeaux sur une colline, donnoit souvent, pour se divertir, de fausses allarmes aux Bergers des environs, & crioit au Loup, quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers venoient promptement à son secours. Il arriva un jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. Alors il se mit à crier de toute sa force; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis sans que personne s'y opposât.

SENS MORAL.

C'Est rire mal à propos que de rire à sa perte; & le mensonge fait en riant a souvent des suites tres-fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable à force de mentir, se rendit indigne qu'on le crût, lors même qu'il disoit la vérité; & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulu se divertir mal à propos. On perd tout crédit, quand on a la réputation de mentir souvent. Esope attribue ce défaut à un jeune Berger. En effet il convient mieux à des enfans de dire des puérilitez, & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus sérieuses, & ne parler que bien à propos. Il faut donc, autant que l'on peut,

dire toûjours la vérité, & ne point se licentier à faire des mensonges, sous prétexte que ce n'est qu'en badinant, que la matiére est frivole, & qu'elle n'intéresse personne. Les mensonges de ce jeune Berger lui furent plus nuisibles qu'il ne pensoit; car ses compagnons accoutumez à ses cris, le laissérent crier autant qu'il voulut, lors même que le Loup emportoit effectivement sa Brebis; mais ils crurent que c'étoit encore une fausse allarme.

Fai que la vérité regne en tous tes discours,
Des ruses d'un menteur on garde la mémoire,
Et quand dans ses besoins il appella au secours,
Quelque pressans qu'ils soient, on ne l'en veut pas croire.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXVIII.

De la Fourmi, & de la Colombe.

UNe Fourmi pressée de la soif descendit dans une Fontaine ou elle pensa être étouffée, étant entraînée par le courant sans pouvoir s'en retirer. Une Colombe qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre quelle jetta dans la Fontaine. La Fourmi à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps après, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La dou-

douleur qu'il ſentit l'obligea à ſe retourner & à lâcher ſon filet. La Colombe qui entendit du bruit, ſe ſauva, par ce bon office de la Fourmi.

SENS MORAL.

IL eſt juſte d'avoir de la reconnoiſſance pour les bienfaits,& de rendre le réciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de vue intéreſſée, ni exiger du retour; mais celui à qui on l'a fait doit être dans une attention continuelle pour trouver des occaſions de rendre la pareille. La Colombe ſauva la vie à la Fourmi en lui jettant une branche d'arbre, ſur laquelle elle monta, pour ſortir de l'eau où elle alloit être étouffée; mais auſſi la Fourmi ſur le champ lui donna le moyen de ſe ſauver des filets qui menaçoient ſa liberté. Cet exemple prouve que les bêtes mêmes ont de la reconnoiſſance. En effet on a vu les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inſéparablement à des hommes, les ſuivre par tout, les ſervir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoiſſance pour des ſecours qu'ils leur avoient donnez.

Lorſque tu vois quelqu'un dans un peril extrême.
Si tu le peux, ſois l'appui de ſes jours,
Sauve-les; que ſais-tu ſi quelque jour toi-même
Tu n'auras pas beſoin d'un ſemblable ſecours?

FABLE LXXIX.

De la Moûche.

UNe Moûche tomba dans une marmite remplie de viande & de potage, dont elle mangea à diſcrétion ; mais enfin voyant que la bouillon l'étouffoit. Quel malheur pour moi, s'écria-t'elle ! j'ai tant bu & tant mangé, j'ai fait ſi grande chére, qu'il faut que je périſſe pour être trop à mon aiſe.

SENS MORAL.

L'Abondance eſt ſouvent nuiſible, quand on n'en uſe pas avec diſcrétion. La Mouche de cette Fable eſt le ſymbole des perſonnes voluptueuſes qui ſe livrent aux plaiſirs ſans aucune régle, & qui ruïnent leur ſanté par les excés. Ces gens là peuvent dire comme la Moûche que l'abondance & la bonne chére faiſoit mourir, qu'ils ont tant bu & tant mangé, que leur gourmandiſe les a remplis d'infirmitez, & qu'elle a abbrégé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux réduits à une telle extrémité, qu'ils ſont hors d'état de jouïr des plaiſirs ; mais leur volonté eſt tellement dépravée, qu'ils y demeurent toûjours également attachez. Si la nature leur en refuſe l'uſage, l'habitude leur en augmente le deſir ; ils meurent dans ces vieilles habitudes comme la Moûche ſe noya dans le potage, aprés s'être bien gonflée de la viande & du buillon.

Plonge-

Plonge-toi dans les voluptez,
Mais en t'abandonnant à ta concupiſcence,
Crains que tes jours précipitez
Ne ſoient l'effet honteux de ton incontinence.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXX.

Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

UN Bucheron coupant du bois dans une forêt ſur le bord d'une riviére, y laiſſa tomber ſa coignée. Dans le deſeſpoir où il ſe vit aprés cette perte, ne ſachant quel conſeil prendre, il s'aſſit ſur le rivage, & ſe mit à pleurer amérement. Mercure qui l'apperçut, eut compaſſion de ſa deſtinée, & ayant appris le ſujet de ſa douleur, il lui montra une coignée d'or, & lui demanda ſi c'étoit la ſienne. Le Bucheron lui répondit ſincerement, qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent, & lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perdue. Il lui répondit avec la même bonne foi, que non. Enfin Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois Coignées. Le Bucheron raconta à ſes

compagnons l'avanture qui venoit de lui arriver. L'un d'eux résolu de tenter une pareille fortune, alla sur le bord de la riviére, laissa de propos délibéré, tomber sa coignée dans le courant, aprés quoi il s'assit sur le rivage, jettant de hauts cris. Mercure se présenta devant lui, & ayant appris la cause de ses larmes, il se plongea dans la riviére, & aprés en avoir tiré une coignée d'or, il lui demanda si c'étoit celle qu'il avoit perdue. Cet homme rempli de joye, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'impudence de ce fourbe, ne lui donna ni la coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprés dans la riviére.

SENS MORAL.

DIeu est toûjours tout prêt d'assister les gens de bien qui implorent son secours dans leurs peines; mais il s'oppose aux mauvais desseins des méchans. La sincérité du Charpentier fut amplement récompensée par Mercure. Ce pauvre homme, sans se laisser tenter ni éblouïr par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui présenta d'abord, lui avoua ingénument, qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'est pas sans raison que le sage Esope fait passer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit sa mauvaise fortune, & la perte de sa coignée. C'est pour apprendre aux hommes que Dieu est toujours tout prêt à consoler les affligez, & à les secourir dans leurs besoins, quand ils implorent son assistance avec un cœur

cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une coignée emmanchée de bois; Mercure lui en donna une d'or & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit; pour nous donner à entendre que Dieu sait bien nous récompenser de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te destine,
Qui n'a dans ses projets ni foi ni probité,
Au lieu de réüssir, y trouve sa ruïne.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXI.

D'un Enfant, & de sa Mére.

UN jeune enfant ayant dérobé un livre à l'un de ses compagnons d'étude, le donna à sa mére. Elle prit le livre, sans faire aucune reprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoutuma à dérober des choses d'une plus grande conséquence. Ayant été un jour pris sur le fait, on le livra entre les mains de la justice, & il fut condamné à la mort. Sa mére le suivoit en pleurant tandis qu'on le conduisoit au supplice. Il demanda permission au Bourreau de lui parler en particulier. Elle approcha son oreille de sa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa mére & tous les assistans se

récriérent, & lui reprochérent ſa cruauté, lui diſant qu'il ne ſe contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impiété à l'égard de ſa mére. C'eſt elle ſeule, repliqua-t'il, qui eſt la cauſe de mon malheur; car ſi elle m'eût fait de ſérieuſes remontrances, lorsque je lui portai la premiére fois un livre que j'avois volé, j'aurois diſcontinué de le faire, & je ne ſerois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

CEux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes, en comettent de plus grandes dans la ſuite. De legéres punitions faites à propos, peuvent garantir de châtimens plus honteux. Le larcin a toûjours été regardé comme une choſe odieuſe & infame. Cependant les Lacédémoniens le permettoient pour dreſſer leurs jeunes gens, & pour les accoutumer à être plus déliez, & plus ſouples. Ils croyoient que le bien qu'ils acquéroient en dérobant étoit légitimement acquis. Les autres Républiques ont puni avec rigueur le larcin; mais il y a des voleries d'une certaine eſpéce, que l'on tolére, & qui ſont cependant tres-puniſſables; car elles ruïnent le Public. Les Anciens ont cru que Prométhée, & Mercure ont été les premiers inventeurs du larcin. Cette créance ne faiſoit guére d'honneur au Meſſager de Jupiter. Ceux qui s'accoutument à voler de petites choſes, ſe licentient inſenſiblement à en voler de plus conſidérables, comme Eſope le montre dans cette Fable. Si la mére de cet enfant l'eût

l'eût reprimandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le desespoir & la confusion de lui voir finir tragiquement ses jours par la main d'un Bourreau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au crime.
Pére trop indulgent, qui sans punir ton Fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il périt ; c'est toi seul qui l'as mis dans l'abîme.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXII.

D'un Homme qui avoit deux femmes.

UN Homme nourri dans les délices, & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux, ni trop jeune quoique ses cheveux commençassent déja à grisonner, s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchoit de la vieillesse, & l'autre étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même maison. La plus âgée voulant se faire aimer de son mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit aussi avoir part à la tendresse de son mari, lui arrachoit de son côté tous les cheveux blancs. De sorte que ces deux femmes en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entiérement chauve, & il devint la fable de tout le monde.

SENS MORAL.

On tombe souvent dans de grandes extravagances, par une complaisance aveugle que l'on a pour les femmes. Esope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'aversion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en usage de son temps, & elle a toûjours été tolérée parmi les Orientaux, ou pour satisfaire à l'incontinence de ces Peuples efféminez, ou par une politique mal entendue. Les Peuples mieux réglez se sont contentez d'une femme légitime ; mais les Grecs & les Romains ont toléré le divorce pour remédier aux dissensions domestiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'aversion conjugale. Il est assez difficile qu'un homme qui a plusieurs femmes, puisse avoir long-temps la paix dans sa maison, par l'antipathie de leur humeur ; comme cette Fable nous l'apprend. La plus âgée arrachoit les poils noirs ; la plus jeune arrachoit les blancs ; de sorte que cet imbécille époux se vit exposé, par sa sotte complaisance, à la risée de tout le monde. La même chose arrive à peu prés dans les ménages, où l'époux est trop dévoué aux caprices de sa femme. Le mariage est la plus sérieuse affaire de la vie, & où il est le plus à propos de bien choisir. On se charge en se mariant d'une chaîne indissoluble, & que la mort seule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raisonner long-temps, avant que de s'y engager. Un Philosophe disoit assez à propos, que quand on est jeune, il n'est pas encore temps de se marier, & que quand on est vieux, il n'est plus temps. Un homme sur le déclin de son âge, & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut avoir que du dé-

goût

goût pour un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inséparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion, & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Epoux, dont il est parlé en cette Fable, & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta Femme te déplait parce qu'elle est ta Femme,
Tu ne saurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXIII.

D'un Laboureur, & de ses Enfans.

UN Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence, un faisceau de baguettes, & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un aprés l'autre de grands efforts pour en venir à bout, mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau, & de prendre les baguettes séparément pour les rompre; ce qu'ils exécutérent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours: Vous voyez, mes enfans, que vous

vous n'avez pu briſer ces baguettes, tandis qu'elles étoient liées enſemble ; ainſi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, ſi vous demeurez toûjours unis par une bonne intelligence, mais ſi les inimitiez vous déſuniſſent, ſi la diviſion ſe met parmi vous, il ne ſera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

SENS MORAL.

La diſſenſion eſt capable de ruïner les forces les plus conſidérables; mais la bonne intelligence les entretient. L'expérience prouve aſſez, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer de longs raiſſonnemens pour le montrer, que plus les forces ſont unies, moins elles ſont faciles à vaincre. Les Etats les plus floriſans ont été renverſez par les diſſenſions inteſtines. Les diviſions qui ſe mirent parmi les Grecs, les aſſujettirent à une puiſſance étrangére. La querelle de Céſar & de Pompée, abattit la République Romaine qui étoit alors au comble de ſa ſplendeur, & de ſa puiſſance. Sans aller chercher des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les diviſions inteſtines ont mis la France à deux doits de ſa perte. La même choſe arrive dans les familles particuliéres. Si la diviſion ſe mêle parmi les enfans, leur perte eſt preſque inévitable; ils ſe ruïnent par des procés qui ſe perpétuent de pére en fils, & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces ſortes de gens à leur devoir, leur mettre ſouvent devant les yeux le faiſceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent liées enſemble, & que l'on briſe

brise facilement en les prenant l'une aprés l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent,
Divisez-vous, vous périrez.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXIV.

De la Nourrice, & du Loup.

UN Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtez, pour chercher quelque proye. Etant arrivé auprés d'une cabane, il entendit un enfant qui pleuroit, & sa Nourrice qui lui disoit tout en colére: Taisez-vous; & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à manger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourrice parloit sérieusement, attendit long-temps auprés de la porte; mais sur le soir, il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourrice caresser son enfant, & qui lui disoit en le flattant; mon fils, si le Loup vient ici, nous le tuerons. Le Loup se retira triste, & disoit en s'en retournant, les gens de cette contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS

SENS MORAL.

CEtte Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considérable, & fort incommode dans la société civile ; car l'on peut dire que la sincérité est l'ame du commerce , & l'on ne peut faire aucun fonds sur ceux qui parlent précisément contre leur pensée , & qui apportent tous leurs soins pour bien deguiser leurs sentimens. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur les paroles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changemens divers qui arrivent à cet élément. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer long temps dans la même assiette. Quelques uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infidéles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes à cause de la diversité des organes. Aussi voit-on, à parler en général, que les femmes sont plus foibles, plus timides, plus legéres que les hommes, bien que cette régle ne soit pas si universelle, que l'on n'en trouve plusieurs exceptions ; car on a vu dans tous les siécles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes par leur prudence, par la beauté de leur génie, par la grandeur de leur courage, & par mille rares qualitez. Ainsi quoiqu'Esope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidélité & leur inconstance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en général ; puisqu'il y en a plusieurs qui ont toutes les perfections nécessaires pour faire un mérite accompli.

Rassure

Rassure ton esprit, perds ces craintes frivoles,
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquiéter.
On menace souvent, mais ce sont des paroles,
On ne veut rien executer.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXV.

De la Tortue, & de l'Aigle.

LA Tortue mal satisfaite de sa condition, & ennuyée de ramper toûjours à terre, souhaita de devenir Oiseau, & pria trés instamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui répréſentant qu'elle demandoit une chose contraire à son tempérament; cependant se laissant vaincre par les priéres de la Tortue, il la prit entre ses serres & l'enleva; & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de Rocher, se brisa le corps & mourut de cette chûte.

SENS MORAL.

CEux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui mêprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le desir immodéré qu'eut la Tortue de se voir enlevée jusques dans la région des Astres, est une leçon pour les personnes ambitieuses. Le malheur de la Tortue doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, sont souvent des chûtes très-

funestes

funestes. Il est certain qu'une haute élévation, & une fortune éminente, excitent ordinairement l'envie des concurrens, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent, & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nez dans une condition obscure & médiocre, se sont élevez par leur savoir faire, deviennent insolens, & ne peuvent s'empêcher de faire paroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui sont demeurez en chemin, & qui n'ont point fait fortune. Cette insolence les fait haïr; & s'il leur arrive quelque disgrace, ils sont la fable de tout le monde. Si les hommes faisoient de serieuses réflexions sur les périls dont les hautes fortunes sont environnées, ils ne les désireroient pas avec tant d'ardeur, & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui se sont placez dans ces postes éminens. Qu'ils fassent attention au malheur de la Tortue, qui périt pour avoir voulu voler trop haut.

N'aspire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naissance.
Le vol est dangereux, & celui qui commence,
N'est pas toûjours sûr d'achever.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXVI.

De deux Ecrevisses.

UNe Ecrevisse faisoit des leçons à l'une de ses petites, pour lui apprendre à bien marcher; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers, & qu'elle ne faisoit aucun pas, sans se détourner à droite

te ou à gauche. La jeune Ecreviſſe ne fut pas fort touchée des remontrances de ſa mére. Pour toute réponſe, elle lui dit ; Ma mére, marchez devant moi, & je vous ſuivrai.

SENS MORAL.

SI nous voulons que nos avis ſoient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enſeignons aux autres. Cette maxime regarde principalement les péres & les méres ; car ils ſont obligez de corriger leurs enfans, & de les avertir de leurs défauts ; mais leurs corrections, & leurs remontrances ne ſervent de rien s'ils ne leur donnent eux mêmes de bons exemples. Comment pourront-ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font préciſément le contraire de ce qu'ils diſent ? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes ſpéculations, les plus belles maximes de Morale, les plus beaux préceptes de ſageſſe débitez d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuſe. Ainſi ceux qui ſe contentent de donner de bons conſeils à leurs enfans, & qui prétendent les rendre vertueux par de bons diſcours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le deſordre, ſe mécomptent. Les péres & les méres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans, ſont les premiers auteurs de leur ruïne ; car on ſe porte naturellement à imiter ceux que l'on aime, & que l'on reſpecte ; & l'on ſe croit en quelque maniere autoriſé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de penchant à imiter le mal que le bien. Il ſemble que les péres & les méres ne ſoient point en droit de reprocher

à leurs enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites écrevisses disoient à leur mére; marchez devant nous, & nous vous suivrons.

Tes Enfans vivent mal, mais pourquoy te plains-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice?
S'ils t'avoient vû pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le sentier du vice.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXVII.

De l'Ane couvert de la peau d'un Lion.

UN Ane ayant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépouille. Les autres bêtes qui le virent en cet équipage, & qui le prirent d'abord pour un véritable Lion, en furent allarmées, & se mirent à fuïr de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'Ane, le cherchoit de tous côtez, & fut tout étonné, quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Ane accourut vers son Maître, & se mit à braire; sa voix, & ses longues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit, & le condamna à son travail ordinaire.

SENS

SENS MORAL.

LEs honneurs que l'on a usurpez injustement & que l'on ne mérite point, ne sont pas de longue duré. L'Ane épouvanta d'abord les autres bêtes, & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépouille d'un Lion; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable répréfente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes présomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement; mais quand on les connoît â fonds on les méprise; comme les autres animaux mépriserent l'Ane, quand ils eurent apperçu ses oreilles, & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu près à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificence, pour la splendeur de leur équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puérilitez, & des sottises; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considéra attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'Art qu'il placoit mal à propos & comme un homme qui n'avoit nulle teinture des régles de l'Art. Alors le Peintre le regardant avec un sourire moqueur; tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tu te connoissois en Peinture, mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eléves te sifflent, & se moquent de toi. C'est ainsi que l'Ane fut moqué par les autres Animaux, & regardé comme un extravagant, quand ils eurent reconnu que

cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas,
En d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert où l'on ne songeoit pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos espérances.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXVIII.

De la Grenouille, & du Renard.

UNe Grenouille ennuyée de son marécage, voulut aller dans les Forêts, parmi les autres bêtes, & faire publiquement profession de Médecine, se vantant d'effacer, par les connoissances qu'elle avoit en cet Art, la science d'Hippocrate & de Galien. Les autres Animaux la crurent d'abord sur ses paroles; mais le Renard plus fin & plus rusé se moqua d'elle, & de son vain savoir. Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche si pâle & si livide, tu connoisses tous les secrets de la Médecine? Si cela est, pourquoi ne te guéris tu pas la premiére? Ce trait de raillerie rendit la Grenouille toute honteuse, & détrompa les autres Animaux.

SENS MORAL.

CEux qui se vantent mal à propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance.

gance. Cette Fable a été inventée contre les Fanfarons, qui se donnent des qualitez qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bien-tôt de cet étourdissement, quand on veut prendre la peine de les approfondir. Le Renard se moqua de la Grenouille parce qu'elle se vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponse rusée du renard rompoit toutes les mesures de la Grenouille. Si tu es savante en Médecine, lui dit-il, commence par te guérir toy-même, ton teint pàle & livide est une marque de ta mauvaise santé. C'est une sottise que de se vanter des belles qualitez que l'on n'a point en effet; car le Public se détrompe aisement par l'experience. Mais c'est un ridicule outré de se vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut opposé. Par exemple, si quelqu'un ayant la taille estropiée, & contrefaite, se vantoit de l'avoir belle, & bien prise. De même que si quelqu'un se vantoit d'avoir une santé parfaite, & robuste, & de l'embonpoint, avec un teint livide, & un visage décharné. C'est sur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenouille. Puisque tu es si savante en Médecine, lui dit-il, fais sur toi-même l'épreuve de tes rares secrets. Les personnes envieuses de gloire, qui veulent se signaler à quelque prix que ce soit, se rendent méprisables, par les choses mêmes qu'elles font pour acquérir de la reputation. Si la Grenouille eut voulu demeurer en repos dans son marais, sans se vanter d'être si savante en Médecine, le Renard ne se seroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlatans nous vantent leurs secrets?
Ce sont remédes sûrs pour tous les maux extrémes.

Mais ils souffrent les leurs en gens sages, discrets,
Ne pouvant se guerir eux-mêmes.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE LXXXIX.

Des deux Chieus.

UN Chien étoit tellement accoutumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit que son Maître crut être obligé de lui attacher au col une sonette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une récompense de son courage, & de sa vertu, & se mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que son âge, & ses services rendoient réspectable. Mon ami, lui dit-il, tu ne prens pas garde que cette sonnette est plutôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la récompense de ta vertu

SENS MORAL.

LE Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui est plutôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoissent pas bien distinctement ce qui mérite de véritables louanges, ils méprisent l'avare & le poltron; mais ils louent le téméraire & le prodigue, quoique la seule vertu soit digne de louanges. On a cru pendant quelque temps, qu'il

qu'il étoit glorieux de se battre contre tous venans, & que c'étoit la derniére infamie de refuser un duel; on est revenu de ces préjugez; & des honnêtes gens se sont entiérement guéris de cette frénésie. C'est une chose glorieuse de hazarder sa vie pour le service du Prince, & pour la défense de l'Etat; mais c'est un vice de faire le petit tyran, pensant faire le brave, & de se rendre redoutable par ses cruautez. C'est en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui se croyoit bien honoré de son collier, & de sa sonnette, qu'il regardoit comme des marques de sa valeur, quoique ce fussent plutôt des marques de sa férocité.

Tu te fais redouter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu pretens qu'en bravoure aucun ne te surmonte.
Mais où tu mets ta gloire, apprehende un ecueil,
Tu peux t'y briser avec honte.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XC.

Du Chameau.

LE Chameau croyant sa condition malheureuse, de se voir exposé sans aucune défense à ses ennemis, pria tres-instamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui servir en même temps d'ornement & de défense. Jupiter se moqua de la ridicule priére du Chameau. Non seulement il ne lui donna pas les cornes qu'il demandoit, mais

même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

Dieu n'exauce point les priéres déraisonnables, & il est inutile de fatiguer le Ciel par les vœux extravagans. Ce fut par un désir déréglé que le Chameau souhaita d'avoir des cornes, puisqu'il n'est point fait pour les attaques, ou pour les combats, comme le Taureau. Ce souhait tourna entiérement au desavantage de celui qui le forma; car non seulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit, mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'est ainsi que les personnes ambitieuses, qui ne mettent point de bornes à leurs desirs, & qui ne sauroient se contenter de ce qu'elles possédent, se voyent quelquefois dépouillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinssent nullement, doit apprendre aux hommes à régler leurs désirs selon leur état, & à ne point demander à Dieu des choses inutiles ou pernicieuses. Combien de gens font des vœux pour obtenir des richesses & des honneurs qui les corromproient s'ils les avoient obtenus?

Prens garde que ton cœur ne céde
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux.
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux.
N'obtient rien, & souvent perd tout ce qu'il posséde.

FABLE

FABLE XCI.

Des deuxs Amis, & de l'Ours.

DEux Voyageurs faiſant chemin enſemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le premier qui le vit monta bruſquement ſur un arbre, & laiſſa ſon compagnon dans le péril, quoiqu'ils euſſent été toûjours liez juſqu'alors d'une amitié fort étroite. L'autre qui ſe souvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, ſe jetta par terre tout de ſon long, ne remuant ni pieds, ni mains, retenant ſon haleine & contrefaiſant le mort le mieux qu'il lui fut poſſible. L'Ours le tourna, & le flaira de tous côtez, & approcha ſouvent ſa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laiſſa, & s'en alla. Les deux Voyageurs s'étant ſauvez de la ſorte d'un ſi grand péril, & des griffes de l'Ours, continuérent leur voyage. Celui qui avoit monté ſur l'arbre demandoit à ſon compagnon, en chemin faiſant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorſqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, repliqua le Marchand, pluſieurs choſes qu'il ſeroit inutile de vous raconter, mais ce que j'ai bien retenu, c'eſt qu'il m'a averti de ne

compter jamais parmi mes amis que ceux dont j'aurai éprouvé la fidélité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

IL est difficile de discerner le véritable ami du faux ami, si l'on ne met sa fidélité à l'épreuve durant l'adversité: car de même que le creuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis, plutôt par les effets que par les paroles, qui sont toûjours incertaines, & équivoques; mais les effets sont des cautions bien plus sûres. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent, & qui nous flattent, tandis que nôtre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas nôtre personne qu'ils aiment; c'est nôtre crédit. On le connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité; car alors ils nous tournent le dos, & ne font pas semblant de nous connoître. L'intérêt autant que l'amitié, avoit joint les deux Marchands, dont il est parlé dans cette Fable. Le péril où ils se trouvérent à la rencontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincére, ni bien solide: car l'un d'eux se sauva promptement sur un arbre, & laissa son Compagnon exposé à la Furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié,& de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les périls étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes, & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux qui laissent leurs amis en proye aux Grands qui les persécutent inju-

injustement. Ils n'ont pas le courage de s'opposer à cette injuste puissance, de peur que la perte de leurs amis, n'entraîne la leur après qu'ils se seront hautement déclarez pour leurs intérêts.

Un ami fidelle est bien rare
Si la prospérité nous lie avec quelqu'un,
Dès qu'il est malheureux, il devient importun,
L'adversité nous en sépare.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCII.

Des deux Pots flottans sur l'eau.

LE courant de l'eau entraîna par hazard deux Pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche & la rencontre du Pot de fer, qui lui dit par une espéce de reproche, qu'appréhendez-vous? je n'ai nulle envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le sai bien, repliqua le Pot de terre; ce n'est nullement vôtre mauvaise volonté que je redoute; mais si l'impétuosité de l'eau m'approche de vous, je suis perdu. Voilà pourquoi il faut mieux que je m'éloigne pour me mettre en sûreté.

SENS MORAL.

IL est toûjours dangereux de s'accoster d'un plus grand, & d'un plus fort que soi; & c'est un assembla-

ſemblage mal aſſorti que celui des Grands, & des Petits. Si l'union vient à ſe rompre, les petits demeurent pour l'ordinaire accablez ſous la puiſſance des Grands; la fin d'une pareille ſocieté ſe termine toûjours au deſavantage des plus foibles. C'eſt ſur cela que les Philoſophes ont dit, qu'il n'y a point d'amitié plus ſolide & plus conſtante que celle qui s'établit entre les égaux. Il eſt rare de trouver jamais de véritable amitié entre le Prince, & les ſujets, à cauſe de l'inégalité du rang; ou entre des perſonnes trop élevées au deſſus des autres. Il faut craindre, comme craignoit le Pot de terre, que cette union ne ſe termine mal.

Ne fai rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puiſſans de la terre;
Le plus foible toûjours ſous le plus fort s'abat,
Le fer briſe aiſément le verre.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCIII.

D'un Taureau, & d'un Bouc.

UN Taureau vivement pourſuivi par un Lion, voulut ſe refugier dans la caverne d'un Bouc, qui ſe préſenta fiérement à la porte, & en refuſa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette inſolence, dit le Taureau au Bouc, ſi le Lion plus fort, ou plus furieux que toi, ni moi, n'étoit à mes trouſſes. Sans cela je te ferois connoître à tes depens combien les

les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS MORAL.

LEs lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors d'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciez non seulement sont abandonnez de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultez & persécutez. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plûpart des gens, on fuit les malheureux comme s'il étoient pestiférez, & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc, qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames malfaites qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais offices. Mais les personnes généreuses ne tombent point dans ces bassesses, & en sont entiérement incapables.

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême.
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fais ce que tu voudrois que l'on fit pour toi-même.

FABLE

FABLE XCIV.

Du Singe, & de ses Enfans.

JUpiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux enfans. Toutes les Bêtes obéïrent à cet ordre. Les Oiseaux y vinrent; les Poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matiére; c'est à Jupiter à déterminer, & c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le méritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens, qu'ils me semblent dignes d'être préferez à tous les autres. Jupiter méme, avec tout son sérieux & toute sa gravité, ne put s'empecher de rire, lorsqu'il entendit ce petit discours du Singe, qui paroissoit charmé de la beauté, & de la bonne grace de ses petits.

SENS MORAL.

LEs Péres & les Méres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfans, & ils sont moins touchez de leurs défauts que les personnes indifférentes. L'amour auveugle qu'ils leur portent,

portent, fait sur leur esprit le même effet que le microscope fait sur les yeux; il grossit les objets. Les moindres perfections de leurs enfans leur paroissent des talens rares; & s'ils ont quelque agrément dans leur personne, ils les croyent beaux comme des Astres. C'est une foiblesse dans les Péres & ils s'en peuvent d'autant moins guérir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Icteriques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répandue dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimons, nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifférentes, parce que l'amour est fondé sur l'éstime. Voilà ce que fait la prévention des Péres & des Méres à l'égard de leurs enfans, & la raison pourquoi ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrement, ni mérite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingénieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A chérir tes enfans la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts;
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te deguiser leurs défauts.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCV.

Du Paon, & de la Grue.

LE Paon étant dans un repas avec la Grue, faisoit la roue, & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit

ſoit la Grue, & ſe mettoit infiniment au deſſus d'elle. Que tu es laide, lui diſoit-il d'une maniere inſolente, & que la beauté de mon plumage eſt agréable! Mais la Grue, pour confondre la vanité du Paon, ſe mit à voler, & lui dit en l'inſultant; que je ſuis légére, & que tu ès peſant!

SENS MORAL.

IL eſt ridicule de ſe vanter des belles qualitez naturelles que nous avons, & de mépriſer ceux qui ne ſont pas ſi bien partagez que nous. La nature a donné à chaque Animal des talens particuliers pour la perfection de ſon être. L'Aigle a la force en partage; les Oiſeaux de proye volent avec une rapidité & une légéreté incroyable; le Roſſignol charme par la beauté de ſon chant; le Paon par la varieté de ſon plumage; mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriſer la Grue; car ſi ſes plumes ſont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de légéreté que lui. Voila ce qui doit apprendre aux hommes à ne ſe point glorifier s'ils ont quelques rares qualitez; bien moins doivent-ils mépriſer les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits; car chacun a ſes talens particuliers; & ainſi ce qui manque d'un côté eſt remplacé par un autre endroit. Ce n'eſt pas la marque d'un grand mérite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces perſonnes ſi orgueilleuſes, qui ſe mettent à ſi haut prix, qui ſe croyent uniques en leur eſpéce, & qui ſe vantent à tout propos, ſont ſouvent bien éloignées de leur compte; leurs rares qualitez ſont balancées par des defauts eſſen-

tiels

tiels, qui en diminuent le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un génie sublime, ne doivent pas être méprisez pour cela; car ils ont d'autres perfections plus utiles, & plus nécessaires pour la societé civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection stérile, & qui n'est pas d'une grande ressource ; & il avoit grand tort de mépriser la Grue, qui est à la vérité moins belle; mais en recompense elle vole avec plus de légéreté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paroit en toi sans égale.
Regarde tes defauts, & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, vois ce qui te ravale.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCVI.

Du Tigre, & du Renard.

UN Chasseur armé de traits & de fléches qu'il lançoit de tous côtez avec beaucoup d'adresse, faisoit à toute outrance la guere aux Animaux, qui fuyoient dévant un ennemi si redoutable, & qui n'osoient tenir la campagne. Le Tigre, plus fier & plus hardi que les autres, se présenta, & promit de faire tête lui seul à leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tigre. Il se mit à jetter de hauts cris, & à regarder de tous côtez pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard

vint au devant du Tigre, & lui demanda, qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux. Je ne sai, répondit le Tigre; mais je sens bien à ma blessure qu'elle vient d'un homme qui a beaucoup de force & de viguer.

SENS MORAL.

La témerité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes, & sont surmontez par d'autres moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plutôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permises à la guerre, & contribuent quelquefois au gain des batailles, autant que le courage & la valeur. C'est par là que des armées nombreuses sont défaites par des autres bien inférieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la personne du fameux Scanderbeg, qui n'ayant qu'un champ volant de dix mille hommes, a toûjours désolé, & battu les Armées du Grand Seigneur. Alexandre le Grand, avec trente mille hommes, defit Darius qui trainoit un million de soldats à sa suite. Le Tigre est plus fort qu'un homme seul. Voilà pourquoy celui que fait parler Esope en cette Fable, se vantoit de pouvoir terminer sans aucun secours, la guerre qu'un Chasseur faisoit aux Animaux; mais ce Chasseur rusé se prévalant de son adresse, & se précautionnant contre les approches & la fureur du Tigre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le blessa enfin, & le mit hors de combat.

Avec

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occaſions tu nous as fait connoître
Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais;
Mais dans quelqu'une enfin crains de trouver ton maître.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCVII.

Des Taureaux, & du Lion.

QUatre Taureaux réſolurent de ſe liguer enſemble pour leur conſervation reciproque, & de ne ſe ſéparer jamais les uns des autres, pour être toûjours en état de ſe ſecourir mutuellement. Le Lion qui les voyoit paître les uns auprés des autres, n'oſa jamais les inſulter, quoiqu'il ſe ſentît extrêmement preſſé de la faim. Mais pour les vaincre plus aiſément, il crut qu'il devoit les ſéparér par de ſpecieux prétextes, afin de les attaquer ſeparêment. Cet artifice lui réüiſſit, & il devora les quatre Taureaux les uns aprés les autres.

SENS MORAL.

LEs forces unies ſont d'une grande reſiſtance; pour les vaincre il faut les ſeparer. Cette maxime eſt d'un grand uſage dans les Ligues offenſives & défenſives, qui ſe font pour réſiſter à un Prince trop puiſſant, qui pourroit aiſément envahir les Etats voiſins, s'ils ne ſe ſecuroient les uns les autres, & s'ils ne ſe tenoient étroitement unis par les

liens d'une bonne intelligence. Le grand ſoin de ce Prince, eſt de deſunir ces petis Etats, & de jetter entre eux des ſemences de jalouſie; car ſi tôt que cette bonne intelligence eſt rompue, il les ruïne ſans peine les uns aprês les autres, & il les aſſujettit à ſa puiſſance. C'eſt ce qu'Eſope a voulu ſignifier dans la Fable des quatres Taureaux que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'oſa même attaquer, tandis qu'ils demeurérent unis; mais quand il les eut ſéparez par de belles promeſſes, il les égorgea ſans réſiſtance.

La concorde eſt un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entrepriſe.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien,
On périt quand on ſe diviſe.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XCVIII.

Du Sapin, & du Buiſſon.

LE Sapin regardant avec mépris le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & de ce qu'on le choiſſoit pour être émployé à la ſtructure des Palais des Princes, à faire les mâts des grands vaiſſeaux; & il reprochoit au Buiſſon de n'être bon à aucun uſage. Le Buiſſon répondit modeſtement au Sapin, que les grands avantages dont il ſe vantoit avec tant d'orgueil, l'expoſoient à de grands malheurs; car le Bucheron le met en piéces ſans miſéricorde, & le jette par terre à coups de coignée; au lieu que le

le Buiſſon vit en ſûreté dans une condition plus obſcure.

SENS MORAL.

CEux qui croyent avoir un mérite ſublime, ne doivent pas mépriſer les autres qui n'ont qu'un mérite médiocre. La fortune éleve bien haut de certaines gens, pour leur faire faire une chûte plus éclatante. Sur ce principe, la médiocrité des biens eſt quelquefois préférable à de grandes richeſſes, à cauſe des périls où l'on eſt expoſé dans l'opulence. Ce qui eſt incompréhenſible, c'eſt que les plus riches ne ſont pas encore contens. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hydropiques, qui ne peuvent éteindre la ſoif qui les brûle, & qui redouble à meſure qu'ils boivent davantage. L'un des appanages de la grande fortune eſt l'orgueil, & la diſſolution; au lieu que dans la médiocrité on a des ſentimens plus humbles & plus modeſtes. Eſope introduit le Sapin qui ſe vante de ſa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnez; au lieu que le Buiſſon vivant dans l'obſcurité, ſe contente de reprocher à l'autre, que ſi la nature l'a mieux partagé, il eſt auſſi expoſé à de grands revers, puiſqu'on le coupe & qu'on le met en piéces, pour les différens uſages à quoi on le trouve propre; au lieu qu'on laiſſe le Buiſſon ſans lui faire aucun outrage, parce qu'en effet l'on n'en peut pas tirer de grands ſecours.

Songe que tout eſt périſſable.
Vivre tranquillement, c'eſt tout ce qu'il nous faut:
Un état médiocre eſt ſouvent préférable
A ces rangs élevez d'où l'on tombe de haut.

FABLE XCIX.

D'un Pécheur, & d'un petit Poisson.

UN Pêcheur ayant pris un petit Poisson, dont le goût est trés-agreable, résolut de le manger. Ce petit animal, pour se tirer des mains du Pêcheur, lui répresentoit qu'il devoit lui donner le temps de croître, & le prioit trés-instamment de le relâcher, lui promettant de revenir de son bon gré mordre à l'hameçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j'eusse perdu l'esprit, lui repliqua le Pêcheur, si je me fiois à tes promesses, & si sous l'espérance d'un bien futur & incertain, je me privois d'un bien présent & assûré.

SENS MORAL.

C'Est une grande imprudence de se priver d'un bien que l'on posséde, quelque peu considérable qu'il soit, pour en avoir un autre plus grand à l'avenir, mais dont le succès est incertain. Cette maxime est assez généralement reçue de tous les hommes. Ils ont assez de peine à se priver d'un gain assuré, quoiqu'il soit mediocre, par l'éspérance d'un bien plus considérable, mais qui est douteux. Ainsi le Pêcheur ne se laissa nullement persuader par la harangue du petit poisson qu'il venoit de prendre, & il avoit raison d'en user de la sorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit que d'attendre qu'il fût devenu plus gros; puisque le Pêcheur n'étoit pas assuré de le repren-

reprendre une seconde fois. Voilà une bonne instruction pour ceux qui se nourrissent de vaines espérances, & qui se privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroît séur, doit seul te mettre en peine.
Il n'est pas d'un esprit bien sain
De quitter un profit certain,
Pour une espérance incertaine.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE C.

De l'Avare & de l'Envieux.

JUpiter voulant connoître à fond les sentimens des hommes, envoya Apollon sur la terre, pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare, & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à condition que le second auroit le double de ce que le premier auroit demandé. Cette circonstance fut cause que l'Avare ne put jamais se resoudre à rien demander, dans l'appréhension qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare selon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

CEtte peinture suffit pour faire connoître combien l'avarice, & l'envie sont des vices détestables. Ils vont assez souvent ensemble ; car ceux qui aiment passionnément les richesses, regardent ordinairement avec un œil d'envie, ceux qui les possédent. L'avarice est une passion démesurée d'avoir du bien, par une appréhension souvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philosophes ont remarqué que les flegmatiques, & les mélancoliques sont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils sont plus sujets à la peur. Cette même raison regarde aussi les vieillards, qui sont plus timides, & plus prévoyans, & qui craignent toûjours de manquer du nécessaire, quoiqu'ils regorgent de biens ; mais si les hommes vouloient se contenter précisément du necessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose ; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les premiers hommes, qui ne se nourrissoient que de gland & de lait, & qui se couvroient de peaux de Moutons mal apprêtées vivoient des siécles entiers. Ce qui est à remarquer dans la Fable de l'Avare, & de l'Envieux, c'est que le premier ne voulut faire aucun souhait, quelque avantageux qu'il lui pût être ; & que l'autre aima mieux qu'on lui crevât un œil, pour avoir le plasir cruel de voir crever les deux yeux à son concurrent. A quel excés de bizarrerie, & de cruauté, les passions peuvent-elles porter les hommes !

L'avidité d'avoir est un mal sans remede,
L'Avare n'est jamais content de son destin,

Il se

Il se sent rongé de chagrin,
De tout ce qu'un autre possède.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE CI.

De l'Enfant, & de l'Avare.

UN enfant pleuroit auprés d'un puits, & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui passoit par là, s'approcha de lui, & lui demanda le sujet de ses larmes & pourquoi il s'affligeoit de la sorte. Que je suis malheureux, répondit cet enfant, en pleurant toûjours de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompuë. L'avare aveuglé par sa convoitise, ne s'avisa point de demander à l'enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre ses mains. Sans balancer davantage, il quitte ses habits, & descend dans le puits, où il ne trouva point la Cruche d'or, dont l'enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus surpris, lors qu'étant sorti du puits il ne trouva point ses habits que l'Enfant avoit emportez, & qu'il avoit cachez dans la Forêt voisine, où il s'étoit sauvé.

SENS MORAL.

CEux qui desirent le bien d'autrui, perdent quelquefois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive assez souvent que les trompeurs qui usent de mauvaises finesses, & de supercherie, sont eux-mêmes trompez: comme il arriva à l'avare de cette Fable, qui croyant contre toute vraisemblance qu'une Cruche d'or étoit tombée dans un puits, quitta ses habits, pour l'y aller chercher: mais c'étoit un leurre qu'un enfant lui donnoit pour se moquer de lui, & pour lui jouer le tour qu'il lui joua dans la suite. Cet exemple montre que les enfans sont rusez, & méchans, dés leur premier âge, & qu'ils sont trés-susceptibles de toutes sortes d'impressions. Pour peu qu'ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laissent aisément entrainer. Les passions croissent avec eux, comme les chiffres que l'on a tracez sur l'écorce des arbres, croissent à mesure que les arbres se fortifient. Les enfans se tournent au bien ou au mal, selon les impressions qu'on veut leur donner. C'est comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont soin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent sont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, si on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu'on leur donne.

La plûpart des enfans sont remplis d'innocence,
Leur âge est un rempart contre l'iniquité,
Et qui veut abuser de leur simplicité:
Voit souvent le succès tromper son espérance.

FABLE

FABLE CII.

D'un Lion, & d'une Chévre.

UN Lion ayant apperçu une Chévre qui broutoit ſur le haut d'un Rocher. Que ne deſcens-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le thim, & les ſaules verds que tu mangeras à ta diſcrétion? Quitte ces lieux ſecs & ſtériles, & viens en pleine campagne. Je te ſuis fort obligée, lui rêpondit la Chévre, du bon avis que tu me donnes; mais ton intention me paroît ſuſpecte, & je ne crois pas que tu me parles ſincérement.

SENS MORAL.

IL n'eſt pas de la prudence de préférer l'agréable à l'utile; & il arrive aſſez ſouvent que l'amour des plaiſirs plonge dans de grands malheurs, ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le Conſeil que le Lion donnoit à la Chévre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agréables, & en plus grande abondance que ſur la pointe des Rochers où elle broutoit, étoit un conſeil intéreſſé. Le Lion ſe ſoucioit fort peu que la Chévre vint paître dans un bon pâturage; ſon intention étoit de la dévorer, & il étoit au deſeſpoir de la voir hors des atteintes de ſes griffes. Elle ne fit pas ſemblant d'entendre ce que le Lion lui diſoit; & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer à l'égard de ceux qui nous donnent de mauvais conſeils, ſous pré-

prétexte d'être dans nos intérêts. Il faut tâcher de pénétrer dans leur intention, pour découvrir les motifs ſecrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion diſoit à la Chévre paroiſſoit aſſez obligeant, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes ſortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil hériſſé, la mine menaçante du Lion; tout cela fit peur à la Chévre. Cet exemple nous aprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des véritables amis, pour faire donner dans le piége qu'ils ont dreſſé. Quand on commence à s'en défier, on ſe tient plus aiſément ſur ſes gardes, & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs fineſſes & leurs mauvais conſeils deviennent inutiles.

Ce conſeil paroît bon, mais enfin examine
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le ſoupçonner,
Il tent ſans doute à ta ruïne.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CIII.

De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouva par hazard une Cruche où il y avoit un peu d'eau; mais comme la Cruche étoit trop profonde, elle n'y pouvoit atteindre, pour ſe deſaltérer. Elle eſſaya d'abord de rompre la Cruche avec ſon bec; mais n'en pouvant venir à bout elle s'aviſa d'y jetter plu-

ſieurs

ſieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau, juſqu'au bord de la Cruche. Alors elle but tout à ſon aiſe.

SENS MORAL.

ON obtient par ſa ſageſſe, & par ſa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pu obtenir par la violence & par la force. La néceſſité fait trouver des inventions auſquelles on ne penſeroit jamais, ſi l'on ne ſe trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuſes. Ce que fit la Corneille en cette occaſion, & ce que font encore à peu prés de ſemblable pluſieurs animaux, a fait dire à quelques Philoſophes, que les bêtes raiſſonnoient, & qu'ils tiroient des conſéquences. Eſope les faits parler pour inſtruire les hommes, & pour leur apprendre la morale & la véritable ſageſſe. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'eſt la merveilleuſe prévoyance qu'ils ont pour leur conſervation, & pour tout ce qui regarde leur maniére de vie, ou pour perpétuer leur eſpéce; les ſoins qu'ils prennent de leurs petits, l'ardeur avec laquelle ils les défendent: mais on peut attribuer tout cela à l'inſtinct de leur nature, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils raiſſonnent, ou qu'ils tirent des conſéquences. Les plantes germent dans la terre; la digeſtion ſe fait dans nôtre eſtomach; le chyle, & le ſang ſe diſtribuent dans les veines, ſans que l'ame en ait aucune connoiſſance, & ſans qu'elle le puiſſe empêcher; car tout cela ſe fait méchaniquement; & par la force des reſſorts, & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occaſion de penſer que les bêtes raiſonnoient, c'eſt que Pythagore ayant publié par toute l'Italie ſon ſentiment ſur la métempſycoſe, il ne fut pas difficile de

le de faire croire que les bêtes raiſonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes paſſoient dans leurs corps. Eſope étoit en cela du ſentiment de Pythagore; mais n'en déplaiſe à ces deux grands hommes, il y a long temps qu'on eſt revenû de ces reveries & l'on ne croit pas en ces ſiécles-ci que les bêtes raiſonnent ou tirent des conſéquences, ni qu'elles diſtinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement dégradées depuis que quelques Philoſophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas, qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne ſentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce ſont des automaces, & des machines un peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles ſont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminue beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire remonter l'eau juſqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en deſeſpére point; la choſe eſt difficile,
Mais quoique l'obſtacle ſoit grand,
Avec un pèu d'adreſſe, il n'eſt ſi mal habile
Qui ne ſe tire bien de ce qu'il entreprend.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CIV.

Du Laboureur, & du Taureau.

UN Laboureur avoit dans ſon étable un Taureau indocile, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ni être lié; mais pour l'empêher de frapper de ſes cornes, comme il avoit accoutumé de faire; il s'aviſa de les

ſcier

ſcier fort prés du crâne, & l'attacha à une charrue, dont il tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ſes cornes, pour ſe venger en quelque façon de ſon Maître qui l'avoit mis ſous le joug, lui rempliſſoit la bouche & les yeux de pouſſiére, qu'il faiſoit voler avec ſa tête & ſes pieds.

SENS MORAL.

LEs naturels indociles & revêches ne ſe peuvent guére corriger, quelques ſoins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui ſont accoutumez à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, ſe revoltent quand on veut les réduire à mener une vie plus réguliére. C'eſt ce qu'on remarque principalement dans les enfans, à qui on a laiſſé prendre un peu trop de liberté dans leur premiére jeuneſſe. On a toutes les peines du monde à les faire rentrer dans leur devoir, quand on veut les réduire, & les obliger à ſe captiver davantage. Le Laboureur dont il eſt parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de ſon Taureau pour le rendre plus docile, & pour le mettre ſous le joug ; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit ; & il faiſoit tous ſes efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charrue. C'eſt ainſi que la jeuneſſe indocile, employe toutes ſortes d'efforts, pour s'affranchir d'un joug qui lui péſe ; mais ceux qui ont le ſoin de la conduire, ne doivent jamais ſe relâcher de leur exactitude, & de leur ſévérité.

Il eſt

Il est des esprits indociles
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur savoir, ont peine à s'affranchir.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CV.

Du Satyre, & du Païsan.

UN Païsant ayant rencontré dans une Forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Païsan souffloit dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de temps après s'étant mis à table, le Satyre vit que le Païsan souffloit dans son potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faisoit. C'est pour le refroidir, repliqua le Païsan. Alors le Satyre se levant de table, sortit promptement de la maison. Je ne veux point de commerce, dit-il au Païsan, avec un homme qui souffle de la méme bouche le chaud & le froid.

SENS MORAL.

IL ne faut point de société avec les gens qui louent & qui blâment également, & qui tranchent des deux côtez. C'est l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuyant ce Païsan qui souffloit de la même bouche le froid & le chaud.

chaud. Cette Fable est le symbole de ces personnes doubles qui vous accablent de complimens, qui vous comblent d'éloges en vôtre présence, & qui vous déchirent par de cruelles médisances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là sont, pour ainsi dire, des glaives à deux tranchans; ils blâment ou ils louent selon les conjonctures, & toûjours par intérêt, & pour venir à leur fin. On ne doit pas leur savoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent; car un moment aprés ils feront des peintures cruelles des mêmes personnes qu'ils avoient élevées jusqu'aux nues. On peut dire d'eux ce que le Satyre disoit du Païsan, qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche; mais il faut rompre avec eux tout commerce, & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maison du Païsan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime.
Qui souffle le froid & le chaud,
Non mérite pas qu'on l'estime.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CVI.

Du Taureau, & du Rat.

UN Rat alla mordre un Taureau couché sur la litiére, & lui déchirer la cuisse à belles dents. Le Taureau se leva tout en furie, & commença à branler la tête, à menacer de ses cornes, & à jetter des mugissemens épouvantables, cherchant par

tout l'ennemi qui avoit osé l'attaquer; mais le Rat allongeant la tête hors du trou, où il s'etoit refugie, & où il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes, contre un petit Animal qui a eu la hardiesse de t'attaquer, & de te blesser, sans redouter ta colére?

SENS MORAL.

CEux qui paroissent les moins courageux, & les plus méprisables, peuvent insulter les plus forts, & leur causer de grands chagrins. Cette Fable aprend aux hommes qu'il n'y a point de si foible ennemi qui ne soit à craindre, & qui ne puisse nous faire passer de mauvaises heures. La nature a donné à tous les Animaux dequoi se défendre de la violence & de l'insulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils insectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis, & pour faire des blessures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les Grands qui se flattent de pouvoir impunément opprimer les petits, en sont souvent repoussez avec perte; car quoiqu'ils soient plus foibles, l'industrie supplee au défaut de la force qui leur manque. C'est la politique dont se servent les petits Princes pour s'opposer à la violence d'un Prince plus puissant, qui voudroit les opprimer: car ils se lient ensemble, & réunissent leurs forces pour se mettre en état de lui résister, & même de l'attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voisine, où il étoit en assurance contre tous les efforts du Taureau eut l'audace de l'aller attaquer, & de le

mordre

mordre impunément, ſans que le Taureau, tout fort & tout courageux qu'il eſt, pût ſe venger de ſes inſultes.

Contre chacun, ſans te contraindre,
Par ton rang élevé tu te crois tout permis,
Mais ſouviens-toi qu'il n'eſt point d'ennemis,
Quelque foibles qu'ils ſoient, que l'on ne doive craindre.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE CVII.

D'une Oye, & de ſon Maître.

UN homme avoit dans ſa maiſon une Oye qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme ſe perſuadant follement qu'il y avoit dans le ventre de l'Oye une mine de ce précieux métal, la tua pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de ſon Oye, & n'y trouvant que ce que l'on trouve dans les Oyes ordinaires, il commença à ſe deſeſpérer & à jetter de hauts cris, de ſorte qu'il perdit des richeſſes médiocres, voulant en amaſſer d'immenſes, & d'exceſſives.

SENS MORAL.

IL faut modérer ſa convoitiſe, & le deſir deſordonné des richeſſes, & vivre content dans une fortune médiocre; car pour vouloir trop avoir, on perd ſouvent tout. Le Maître de cette Oye, qui pondoit chaque jour un œuf d'or, eſt à bon droit

répréhensible de s'être trop hâté d'égorger son Oye, sans avoir mûrement délibéré sur l'exécution de ce dessein, & sur les avantages qu'il en espéroit. Ce fut une extrême imprudence en cet homme de se priver d'un bien certain, quoique médiocre, pour en avoir un plus grand qu'il n'étoit pas assuré d'obtenir, & qui lui manqua en effet. Les regrets qu'il témoigna, quand il se vit frustré de ses espérances, furent trés inutiles. Il n'est plus temps de nous plaindre, & de gémir, aprés avoir fait une sotise, qui ruïne nôtre fortune. C'est ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment son Oye. Aprés avoir connu sa sottise, il s'abandonna à son desespoir.

Reprime en tes souhaits cette ardeur violente,
Qui te fait prendre un ridicule espoir,
D'un sort heureux & doux il faut qu'on se contente.
On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE CVIII.

Du Singe & de ses deux Petits

UN Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionnément, & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, dançoit & sautoit avec une grande légéreté, & faisoit habilement toutes sortes de singéries. Mais un jour par malheur, il se démit une jambe en sautant, & commença à jetter de hauts cris. Le pére qui l'entendit, accourut incontinent, le prit

prit entre ses bras, & le serra d'une si étrange sorte, qu'il létouffa à force de l'embrasser.

SENS MORAL.

LEs tendresses excessives des péres envers leurs enfans sont bien souvent la cause de leur malheur, & de leur perte. Le Singe dont il est fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l'un étoit haï, & l'autre éperduement aimé; mais cet amour aveugle causa la perte de sa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui se passe tous les jours dans les familles. Les Péres & les Méres, à force de caresser leurs enfans, les étouffent, c'est à dire, que l'indulgence qu'ils ont pour eux & la négligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts qui paroissent d'abord assez légers, mais qui dégénérent enfin dans de grands vices, est la cause de leur perte. Ceux qu'ils chérissent le moins & pour lesquels ils témoignent même de l'aversion, ce sont ceux qui réüssissent le mieux, parce qu'ils ne les gâtent point par des caresses outrés, qui corrompent le plus souvent leur santé aussi-bien que leurs mœurs; au lieu que ceux que l'on néglige, & que l'on maltraite font des efforts extraordinaires, pour surmonter par leur vertu, & par leur mérite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes enfans en véritable Pére.
Tiens la balance égale, & ne t'aveugle pas.
Si ton cœur tout à l'un aux autres le préfére,
Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.

FABLE CIX.

Du Renard, & du Léopard.

LE Renard & le Léopard diſputoient un jour enſémble de leurs talens, & de leur beauté. Le Léopard vantoit ſa peau mouchetée, & peinte de diverſes couleurs. J'avoue, lui dit le Renard, que ta peau eſt plus belle que la mienne ; mais en récompenſe, j'ai dans l'eſprit la même beauté, & les mêmes agrémens que tu as ſur la peau.

SENS MORAL.

LA fineſſe de l'eſprit eſt préférable à la fineſſe de la peau. Les femmes ne conviennent peut être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agrémens de leur extérieur. C'eſt pour les conſerver qu'elles employent leurs ſoins & toute leur induſtrie. En effet, c'eſt en quoi conſiſte la plus grande partie de leur mérite. C'eſt ce qui leur donne ce merveilleux aſcendant qu'elles ont ſur les hommes ; les plus ſenſez, les plus ſages, les plus auſtéres, ſont les dupes d'un beau viſage. Il faut cependant avouer, quand on examine de près la choſe, que les talens de l'eſprit ſont préférables à la beauté du corps qui ne peut être de longue durée, & que mille accidens divers peuvent détruire en un moment. Auſſi le Renard avoua ſans peine au Léopard, que la beauté de ſa peau ſurpaſſoit la ſienne ; mais il ne voulut pas demeurer d'accord pour cela qu'il fût inférieur en mérite ; parce que les talens de l'eſprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps,
Elle est sujette au temps, le moindre mal l'efface ;
Mais les dons de l'esprit sont de riches trésors,
Qui demeurent lorsque tout passe.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CX.

De Vénus, & d'une Chatte.

UN jeune homme avoit un amour si violent pour une Chatte, qu'il pria tres-instamment la Déesse Vénus de la métamorphoser en femme. Vénus touchée de compassion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce jeune homme ne consultant que sa passion, conduisit sur le champ cette fille dans sa maison pour se contenter. Ils ne furent pas plutôt dans le lit, que Vénus, pour éprouver cette fille, & pour savoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de tempérament, lâcha un rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse oubliant son amant, & le lit nuptial, sauta hors du lit, & se mit à poursuivre le Rat pour le manger. La Déesse irritée de sa légéreté, lui rendit sa premiére forme, & la fit redevenir Chatte.

SENS MORAL.

IL eſt fort difficile de refondre ſon tempérament, & de ſe défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient pluſieurs belles moralitez; car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l'amour dans celui que ce jeune homme conçut pour ſa Chatte. L'amour ſuppoſe pour l'ordinaire de la ſympathie, & de la reſſemblance, mais quand on eſt éperduement amoureux, on eſt capable de toute ſorte d'extravagance, & l'on aime ſouvent, ſans ſavoir pourquoi, des objets qui n'ont rien d'aimable. Eſope dans cette Fable a voulu principalement faire connoître que l'on ne change point de mœurs en changeant de condition; car cette fille que l'on feint avoir été changée en Chatte, quitta ſon Amant & le lit nuptial pour courir après une Souris. Les femmes qui ont été galantes, prennent quelquefois une autre conduite; elles reforment leurs habits, & affectent de paroître avec un extérieur reformé; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur maniere de vie paroiſſe plus reguliére, ou plus myſtérieuſe. On remarque ſouvent de grandes bizarreries dans l'amour des Dames. Celles qui ont été long-tems fieres, & qui ont réſiſté aux attaques, & aux aſſiduitez des hommes les plus aimables, ſe rendent à des miſérables, & ſe livrent à leurs propres Valets. Quoique ces exemples ſoient fort rares, cependant on en a vu qui ſe ſont étrengement oubliées, au grand deshonneur de leur ſexe. Ce n'eſt pas toûjours un bon moyen pour conſerver la vertu des femmes, que de témoigner que l'on s'en défie. Les maris jaloux, les méres trop ſoupçonneuſes, portent ſouvent leurs femmes & leurs filles à des extrémitez trés-fâcheuſes, par la

rigueur

rigueur qu'ils tiennent à leur égard. Si leur temperament les porte aux intrigues & à la galanterie, ils auront bien de la peine à le changer & à lui donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la métamorphose de la chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination, en quittant sa peau.

Le hazard quelquefois nous éléve en un rang
Ou nous n'aurions osé pretendre;
Mais quelque chose en nous marque toûjours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXI.

D'un Malade, & d'un Médecin.

UN Malade interrogé par son Médecin sur l'etat de sa santé, & de quelle maniere il avoit passé la nuit, lui répondit, qu'il avoit extrêmement sué. C'est un bon signe, lui repliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mémes questions que le jour précédent au Malade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement saisi, qu'il en avoit pensé mourir. Ce pronostic est encore fort bon, lui repartit le Médecin. Enfin le troisiéme jour, le Médecin ayant demandé au Malade comment il se portoit; & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique; tant mieux, repliqua ce Charlatan, cette crise est une marque de santé

ſanté, & vous ſerez bien-tôt tiré d'affaire. Aprés que le Médecin ſe fut retiré, l'un des amis du Malade, lui demanda en quel état il ſe trouvoit. Helas! mon ami, lui repliqua-t'il, on dit que je me porte bien, & cependant je ſens bien que je vais mourir.

SENS MORAL.

NOs plus grands ennemis ſont ceux qui mentent pour nous flater, & qui nous cachent nos défauts par une complaiſance mal entendue. Le portrait que fait Eſope en cette Fable, d'un Médecin Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toûjours contre leur conſcience, & qui aiment mieux que leurs amis faſſent des fautes, que de leur donner des avis ſalutaires qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le précipice ſur lequel ils marchent, ſans le ſavoir. Ils ont la lâcheté de flater les paſſions de leurs amis, qui leur découvrent le fonds de leur cœur; mais bien loin de les retenir par de ſages conſeils, ils les abandonnent à leur mauvaiſe conduite, & ils les comblent encore de louanges empoiſonnées. Ils font à peu près comme ce Médecin de la Fable, qui voyant en ſon malade des ſymptomes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui diſoit que tout cela n'étoit rien, & qu'en peu de temps il joüiroit d'une parfaite ſanté. La flaterie eſt le vice ordinaire de ceux qui approchent les Grands; on n'oſe leur parler avec ſincérité, ni leur dire des veritez qui les chagrineroient. Leur délicateſſe eſt extrême, & ils veulent toûjours

être

être applaudis. Les Courtisans qui connoissent leur foiblesse, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus,
Ce sont cœurs lâches, abbattus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXII.

Des Cocqs, & de la Perdrix.

UN homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dès que les Coqs la virent, ils lui donnérent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becqueté-rent avec tant de violence qu'elle fut obli-gée de s'enfuïr. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'el-le étoit étrangére, & nouvelle venue, se consola un moment aprés, en voyant les Coqs acharnez les uns contre les autres se déchirer des grifes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent été nourris ensemble, & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebu-tée, moi qui ne suis qu'une étrangére.

SENS

SENS MORAL.

LEs Sages se consolent dans leur malheur lorsqu'ils considérent que personne n'en est exempt; & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition, & concluent qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. Ils n'espérent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards; & quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs propres amis, ils n'en attendent pas de grandes honnêtetez. Les persécutions que les Coqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres volailles, & pour la chasser de la basse-cour, où le Maître du logis l'avoit mise, réprésentent les mauvais traitemens que les méchans font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci est un reproche continuel des vices des autres. Cette différence met une espéce d'antipathie entre les uns & les autres. Mais les méchans ne se peuvent non plus souffrir, qu'ils souffrent les gens de bien. C'est ce que l'ingénieux Esope a voulu réprésenter dans le combat des Coqs; qui se déchiroient & qui se mettoient tout en sang à coups de bec. Ce spectacle consola en quelque maniére la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puisqu'ils se traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans sa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent si maltraitée. C'est ainsi que les gens de bien peuvent se consoler, lorsque les méchans les persécutent, en voyant les guerres réciproques qu'ils se font les uns aux autres.

De bien des maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique reméde.

Avec

Avec des turbulens tu te vois engagé,
Ne dis rien, souffre, & te possède.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXIII.

Du Charbonnier, & du Foulon.

UN Charbonnier avoit loué une trop grande maison, & ne la pouvant occuper toute entiére, il pria un Foulon de s'y venir loger avec lui, & d'y prendre un appartement. Le Foulon n'y voulut jamais consentir, & dit au Charbonnir pour excuse, que la fumée de son charbon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par sa teinture.

SENS MORAL.

LEs choses trop dissemblables ne se peuvent aisément allier; & la maxime du vieux Proverbe est véritable, que les semblables doivent se chercher les uns les autres. Le secret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, est de s'unir à des gens, dont les mœurs, l'humeur, les maniéres, s'accordent avec les nôtres; car il est impossible qu'une société soit agréable & de durée, quand cette conformité ne se trouve pas. Le métier de Foulon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compâtir ensemble. Le Charbonnier noircit tout; le Foulon lave, & décrasse. Cela doit apprendre aux personnes qui sont en estime dans le monde, de ne fréquenter jamais ceux dont la réputation est attaquée, & qui n'ont

n'ont pas une bonne conduite; car il n'y a qu'à perdre dans cette ſorte de commerce. On doit fuïr les vicieux avec le même ſoin que l'on évite les peſtiférez, pour ſe garantir du mauvais air qu'ils reſpirent, de meme que le Foulon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'apprehenſion que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit ſur ſes étoffes; & qu'il ne fût obligé de les reblanchir, & de les relaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude;
Demain tu deviendras ce qu'il eſt aujourd'hui.
S'il eſt d'un naturel groſſier, ſauvage, rude,
Tu ſeras groſſier comme lui.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXIV.

De la Chauve-Souris, du Buiſſon, & de l'Hirondelle.

LA Chauve-Souris, le Buiſſon, & l'Hirondelle, s'aſſociérent autrefois pour faire commerce enſemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent pour mettre dans la Société. Le Buiſſon y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or pour ſa part. Aprés tous ces préparatifs, quand leurs conventions furent faites, ils montérent ſur un Vaiſſeau enſemble; mais il s'éleva tout à coup une ſi furieuſe tempête, que leur Vaiſſeau fut briſé; de ſorte qu'ils eurent bien de la peine à ſauver leur vie, aprés

aprés avoir perdu leur argent, & leurs marchandiſes. Depuis ce temps-là, l'Hirondelle voltige auprés des rivages, pour voir ſi la mer n'y rejettera pas ſon or; la Chauve-Souris ne ſe montre que de nuit dans l'apprehenſion d'être priſe par ſes Créanciers; & le Buiſſon s'accroche à tous les habits des paſſans, pour tâcher de teconnoître les ſiens.

SENS MORAL.

NOus avons toûjours dans l'imagination les choſes que nous aimons, & que nous avons pratiquées. L'habitude nous fait ſans ceſſe retourner vers les objets de nos inclinations. Il ſemble qu'il y ait quelque ſujet de s'étonner qu'Eſope ait allié un Buiſſon avec des Oiſeaux, pour faire commerce enſemble. Sous le ſymbole de la Chauve-Souris, dont les ongles ſont crochus, & les aîles monſtrueuſes, il a voulu répréſenter le naturel des avares. L'Hirondelle a auſſi un grand ſoin dépargner, & d'amaſſer. Pour le Buiſſon qui demeure attaché à la terre par ſes racines, il n'eſt nullément capable d'un grand mouvement. Cette différence de tempérament entre ces trois choſes qu'Eſope a ralliées enſemble, donne à entendre que les entrepriſes ne réüiſſiſſent guére quand il n'y a point de ſympathie entre ceux qui s'en mêlent. Auſſi la ſocieté de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle, & du Buiſſon fut trés-malheureuſe, puiſqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils penſérent même perdre la vie aprés le débris de leur Vaiſſeau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confeſſe,
Mais à quoy bon s'en tourmenter ſans ceſſe?
La perte eſt ſans remède, il faut s'en conſoler.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXV.

De deux Hommmes, & d'un Ane.

DEux Voyageurs paſſant dans des lieux déſerts, trouvérent par hazard un Ane dans leur chemin. Ils commencérent à diſputer entre eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoit fait ce préſent. La querelle s'échauffa de telle ſorte qu'ils en vinrent aux mains, aucun des deux ne voulant céder à ſon compagnon; mais tandis qu'ils diſputoient, & qu'ils ſe débatoient de la ſorte, l'Ane ſe ſauva, & ils furent tous deux fruſtrez de leurs eſpérances.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe quereller, & de ſe rendre de mauvais offices, pour la jouïſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable répréſente naïvement le naturel des Plaideurs, qui ſe conſument en procès pour des prétentions chimériques, & qui aprés avoir plaidé longtemps, trouvent à la fin de la plaidoire, qu'ils ont perdu leur argent, leur réputation, leurs amis, & leur probité. Ces deux Voyageurs dont parle Eſo-

pe,

pe, auroient continué ensemble tranquillement leur voyage, s'ils n'eussent eu rien à démêler; mais la rencontre fortuite de l'Ane les brouilla, & rompit la bonne intelligence qui avoit été entre eux jusqu'alors. Les voilà prêts à se battre & à s'égorger pour posséder une bête, qui se moque d'eux, & qui leur échape tandis qu'ils querellent ensemble.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû;
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un concurrent n'employe;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu,
Pendant ce temps, adieu la proye.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXVI.

Du Liévre, & de la Tortue.

LE Liévre considérant la Tortue qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne se traînoit qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle, & de sa lenteur. La Tortue n'entendit point raillerie, & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit, & qu'elle le vaincroit à la course, quoiqu'il se vantât fiérement de sa légéreté. Le Liévre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient courir, & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce different. La Tortue se mit en chemin, & le Liévre à dormir, croyant avoir toûjours du temps de reste, pour atteindre la Tortue, & pour

arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Liévre fût éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres animaux. Le Renard en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortue.

SENS MORAL.

La présomption & la nonchalance gâtent souvent de fort bonnes affaires. On ne doit jamais rien négliger, même avec les ennemis qui paroissent les moins redoutables. Le Liévre se confiant en sa vîtesse crut qu'il pouvoit dormir tout à son aise, & laisser prendre les devants à la Tortue, qui se défiant d'elle-même se mit toûjours en chemin, & trompa le Liévre par sa vigilance. Il n'est pas temps de dormir quand on a des affaires de conséquence à terminer. Il ne faut pas même trop compter sur ses talens personels ni sur le peu de mérite de l'ennemi qu'on a en tête; car enfin l'adresse, la vigilance, les soins qu'on se donne, peuvent suppléer au défaut des talens, comme on le voit par cette victoire que la Tortue remporta sur le Liévre. Il ne sert de rien d'avoir de belles qualitez, si l'on n'en fait un bon usage au besoin. La vîtesse du Liévre lui fut inutile, parce qu'il s'amusa à dormir pendant que sa rivale, malgré sa lenteur, & sa pesanteur naturelle, doubloit le pas, pour arriver au but. La même chose arrive à peu prés dans les combats particuliers. Un ennemi qui se croit invincible, & qui néglige de prendre des précautions, est vaincu par un autre moins redoutable que lui; mais qui sait se servir habilement de tous ses avantages.

Pour

Pour faire réussir une grande entreprise,
Il ne faut rien précipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on perd le succès que l'on veut trop hâter.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE CXVII.

De l'Ours, & des Mouches à miel.

UN Ours pressé de la faim sortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel; il se mit à les lêcher. Une Abeille sortit de la ruche, & fit une piquure trés-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les ruches à miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'Ours, & le piquent jusqu'au sang, pour se vanger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit fait à leurs ruches; de sorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de songer à la retraite; condamnant en lui même sa brutalité & son emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis

SENS MORAL.

CEux qui paroissent les plus foibles, empruntent des forces de leur desespoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que

les Grands doivent appréhender la colére des petits, & que plusieurs foibles ennemis peuvent résister à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours, & des Abeilles. On doit toûjours appréhender la colére de celui qu'on a outragé, quoiqu'il semble être dans l'impuissance de se venger; car il peut emprunter du secours, & recourir aux ruses & aux stratagêmes. Il n'y a nulle comparaison entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours; cependant plusieurs Abeilles unies ensemble obligérent l'Ours à déserter & à prendre la fuite, pour se garantir de leurs aiguillons. Elles se mirent toutes en fureur voyant leur ruches renversées, & leur travaux ruïnez, & ne songérent plus qu'à se venger d'un ennemi, qui les traitoit avec tant de brutalité quoiqu'elles ne lui eussent donné aucun sujet de se plaindre d'elles. Cela doit apprendre aux Grands à ménager les petits, & à craindre leur desespoir, qui se tourne quelquefois en rage, & en fureur, & qui cause de grands desordres.

Si quelqu'un ose t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, sans prévoir la suite, on cherche à se venger.

FIN DES FABLES D'ESOPE.

LES

LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE I.

Du Faucon, & de La Colombe.

LE Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre de roideur ſur elle, pour la dévorer. Il la tenoit déja entre ſes ſerres, lorsqu'il apperçut par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros, & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir aprés le Pigeon. La Colombe ſe voyant en liberté, s'enfuit à tire d'ailes. Le Pigeon voloit avec tant de légéreté, & tant de viteſſe, que le Faucon ne put jamais l'attraper. Il voulut donc courir aprés la Colombe, qui étoit déja bien loin, de ſorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

SENS MORAL.

LA multiplicité des projets fait ſouvent manquer les entrepriſes. Le Faucon de cette Fable, eſt le ſymbole de ces hommes avides, & inſatiables, qui perdent ſouvent ce qu'ils ont, par un deſir immodéré d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là ſe croyent pauvres & indigens au milieu de l'abon-

dance; & ils ne ſont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice inſatiable eſt ſouvent punie, par les fauſſes démarches qu'ils font pour amaſſer de nouvelles richeſſes; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas legitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ſes ſerres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à ſon aiſe; cependant il la laiſſa aller pour courir aprés une autre proye; mais ſon eſpérance fut trompée, pour n'avoir pas voulu ſe contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune eſt aſſez heureuſe.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitiſe eſt ſouvent dangereuſe,
Et qui veut trop avoir, perd tout.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE II.

De la Couleuvre, & du Hériſſon.

PEndant un temps incommode & fâcheux, le Hériſſon ne ſavoit où ſe retirer. La Couleuvre en eut compaſſion, & le fit entrer dans ſon trou, à condition qu'il en ſortiroit ſi-tôt que l'orage ſeroit paſſé. Le Hériſſon le lui promit; mais ſe trouvant bien à ſon aiſe dans le trou de la Couleuvre, il s'y étendit tout de ſon long, & ſe mit au large, ſans ſe ſoucier d'incommoder ſon Hôteſſe. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & ſe ſavoit mauvais

gré

gré d'avoir logé chez elle un animal si incivil, & si incommode; car le Hérisson tenant ses pointes droites, la piquoit de tous côtez; de sorte qu'elle se vit contrainte de lui céder sa loge, & de chercher une autre demeure.

SENS MORAL.

LEs ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre reçeut avec bonté dans sa petite Loge le Hérisson, bien loin d'en avoir de la reconnoissance, il tourna ses pointes contre elle, & l'obligea à se retirer. On voit assez souvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'esprit assez malfait, pour se servir des faveurs qu'ils ont reçues contre leurs propres bienfaicteurs. Ce vice est bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieusement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra l'entendre. Ces malheureux qu'on loge, & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirez de la misére, & qui leur fournissent de quoi vivre, & toutes les choses nécessaires. S'ils pouvoient, ils chasseroient leurs Maîtres de leurs maisons, comme le Hérisson chassa la Couleuvre. Il y a encore un défaut que la conduite du Hérisson nous apprend à éviter; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maisons, & qui nous rendent les devoirs de l'hospitalité. Si la chére qu'ils nous font est frugale, il faut bien se donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons faits en d'autres lieux; car ce seroit une maniére détournée de mépriser

priser la réception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque espéce qu'elle soit, est trés-haïssable; mais il n'y a point de supplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaicteurs, & qui abusent de leurs bienfaits contre eux-mêmes, comme fit le Hérisson à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton secours;
Il est beau de te voir adoucir sa disgrace,
Mais souvent d'un bienfait le souvenir s'efface,
Crains de te repentir d'avoir sauvé ses jours.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Hérisson.

LE Serpent ayant résolu de se venger du Renard, se mit à le caresser, & lui tint ce langage. Je ne sai, lui dit-il, si tu connois par expérience, combien la chair du Hérisson est délicate, & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux; si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'expérience, voici un Hérisson qui se présente fort à propos, tu pourras aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Attaque-le promtement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé

vé ſa harangue, que le Renard ſe jetta ſur le Hériſſon à corps perdu, pour le manger; mais le Hériſſon eut recours à ſa ruſe ordinaire; il ſe ramaſſa en rond comme une boule toute hériſſée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & réſolu de pourſuivre ſa proye, ne voulut point lâcher priſe, eſpérant toûjours de venir à bout du Hériſſon; mais plus il le ſerroit, plus il ſentoit la pointe de ſes aiguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna ſon entrepriſe, en s'écriant: O Dieux, que vous avez produit une dangereuſe eſpéce d'animaux! mais je ſuis bien dupé, d'avoir cru ſi légérement le conſeil d'un traître.

SENS MORAL.

IL faut examiner mûrement la nature des conſeils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la ſupercherie que le Serpent fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent ſe venger. Quoi qu'en diſent les vindicatifs, cette paſſion n'eſt pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à ſe venger. Ceux qui portent la vertu juſqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, méritent des louanges immortelles. Agéſilas procuroit ſous main des Charges à ceux qui le haïſſoient, quand il connoiſſoit qu'ils avoient d'ailleurs du mérite. Philippe, pére d'Alexandre, faiſoit du bien à ceux qui le dé-

chiroient par leurs médiſances. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit tres-lâche, & tres-blâmable; parce qu'il y intéreſſoit le Hériſſon, dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Le Renard, tout fin qu'il eſt, fut un peu trop crédule en cette affaire, & donna trop légérement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'eſt un avis pour nous tenir en garde contre les ſurpriſes de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conſeils deſavantageux, ſous prétexte d'entrer dans nos intérêts. Un Philoſophe diſoit, qu'il ne faut point ajoûter de foi aux paroles de ſes ennemis, même dans les choſes croyables; & qu'on doit au contraire croire ſes amis, même dans les choſes qui paroiſſent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, employa la ruſe, & la flaterie. Le Renard ſe laiſſa ſéduire, quoiqu'il ſoit ſi ruſé lui même, & ſi expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous prouve que les plus fins ſe laiſſent aiſément ſurprendre par les flateries & par les encens.

Toûjours dans leurs conſeils les méchans ſont à craindre,
Et ſous de beaux dehors quelque piége eſt tendu.
Des maux qu'ils t'ont cauſez, tu ne dois pas te plaindre,
A ta crédulité ce châtiment eſt dû.

FABLE

FABLE IV.

Du Renard, & de l'Ecreviſſe.

L'Ecreviſſe fâchée de ſe voir l'objet des railleries du Renard qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons, lui dit un jour, toute en colére, ne m'inſulte pas comme tu fais; je te défie à la courſe; & quoique tu te vantes de ta viteſſe, je te ſurpaſſerai en légéreté. Le Renard regardant l'Ecreviſſe avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecreviſſe s'accrocha ſubtilement à ſa queue, ſans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lors qu'il fut arrivé auprés du but, il ſe détourna pour voir où étoit l'Ecreviſſe; mais elle ſe détacha finement de la queue du Renard, & elle ſe trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus prés du but. Alors ſe moquant de ſon adverſaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, ſi tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

Les railleurs doivent ſouvent s'attendre à être raillez à leur tour. L'Ecreviſſe ennuyée de ſe voir l'objet des mauvaiſes plaiſanteries du Renard, réſolut de s'en venger, & de le battre de ſes pro-

propres armes. Il se moquoit toûjours de sa lenteur, & de sa maniére ridicule de marcher à reculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut souffrir une raillerie innocente, qui se dit en passant, & sans aucun dessein d'offenser; mais on ne souffre guére celles qui sont les effets d'une malice envenimée, ou qui regardent des défauts personnels; c'est à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin, & les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui reproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite; quoiqu'il ne puisse point remédier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte a voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse qui se trouva tres-offensée que le Renard lui eût reproché, qu'elle marchoit de travers, & à reculons; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont eté couronnez.
Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont afinez!

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

UN Berger poursuivoit à toute outrance un Loup qui s'étant refugié auprés

prés d'un Laboureur, le pria tres-instamment de lui donner un asyle, & de le mettre en lieu de sûreté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ses brebis, ni ses moutons. Le Laboureur ne sachant où le mettre; cache-toi promptement, lui dit-il, sous ce monceau de paille; personne n'aura la pensée de t'y venir chercher; & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup se cacha donc le mieux qu'il put sous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit point vu le Loup. Non, lui dit-il, mais en même-temps, il lui fit signe de l'œil, pour lui decouvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce signe, le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la forêt plusieurs courses inutiles, & retourna enfin chez lui tout triste sans avoir pu trouver le Loup, qui sortit promptement du lieu où il s'étoit mis; & dit, s'adressant au Laboureur, Je vous remercie de l'asyle que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoissance, quand l'occasion s'en présentera.

SENS

SENS MORAL.

L'Envie de nuire est réputée pour l'effet; & l'on fait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volonté qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut sans doute raison de se fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainsi ce Laboureur perdit le fruit de son bienfait, & s'attira par sa supercherie, l'indignation du Loup, qui s'en vengea dans la suite sur ses brebis, & sur ses moutons. Rien n'est plus à craindre qu'une haine cachée sous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guére se précautionner contre ceux qui nous font des offres de service pour nous trahir, & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il est parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un asyle; mais en même temps il découvre à ceux qui le poursuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de sorte qu'il ne lui offrit sa maison que pour le livrer à ses ennemis. Mille gens jouent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Il vous font de beaux semblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le méritent; car quand on a découvert leur perfidie, non seulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus; mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle.
Quand à quelqu'un donnant ta foi,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle,
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour éclater contre toi.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE VI.

De deux Voyageurs.

DEux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble, & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourroient se trouver. Quelques jours aprés ils rencontrérent sur leur route, un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, & se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arrivérent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluye avoient extrêment enflé. Ils se querellérent à ce passage; & cette dispute à contre-temps, fut cause que l'un d'eux se noya misérablement, & que l'autre fut devoré par le Sanglier.

SENS

SENS MORAL.

LEs sociétez sont plus ruïneuses qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à cesser. Les amitiez ne se lient qu'avec peine, & se rompent fort facilement. Des intérêts différens, quelque légére dispute qui survient pour des bagatelles, quelques formalitez mal observées de part & d'autre ; tout cela suffit pour refroidir des amis qui ont été longtemps en fort bonne intelligence. La diversité des humeurs, & tu tempérament est encore un grand obstacle à la durée de l'amitié; de sorte qu'il est d'une extrême conséquence, avant que de s'embarquer dans aucune liaison, de bien connoître le genie, & les mœurs de ceux à qui l'on veut se donner. Les deux Voyageurs de cette Fable se promettent réciproquement en commençant leur voyage, une amitié réciproque, & de se secourir dans tous les dangers où ils se trouveroient; mais une dispute qui s'échauffa sur le point de passer un ruisseau, à qui passeroit le premier pour éviter la dent du Sanglier qui les poursuivoit; fut cause qu'ils périrent tous deux misérablement ; au lieu que s'ils eussent continué à se défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pu se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se desunissent,
Dans leurs dissensions tout est à redouter.
Emportez sur un rien, & vifs à contester,
Quelquefois tous les deux périssent.

FABLE

FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

UNe Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt & commencerent à écarter le grain avec leurs piez. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma mére, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons vôtre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

LEs exemples sont plus persuasifs que les discours; & pour persuader effectivement, il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Ce qui est en cela de fâcheux, c'est que l'on a toûjours plus de penchant à suivre les mauvais exemples que les bons, à cause de la corruption de la nature. Ce n'est pas une excuse légitime pour se justifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vu faire aux autres. S'il est louable de les imiter quand ils font bien, & qu'ils pratiquent la vertu, il n'est nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponse que fit à la Poule l'un de ses Poussins, qu'ils éparpilloient le grain à son exemple, doit apprendre aux pé-

res & aux méres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ſe qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent ſe cacher avec de grandes précautions,quand ils veulent faire quelque choſe qui ſeroit capable de bleſſer leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impreſſions ſur leurs eſprits & font cauſe ſouvent qu'ils ſe jettent dans des grands deſordres.

Quand tu blâmes quelqu'un, ton ſoin doit être extrême,
A voir ſi tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on ſe pardonne à ſoi même.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citrouille.

LE Palmier étoit demeuré ſtérile durant pluſieurs années; mais il ſe flatoit de l'eſpérance de porter á l'avenir des fruits plus beaux que par le paſſé. Un Villageois ſema par hazard au pié de ce Palmier pluſieurs grains de Citrouille, qui produiſirent de groſſes tiges, & des feuilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, portérent leur fruit juſqu'au plus haut de ſes branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colére à la Citrouille, toy qui n'es que ventre, & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever juſqu'à moi, & d'empiéter

ter ſur mes terres? Contente-toy de te renfermer dans tes bornes, & n'uſurpe pas avec tant d'inſolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irritérent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui repliqua-t'elle fiérement; je porte ma tige & mes feuilles où il me plaît, & j'occupe plus de terrain que mes voiſins ne le voudroient; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfans dont le nombre croit chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà ſans doute des menaces bien inſolentes, repartit le Palmier; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée ſi haut, & ſi tu ne rampes plus à terre. C'eſt ſeulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je ſuis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, repliqua le Palmier; mais auſſi ne te reſte-t'il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

LA préſomption & la vanité empêche que l'on ne ſe connoiſſe, & groſſit ſouvent mal à propos l'idée que l'on a de ſon mérite. La Citrouille, que ſa maſſe & ſon poids obligent à ramper toûjours à terre, a l'inſolence de ſe comparer au Palmier, parce qu'elle s'éroit élevée fort haut à l'appui de ſes branches. C'eſt le ſymbole de ces hommes groſ-

fiers & terrestres lesquels ayant plus de présompti-on que de mérite, veulent s'égaler aux plus grands personnages, & aux plus beaux génies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revétus ébloüit tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualitez. Mais les mémes choses par où ils prétendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie, & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniére à la Citrouille dont les larges feuilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se reserrent tout à coup, se flétrissent, & se détachent de leur tige; d'ou l'on peut apprendre qu'une élévation précipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une grande fortune en peu de temps, tombent de même, & passent comme un éclair, ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine, & trop précipitée
Est bien sujette au changement.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE IX.

Le Lion, & le Pourceau.

UN Lion passant un jour dans une Forêt, voulut se détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautròit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu

lieu si vilain, & si puant, qui fait soulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de salir, comme tu fais, tes soyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaise grace cette remontrance. De quoi te mêles-tu, repliqua-t'il au Lion? je ne censure point ce que tu fais? laisse-moî vivre à ma fantasie, & ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît, fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.

SENS MORAL.

LEs actions infames choquent les personnes raisonnables, & attirent leurs remontrances, qui sont pour l'ordinaire assez mal reçues, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que l'on lui reprochat d'aimer l'ordure, & de se veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fondée, & trés-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offensa. Voilà ce que font la plupart de ceux qui s'abandonnent aux vices; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en savoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes, ils fuyent ceux qui leur montrent le flambeau pour les éclairer.

C'est en quoi l'on raisonne mal; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les louanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action, pourquoi ne vouloir pas être redressé quand on a fait une fausse démarche? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingérent de faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps; autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure, & de se veautrer dans la fange; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude invétérée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au penchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncez.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t'on d'y trouver à redire
Comme nôtre penchant régle seul nos desirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE X.

Du Passereau, & de l'Hirondelle.

UN Passerau ayant apperçu sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse lui tint ce langage. En vérité

vérité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans appréhender le chagrin ni aucune infortune ; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace, & me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuïs point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse, & une importune, & de ce qu'ils ne tendent pas des piéges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte ; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu te comparer à moi ? Tont chant est tout uni, & toûjours sur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de mélodieux-dans ton ramage ; tu fais un tort considérable aux moissons ; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges, & tu détruis par ce moyen l'espérance des

Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un ſemblable dégât, ainſi ils me ſouffrent de bon cœur dans leurs maiſons, parce que je les réjouïs par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air d'inſectes, & des autres animaux qui l'empoiſonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaiſance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne ſongent qu'à faire du bien; mais l'on perſécute ſans ceſſe ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'eſt ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle, & du Paſſereau. L'une réjoüit par ſon chant ceux chez qui elle habite; mais le Paſſereau, avide & avare, pille les moiſſons des Laboureurs. Auſſi ils le chaſſent, & lui tendent de piéges pour le ſurprendre. Voilà pourquoi il avoue ingénûment à l'Hirondelle, qu'il paſſe ſa vie dans des appréhenſions continuelles d'être pris ou aſſommé. Mais l'innocente Hirondelle paſſe ſa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la ſouffrent dans leurs maiſons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjoüir par ſon chant.

Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuis, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à ſe reprocher
Demeure ferme, & vit ſans crainte.

FABLE

FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

LA Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits avant que de le laisser sortir du nid, Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tien pour assuré que la fléche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma Mere, lui repliqua le petit, vôtre avis me paroît fort sage, & fort utile; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, repartit la Pie. Ce parti me semble beaucoup plus sûr, & je trouve ton avis préférable au mien.

SENS MORAL.

LEs réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois mises en parallèle avec celles des vieillards les plus sages. L'expérience donne aux derniers un grand ascendant sur les jeunes gens, qui

doivent avoir beaucoup de déférence & de docilité pour ceux dont l'âge a meuri l'esprit. Cependant la Fable répréſente un petit Oiſeau qui n'eſt pas encore ſorti du nid, & qui raiſonne fort juſte pour la conſervation de ſa vie, & ſur les meſures qu'il devoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pu la lui ravir. Il renchérit en ſubtilité ſur les conſeils que ſa mére avoit voulu lui donner. Il lui répréſente que ce n'eſt pas aſſez de ſe défier de ſon ennemi; mais qu'il faut auſſi prévenir ſes attaques, & empêcher qu'il ne nous nuiſe. Le ſeul bon ſens ſuffit pour ſuggérer ce ſentiment à tous ceux qui ſont capables de raiſonner. Si l'on ſe ſent trop foible pour réſiſter aux attaques de ſes ennemis dont on connoît les mauvaiſes intentions, le parti le plus ſûr eſt de fuir & de ſe mettre par la retraite à couvert de leurs perſécutions. C'eſt la remontrance fort ſage que le Pouſſin de la Pie fit à ſa mére, lui donnant à entendre, qu'il ne ſeroit plus temps d'éviter le péril, quand ſa vie ſeroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raiſon les vieillards ſont priſez,
Leur jugement eſt mûr, leur prudence ſolide,
Mais pour prendre au beſoin un bon conſeil pour guide,
Les jeunes quelquefois ſont les plus aviſez.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Ane.

LE Loup, le Renard, & l'Ane, partirent de compagnie pour aller faire des courſes par le monde. A peine ſe furent-ils

ils embarquez dans le vaiſſeau qui devoit les porter, qu'ils ſe virent attaquez d'une furieuſe tempête. La peur les ſaiſit quand ils virent le péril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adreſſant au Loup, lui dit en gémiſſant, Hélas! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c'eſt ce qui attire ſur nous l'orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnoiſſons nôtre faute, & demandons en pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce péril. Cette reflexion fit trembler le Loup. Eh, s'écria-t'il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai dévoré de moutons & de veaux, & que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage! Ton crime eſt énorme, lui repartit le Renard; mais parce que ton penchant t'a porté à le commettre, tu mérites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main baſſe ſur les Chapons, ſur les Poules, ſur les Canards, & ſur les autres Oiſeaux domeſtiques; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'eſt qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête; le reſte du corps qui étoit aſſez gras, demeura de l'autre côté tout enſanglanté. L'Ane les ayant entendu raconter

ter leur hiſtoire, parla en ces termes. A ce que je vois, mes chers, vous étes tous deux bien plus coupables que moi ; car je porte la farine, & je ne mange que le ſon ; on me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoué vos fautes de ſi bonne foi, je vous dirai auſſi avec beaucoup de ſincèrité, qu'un jour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre au marché, je laiſſai doucement gliſſer les paniers le long de mon cou juſqu'à terre, & je mangeai la farine qui ſe trouva au fond ; mais j'en fus rudement châtié ; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton ; & il m'auroit aſſommé ſans doute, s'il n'eût pas cru que je lui étois encore néceſſaire. Le Renard, & le Loup qui avoient comploté enſemble de ſe défaire de l'Ane, s'écriérent de concert, Oh le grand crime ! Voilà indubitablement la cauſe de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jettions ſur le champ dans la mer ce malheureux Ane, qui eſt la cauſe de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette réſolution, qu'ils l'exécutérent ſans ſe ſoucier des cris de l'Ane qui ſe plaignoit de leur perfidie.

SENS

SENS MORAL.

Les méchans trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocens; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Ane de s'associer avec le Loup, & avec le Renard, dont l'un est extrémement cruel, & l'autre extrémement artificieux. Sa vie n'étoit guére en sûreté puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le panneau, ils lui racontérent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi après cet aveu, être obligé de leur declarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup près aussi énormes que ceux du Loup, & du Renard; cependant ces deux scélerats prennent de là occasion de calomnier l'Ane, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacez. L'aveu que le Loup & Renard firent de leurs crimes, étoit une impiété à l'égard de Jupiter; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautez. C'est ainsi que les Hyppocrites se jouent de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées, La société que firent ensemble le Renard, le Loup, & l'Ane, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à espérer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet Ane infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard, & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les scélerats ne se mettent d'ordinaire guére en peine.

Fuis ceux qui plus puissans que toi,
Ne sont point scrupule du crime.
De leur seul intérêt ils reçoivent la loi;
Et tôt ou tard tu seras leur victime.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIII.

Du Loup, & du Renard.

LE Loup, & le Renard s'associérent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant réciproquement de partager avec équité, tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrérent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur causa une joye sensible, se flatant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord; de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte; & tâchérent de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier & le flatant, lui dit, Je te prie de me déclarer qui tu es; quel est

ton

ton nom, & de quelle famille tu descens. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble, & illustre; car tu as la mine fort avantageuse, & un grand air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mére & tous mes parens, que je n'ai jamais pu avoir une véritable connoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pie, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoi il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidéle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette espérance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colére; Qui es tu, lui dit-il? Qui est ton pére, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes

ces

ces circonstances, lui repliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pié, où mon pére l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la proposition, disant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pié, & frappa le Loup si rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état si pitoyable. Voilà, lui dit-il en le raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de vôtre grand savoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris; & vôtre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'eusse sçu lire comme vous, le même malheur me seroit peut-être arrivé. Ainsi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits-fils, je leur conseillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire ni à écrire; car ceux qui se piquent d'une science si sublime, ne sont pas toûjours les plus prudens, ni les plus sages. Tandis qu'ils raisonnoient ensemble de la sorte le Cheval eut tout le loisir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida son compagnon à se relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il se soutenir sur ses jambes. Que je suis malheureux, s'écria-t'il, d'étre tombé dans une si

ſi grande infortune, pour avoir été trop ſavant, & que tu dois te ſavoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard ſe mit à plaiſanter ſur l'avanture du Loup, & à le blâmer de ſa ſottiſe. Aprés cela, ils ſe mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien ſatisfait d'avoir évité le peril par ſa prévoyance; l'autre tellement abbatu de ſa bleſſure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

IL ne ſert de rien d'être ſavant, ſi le ſavoir n'eſt ſoutenu par la prudence. C'eſt par elle que le Cheval ſe défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré ſa perte. Le Loup & le Renard dont la cruauté, & la ruſe ſont également à craindre, avoient comploté de le faire périr; & ils en ſeroient venus à bout ſi le Cheval n'eût ſagement fait avorter leur deſſein. On peut encore tirer une moralié des paroles du Renard, qui dit, pour ſe tirer d'affaire, qu'il ne ſavoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris; & qui déclare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il ſe moque par là finement du vain ſavoir du Loup, qui ſe croyoit fort habile, & qui donne cependant ſi groſſiérement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Savans de profeſſion ſont ſouvent plus ſots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la ſcience leur gauchit l'eſprit au lieu de le redreſſer. Ce n'eſt pas la faute de la ſcience; mais c'eſt qu'ils en font un mauvais uſage.

Que de subtils ressorts pour tromper se deployent:
Que d'artificieux détours!
Crains d'en espérer trop; la ruse tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIV.

D'un Passant, & d'un Ours.

UN homme doubloit le pas, pour arriver à sa maison avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à se répandre sur la terre, & que la neige étoit si haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer, il résolut de chercher quelque asyle, pour se mettre à couvert, & pour y passer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne qui servoit de retraite à un Ours. Il hésita d'abord s'il entreroit, craignant, qu'une bête aussi féroce ne le mît en piéces, & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le saisir, il aima mieux s'exposer à la merci de l'Ours, que de se laisser mourir de froid L'Ours oublia en quelque façon sa férocité naturelle, & le voyant entrer dans sa Caverne, il se mit à le caresser, lui offrant des noix, & des pommes. Il étendit de la paille, du foin, & des feuilles d'arbres pour lui servir de lit. Cette réception rassura

ſura le Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit préſentez, & ſe coucha pour y repoſer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta bruſquement ſon Hôte qui dormoit encore; & fit grande diligence pour aller à ſa maiſon, où il ne ſe rendit qu'avec des grandes fatigues. Ses Voiſins furent tout étonnez de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pu ſe retirer des neiges. Il leur raconta de point en point ſon avanture, & leur dit, qu'il avoit paſſé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur ſeroit fort aiſe de l'y ſurprendre. Ils approuvérent tous le conſeil qu'il leur donnoit, & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais réſiſter à tant d'ennemis, & qu'il ſeroit accablé par le nombre; mais il embrunta des forces de ſon deſeſpoir, pour ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité. Il ſe jetta à corps perdu dans la foule, & choiſit l'ingrat qui l'avoit trahi, aprés en avoir été reçu avec tant de courtoiſie, & d'une maniére ſi obligeante. Il déchira ce malheureux avec ſes dents, & avec ſes ongles,

les, & se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir périr, en périssant lui-même.

SENS MORAL.

L'Ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guére les ingrats, pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous répresente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire périr un lâche qui l'a trahi. Il le mit en piéces au milieu d'une foule d'hommes armez, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que son desespoir rendoit invincible. On a vu souvent qu'un petit nombre de gens desespérez ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux derniéres extrémitez, osérent attaquer six-vint mille Crotoniates, & les défirent à plate couture. Six cens soldats, résolus de perdre la vie, attaquérent, sous la conduite de Léonidas, l'armée de Xerxès, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain aprés midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuyoient, pour ne pas s'exposer à leur desespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout sans vouloir lui faire de quartier; ou quand il a résolu de se venger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit desespérée se voyant attaquée par tant d'ennemis, se jetta au travers de darts,

dards, & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui jouoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

LE Renard allant chercher quelque proye trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater, & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau, & le plus aimable de tous les Animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur, & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit pas semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de langage, & lui dit fiérement; Je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puis-

que tu l'es en effet; mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es tu devenu muet, ou ta bétise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui repartit sur le méme ton. Tu es bien plus sot toy même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde; tu ressembles à ces grands párleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu dis; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

LEs grands parleurs sont toûjours suspects, & ne persuadent guére. Le Renard de cette Fable est le modéle des imposteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs complimens, & leurs offres de services, sont autant de piéges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choisis pour être leur dupe. La méthode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir, pour rompre leurs mesures. Il ne faut pas faire semblant de les écouter; il faut rece-

recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous têmoignent. Cette indifférence les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'espérance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniére dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs du Renard: car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprès des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flateries, & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilitez, les honnétetez, & les déférences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens;
Mais de cet art flateur tu peux être la dupe,
Si tu trouves de yeux perçans.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVI.

De l'Ourse, & du Chien.

UN Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria trés-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa dis-

crétion, alla ſe coucher pour dormir. Ce procédé ſurprit l'Ourſe, qui ne parut pas moins étonnée de la pareſſe, que de la gourmandiſe de ſon Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton bruſque. Levé-toy promtement, afin que nous allions enſemble à la chaſſe pour avoir dequoi ſouper. C'eſt aſſez de dormir pendant la nuit; il faut traivailler pendant le jour; ſuis moi, & fais ce que je te dis, puiſque je t'ai donné à diner. Quoique l'Ourſe parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourſe eût interrompu ſon ſommeil, & qu'elle l'eût troublé dans ſon repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourſe, & laiſſez-moi dormir à mon aiſe encore quelque temps, ſi vous voulez que ma ſanté n'en ſouffre; car on s'incommode, quand on ſe met au travail incontinent aprés le repas. Lorsque j'aurai ſuffiſamment repoſé, je chaſſerai avec plus de courage, & de diſpoſition. Le Chien ayant parlé de la ſorte, ſe remit à dormir. Sa nonchalance, & ſa pareſſe irritérent tellement l'Ourſe, que ſe jettant ſur le Chien, elle le mit en piéces ſur le champ, & le dévora, ſans ſe mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proye, pour

remé-

remédier à la faim, dont elle se sentoit pressée.

SENS MORAL.

LEs lâches & les paresseux aiment mieux vivre dans la misére, que de faire des efforts pour travailler, & pour amasser dequoi subsister. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & se voyant régalé par l'Ourse, il dévora avidement tout ce qu'elle lui servit, abusant ainsi de sa bonté. C'est le symbole des parasites, qui aiment à faire bonne chére aux dépens d'autrui, & pourvu qu'il ne leur en coute rien. Ils traînent une vie malheureuse, allant chercher de table en table dequoi manger; ils essuyent à tous momens mille brusqueries, mille rebufades de la part des Maîtres & des domestiques des maisons qu'ils fréquentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner dequoi vivre honnêtement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire si bonne chére, & se passer de peu chez soi, que d'aller dans les maisons d'autrui, où ils sont regardez comme des fâcheux, & des importuns & méprisez comme des misérables? Platon se moqua un jour de Diogéne, qui lavoit des herbes pour son dîner, & lui dit, Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne serois pas réduit à vivre d'herbes. Mais Diogéne lui repliqua sur le champ. Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroî-

tre de la gourmandiſe, en mangeant par excès, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas auſſi qu'ils faſſent paroître trop de délicateſſe en déſaprouvant les mets qu'on leur ſert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaiſe grace ce qu'on leur donne. C'eſt une incivilité qui ne ſe peut pardonner, & qui n'eſt digne que de mépris.

Lorſqu'on a bien ſouffert, rien n'eſt plus dangereux,
Qu'un etat d'abondance où tout nous réuſſiſſe.
On s'oublie, on ſe perd à force d'être heureux,
Et l'excès du repas nous creuſe un précipice.

FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, réſolut de lui jouer un tour de ſon métier, & de lui enlever cet os. Dans ce deſſein, il l'aborda, & ſe mit à jouer avec lui pour l'amuſer, & pour lui faire lâcher priſe. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendoit, & grondant entre ſes dents, il continua toûjours à ronger ſon os ſans ſe ſoucier des careſſes du Singe, qui continuant dans ſon entrepriſe, tourna le Chien en tant de maniéres, qu'il lui ôta enfin de force,

force, ce qu'il n'avoit pu lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

LEs fourbes font jouer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guére se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusez, que le Poëte nous répréсente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de demonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapez. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniére ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte lorsque leurs ruses n'ont pas réussi; & ils ont recours à la violence, quand les prétextes leur manquent.

Crains ceux qui plus rusez que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force fera foi.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVIII.
D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.

UN Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée avec

avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la rémuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher dequoi appaiser la faim qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniére pitovable; de sorte qu'un Païsan qui passoit par hazard auprés de sa Caverne, s'en approcha ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçut le Païsan au travers d'un trou. Il le pria trés instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit lui promettant d'avoir une reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Païsan consentit à faire ce que l'Ours souhaitoit, & fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras, cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au méme moment, & fit mille démonstrations d'amitié à son libérateur, lui protestant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de sa reconnoissance. Ils marchérent de compagnie, aprés des complimens réciproques, l'Ours entretenant toûjours le Païsan du service important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Païsan en ces termes. Je meurs de

de faim, il faut tout présentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Païsan transi de frayeur, je t'ai conservé la vie, par le secours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir ? C'est donc ainsi que tu rens le mal pour le bien ? Il ne faut point tant de raisonnemens, repliqua l'Ours; c'est une affaire résolue, je veux te dévorer; & je suis en droit de le faire. Sur quoi ce droit est-il fondé, demanda le Païsan? Si tu peux m'apporter quelque raison légitime pour autoriser ce que tu as envie de faire, j'y consens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raisonnement du Païsan, lui fit cette réponse. Ce n'est pas d'aujourd'huy que les hommes comptent pour rien les services passez, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe, n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avis des trois premiers passans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons nous en à leurs décisions. Le Païsan accepta la proposition de l'Ours. Peu de temps après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, & l'Ours lui tint ce langage. Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différent qui est survenu entre nous deux.

Voici

Voici le fait. Nous disputions pour savoir s'il n'est pas vrai, que dans le temps ou nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs? Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je n'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importans services que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fournissoit de l'avoine, & du foin en abondance; mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien; car à peine puis-je me soutenir, & mettre les piez l'un devant l'autre: depuis ce temps-là, dis-je, on m'a retranché mon ordinaire; l'on ne me donne qu'une médiocre quantité de foin, je ne couche que sur de la paille: on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit auparavant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les services passez. Ce discours allarma étrangement le Païsan, & il croyoit déja que son procès étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçurent un grand Chien maigre
&

& hideux. Ils le saluérent lorsqu'il les aborda, & lui firent la méme proposition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniére il leur répondit. Lorsque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeunesse, je suivois mon Maître à la Chasse, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toûjours avec succès. Mon Maître, & tous les Domestiques de la maison me faisoient mille caresses, & me fournissoient abondamment dequoi vivre. Alors je ne me nourrisois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes sont devenues roides & languissantes par la vieillesse, & que je suis incapable de faire les mêmes exercices que je faisois auparavant, je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me souffrir dans le logis; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre, & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aisement les bienfaits? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonnement du Chien, de sorte qu'il croyoit déja voir l'Ours se jetter sur lui pour le dévorer; mais il se rassura un peu à la veue d'un troisiéme passant, qui devoit comme les deux premiers donner son

avis

avis sur le différent qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja assez avancé en âge, & dont la mine grave & sérieuse lui attiroit du respect. Le Villageois se jetta d'abord à ses genoux, se plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle maniére il lui avoit sauvé la vie en le tirant de sa Caverne, où il seroit mort de faim; & que pour recompense de ce bon office, il vouloit le dévorer, disant pour toute raison, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoissance pour les services passez. Cela est vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conservent toûjous la memoire. Le souvenir qu'ils en ont leur est utile & glorieux; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui sont tachez d'un vice si bas & que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois persuadé, continua le Vieillard, en s'adressant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne périsses bien-tôt qui veux faire mourir ton bienfaicteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son pressentiment eut son effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir

vers

vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une béte dont ils avoient perdu la piſte; mais au lieu de celle qu'ils pourſuivoient, ils ſe jettérent ſur l'Ours, le mirent en piéces & en firent curée, comme pour venger le Païſan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'eût empéché de périr.

SENS MORAL.

Les perfides & les ingrats portent ſouvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude ; le mal qu'ils veulent faire aux autres retombe ſur eux. C'eſt ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut dévorer ſon bienfaicteur, qui ſe détourna de ſon chemin à ſa priére, pour aller le ſecourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de ſa Caverne, où il ſeroit mort de faim ſans ce ſecours. L'exemple de ce Païſan nous montre qu'il faut toûjours être dans la diſpoſition de ſecourir les malheureux quand ils en ont beſoin. On a toûjours à ſe reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque diſgrace conſiderable, faute d'avoir été aſſiſtez. Sénéque a dit fort ſagement, que celui qui néglige de ſecourir un malheureux prêt à périr, doit être regardé comme homicide. Les hommes ſont entre eux comme les membres d'un même corps, qui s'aident & ſe ſoulagent réciproquement. Mais il arrive aſſez ſouvent que ceux qu'on a ſecourus avec le plus de zéle, & à qui l'on a rendu d'importans ſervices, ſe ſoulévent contre leurs protecteurs. Non ſeulement ils perdent la mémoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils

rendent le mal pour le bien, tant leur malignité est grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils protestent d'en avoir une reconnoissance éternelle, & de chercher toutes les occasions de se revenger; mais peu après ils imitent l'infidélité & la perfidie de l'Ours, qui aprés tant de belles protestations d'une éternelle gratitude, voulut se jetter sur le Païsan, pour le dévorer. Voilà ce qui fait que l'on a souvent moins de zéle à secouir ceux qui en ont besoin. Aprés avoir été payé plusieurs fois d'ingratitude, on appréhende toûjours de rencontrer des ingrats en son chemin; mais il n'est pas juste d'abandonner d'honnêtes gens, à cause des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoissance, à la bonne heure; s'ils en abusent, il faut se contenter du témoignage de sa conscience, & du plaisir secret d'avoir fait une bonne action. Il semble que l'Auteur de la Nature ait établi une espéce de correspondance entre tous les corps dont l'Univers est composé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider réciproquement. Le Soleil communique sa lumiére aux Etoiles & aux Planétes; ces vastes corps, quelque éloignez qu'ils soient de nous, ne laissent pas de nous soutenir par leur influences. Nous ne saurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons; la terre demeureroit stérile, si elle n'étoit continuellement humectée par les rosées ou par les pluyes. Les vapeurs que le Soleil éléve par sa chaleur, retombent sur la terre pour l'engraisser. Les Républiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent reciproquement. Tout cela nous aprend à assister dans leurs besoins ceux qui

ont

ont recours à nous, dans les peines & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en savoir quelque gré; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en seront peut-être plus reconnoissans. Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir été puni cruellement de son ingratitude; dans le même temps qu'il se préparoit à devorer le Païsan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une roue dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pére. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand-nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être?

FIN DES FABLES DE PHILELPHE.

FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE,

Et mises en vers Latins par Gabrias & par Avienus.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE I.

Du Renard sans queue.

UN Renard ayant donné dans un piége qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa qüeue. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queue; s'imaginant que ce défaut ne seroit plus une diformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur réprésentoit, pour les convaincre, que la queue qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. Dequoi nous servent nos queues, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler une foule de raisons, l'un des Renards

nards

nards de l'Assemblée s'avisa de lui regarder au derriére, & voyant qu'il n'avoit plus sa queue, dit, en se moquant de lui, le conseil que vous nous donnez est intéressé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queues, & nous ne partagerons point vôtre honte.

SENS MORAL.

CEux qui donnent des conseils aux autres tâchent toûjours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtez les plus favorables pour eux. Dans les déliberations il faut tâcher de pénétrer les secrets intérêts de ceux qui parlent; car ce n'est pas toûjours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secrettes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au desespoir, & tout honteux de se voir sans queue, tâcha de persuader dans une Assemblée generale à tous ses confréres de se couper la queue, afin de courir plus légérement & de pouvoir se garantir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du Renard auroient persuadé les moins rusez; mais Esope, pour venir à son but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queue, le fit remarquer à ses Compagnons, & déconcerta entiérement celui qui vouloit leur persuader de se defaire de la leur, comme d'un meuble inutile & incommode.

FABLE II.

D'un Païsan, & de la Mort.

UN Païsan accablé d'ennuis & de misére, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à sa Cabane, tout fatigué, & gémissant sous le fardeau qu'il portoit, il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas son fagot. Alors faisant réflexion sur sa vieillesse, sur sa misére, & sur l'abandon où il se trouvoit; il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le seul moyen de se délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point sourde aux priéres du Vieillard. Elle se présenta devant lui, & lui demanda ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette vue, & se repentant déja des souhaits qu'il venoit de faire, lui dit qu'il ne lui demandoit rien autre chose, sinon qu'elle lui aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.

SENS MORAL.

ON ne peut se défaire de l'amour de la vie; on trouve toûjours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un homme, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablez de vieillesse, de maladie, de miséres, qui appréhendent encore de mourir,

mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort quand leurs maux sont dans leur plus grande force, ce ne sont que des demi-volontez; & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir. Mécéne, Favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné à passer toute sa vie sur une roue, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloreuse, que de cesser entiérement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir; & la mort en elle-même épouvante moins les hommes que toutes les circonstances qui l'accompagnent. La veue du tombeau & d'un cadavre, a je ne sai quoi d'affreux & de lugubre, qui revolte l'imagination; mais puisque tous les hommes sont condamnez à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoisent insensiblement avec la mort, en y pensant fort souvent.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE III.

Du Lion, & du Renard.

LA premiére fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette vue, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la vérité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y

s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher, & de lui parler familiérement.

SENS MORAL.

ON vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'expérience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique; ceux qui éblouïssoient d'abord par l'éclat d'un mérite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages, & les plus politiques qui veulent toûjours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se dévelopent, pour ainsi dire, que par piéces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE IV.

D'un homme qui vouloit éprouver Apollon.

UN homme méchant & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pouvoir ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la cérémonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme

homme voulant mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit un Moineau qu'il cacha dans son sein, & s'approchant du Trépié, pria la Prétresse de consulter le Dieu, pour le prier de deviner si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Apollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle eut répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Apollon, parla en ces termes. Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir; & nos jeux verront l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes préparez à voir l'un ou l'autre de ces deux événemens.

SENS MORAL.

Il est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoit les plus secrettes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien pénétrez, devroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nou suivent par tout, & qu'ils sont toûjours attachez sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté supérieure; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut

jamais se joüer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils pénétrent au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE V.

De deux Grenouilles.

DEux Grenouilles habitoient un Marais qui fut entiérement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'été. Ces deux Grenouilles abandonnérent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond, Voici, dit l'une de ces Grenouilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y demeurer, dit l'autre; mais avant que de descendre dans ce puits, il faut bien considérer comment nous en sortirons, si la chaleur ou quelque autre avanture met jamais ce puits à sec.

SENS MORAL.

IL faut toûjours considérer avec attention les suites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On

On eſt pour l'ordinaire puni de ſon imprudence, quand on agit témérairement & au hazard. Dés le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'eſt ce qu'Eſope a voulu nous donner à entendre par le raiſonnement de la Grenouille. Voilà de belle eau, diſoit elle à ſa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous ſommes jamais obligées d'en ſortir quand l'ardeur du Soleil ou quelque autre accident aura mis ce puits à ſec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle maniére il faut prévoir toutes les circonſtances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raiſonnoient de la ſorte, ils ne feroient pas tant de fauſſes démarches; mais ils ne prennent que leur paſſion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loiſir de ſe repentir de leur imprudence.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE VI.

Du Païſan, & de ſes Enfans.

UN Laboureur ſe voyant prêt de mourir, ne laiſſant point de richeſſes à ſes enfans, voulut par adreſſe les engager au travail, afin qu'ils puſſent gagner dequoi vivre. Il les fit donc venir auprès de ſon lit, & leur tint ce langage. Vous voyez, mes enfans, leur dit-il, en quel état ſont nos affaires; tout ce que j'ai pu amaſſer pendant ma vie, je l'ai caché dans nôtre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard

lard mourut peu de temps aprés. Ses enfans persuadez qu'il avoit un thrésor caché dans leur Vigne, prennent dés bêches, & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'assiduité. A la vérité ils ne trouvérent point de thrésor, puisqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre qui avoit été si bien remuée, produisit une trés-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aise, & leur fournit dequoi vivre.

SENS MORAL.

CEux qui ne sont pas nez riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence, & par leur industrie. Le bien qui s'acquiert de la sorte est acquis légitiment, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuses pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le sel dans l'eau. Le Païsan, dont il est parlé en cette Fable, craignant que ses enfans ne s'engourdissent dans la fainéantise, leur fit entendre, qu'il y avoit un thrésor caché dans sa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bécher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit justement ce que prétendoit leur pére, bien persuadé que cette terre remuée de la sorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ses enfans dequoi vivre.

FABLE

FABLE VII.

D'un Laboureur, & de ses Chiens.

UN Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps qui ne lui permettoit pas de sortir, & ne sachant où trouver dequoi vivre; s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toûjours, il égorgea ensuite ses Bœufs qui traînoient la charrue, & qui lui aidoient à labourer. Les Chiens du Païsan qui virent tous ces massacres, prirent la résolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourroient, ne croyant pas pouvoir être en sûrete dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui servoient au labourage.

SENS MORAL.

IL ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leurs domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux, & si incommodes, que l'on ne sait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans services. Esope nous répréfente en cette Fable un homme qui tue ses Moutons, & ses Bœufs qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si nécessaires. Cet homme est le modéle de ces Misanthropes, qui voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir

ſouffrir qui que ce ſoit. Eſope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conſeil entre eux, & ſe dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'eloigner promptement d'un Maître ſi farouche & ſi cruel; & que puiſqu'il n'avoit pas épargné ſes Brebis & ſes Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'eſt ainſi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces eſprits ſauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretez.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE VIII.

D'une Femme, & d'une Poule.

UNe Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que ſi elle nourriſſoit mieux ſa Poule, & ſi elle l'engraiſſoit davantage, elle lui pondroit tous les jours, pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule devint fort graſſe, & ceſſa entiérement de pondre.

SENS MORAL.

L'Avarice eſt ſouvent dommageable; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitiſe ne dit jamais, c'eſt aſſez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les perſonnes trop avides de richeſſes, ſont incapables de ſe moderer; mais voulant trop en amaſſer, elles ſe ruïnent par les fauſſes meſures qu'elles prennent ou par les mauvaiſes affaires, dans leſquelles elles s'em-

s'embarquent. Esope répréfente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada faussement, qui si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains: mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déja amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez; & ce n'est pas sans raison qu'on la compare à la soif des hydropiques, qui croit toûjours à mesure qu'ils boivent.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.

DEux jeunes hommes fort rusez, & accoutumez à voler, se tenoient auprès d'un Cuisinier pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministére, l'un d'eux déroba une piéce de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps aprés, le Cuisinier s'apperçût du tour qu'on lui avoit joué; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la reserve de ces deux jeunes hommes, il

il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit reçu le morçeau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de son côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuisinier qui connoissoit leur malice, & leur mauvaise foi, Il vous est aisé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper; mais vous ne sauriez tromper Dieu.

SENS MORAL.

LE mensonge, & les fraudes, portent avec soi leur punition. Si l'on peut dérober à la connoissance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut se cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guére à punir tôt ou tard les injustices. On peut si bien se déguiser, & se servir de tant d'adresse, que les hommes n'ayent nulle connoissance des crimes que nous commettons; mais quel voile assez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoissance? C'est la réponse fort sage, que fit ce Cuisinier aux deux fripons qui l'avoient volè, aprés qu'il se fut aperçu de leur friponnerie. Ils niérent fortement d'avoir commis une action si lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur repartit-il, & il ne vous èst pas mal aisé de m'en imposer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes, & les hypocrites se servent de mille détours, pour éblouïr les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils ent on l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinemens ne trompent

pent point Dieu ; parce qu'il pénétre dans leurs plus secrettes intentions.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE X.

Les Ennemis.

DEux hommes qui se portoient une haine mortelle, faisoient voyage dans le même Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proue; l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroyable tempête qui survint tout à coup mit le Vaisseau en desordre, & fit connoître aux Voyageurs qu'ils étoient perdus sans ressource. Celui qui étoit assis sur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire seroit submergée la premiére. Le Pilote répondit, que ce seroit la proue. Je me console maintenant de mon malheur, repliqua-il, & la mort ne me sauroit être desagréable, puisque j'aurai le plaisir de voir périr mon ennemi.

SENS MORAL.

C'Est un grand déréglement de n'être point touché de ses propres maux, parce que des personnes que l'on hait sont exposées à de pareilles infortunes. La haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à se procurer à eux-mêmes de grands maux; pourvu qu'ils ayent l'avantage de faire souffrir leurs ennemis. Achille, dans Homére, proteste que la mort

lui sera douce, pourvu qu'il ait le plaisir de tuer Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toûjours les choses à ces grandes extrémitez, c'est souvent parce qu'on manque d'occasion. On voit des Plaideurs qui se ruïnent les uns les autres, pour avoir le plaisir de faire enrager des personnes qu'ils haïssent. On ne se soucie pas de se rendre malheureux soi même, pourvu que l'on rende son ennemi malheureux.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XI.

Du Chat, & des Rats.

IL avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vêcut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, résolurent de demeurer cachez dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché, de voir que les Rats ne paroissoient plus selon leur coutume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusez, s'apperçût de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois métamorphosé en pierre,

pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus prés te toi.

SENS MORAL.

LEs ſages ne ſe laiſſent pas tromper deux fois par les artifices des méchans, quand ils connoiſſent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'expérience. Les plus fins peuvent donner dans les piéges, qu'on leur dreſſe, quand ils ne ſe défient pas des perſonnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoiſſent pas leur malice; mais aprés en avoir fait l'expérience, ils ne s'y jouent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruſes des autres ſont inutiles. Perſonne ne peut ſe garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foi, mais l'on n'eſt pas excuſable de ſe laiſſer tromper par un fourbe, dont on connoit par expérience les filouteries.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XII.

Le Thun, & le Dauſin.

LE Thun fuyant un Daufin qui le pourſuivoit, fut jetté par la rapidité des flots ſur une Isle avec ſon ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & apperçu le Daufin qui rendoit les dernies abois: Je ne me plains plus de mon ſort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un malheur, puisque mon ennemi qui en eſt la cauſe, périt avec moi.

SENS MORAL.

ON souffre ses maux, avec plus de tranquilité, & plus de courage, quand ceux qui les ont procurez sont accablez des mêmes disgraces. C'est une consolation assez foible ; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on souffre. Le Thun poursuivi par le Daufin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant périr à ses yeux son persécuteur, Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourvu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablez sous les mêmes infortunes.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIII.

Le Castor.

LE Castor est un animal à quatre piez, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs opérations de Médecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs ; & connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui même les testicules, & les jette au devant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.

SENS

SENS MORAL.

LEs sages consentent à perdre leurs biens pour conserver leur vie, & en cela ils raisonnent fort juste, puisque la vie est le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'exposent à toutes sortes de dangers, qui vont aux extrémitez de la terre, qui affrontent les tempêtes, & les orages sur un Vaisseau fragile, & qui aprés avoir fait naufrage, ne laissent pas de se rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement insensé pour les biens. Les Poëtes ont feint qu'Hippoméne jetta trois pommes d'or, pour sauver sa vie; car si Atalante l'eût vaincu à la course, il eût été obligé à perdre la vie, selon les conditions du traité; mais Atalante s'amusa à ramasser ses Pommes, & donna le temps à Hippoméne d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à conserver sa vie. Les avares qui en regorgent, & qui n'osent y toucher, qui meurent de faim au milieu de l'abondance excitent plutôt l'indignation que la compassion. Le Castor leur apprend à vivre, puisqu'il ne craint pas de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIV.

Le Chien, & le Cuisinier.

UN Chien étant entré dans une Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le vo-

yant fuir aprés le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporte le cœur; au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

LEs pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'homme prend mieux ses précautions, pour se garantir des disgraces qui le menacent. Le Cuisinier ne se défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui jouer; mais quand il eut été attrapé une fois, il protesta bien qu'il seroit inutile au Chien de s'y jouer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien duppe pour se laisser tromper encore une fois.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XV.

Le Chien, & le Coq.

LE Chien & le Coq s'associérent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, & les ténébres étant fort épaisses; ils convinrent entre eux que le Coq se percheroit sur les branches d'un arbre, & que le Chien se glisseroit dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coutume,

me, aux heures réglées. Ce chant attira un Renard, qui fit ſon compliment au Coq, pour le prier de deſcendre, lui témoignant le deſir extrême qu'il avoit d'embraſſer un animal qui chantoit ſi mélodieuſement. Le Coq lui répondit, qu'il faloit auparavant réveiller le Portiér, afin qu'il lui ouvrit la porte. Le Renard qui ne ſe douta nulment de la ſupercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet le Chien ſe réveille aux cris du Renard, ſe jette deſſus à corps perdu, le déchire, & le met en piéces.

SENS MORAL.

Quand on ne peut réſiſter à la force, ou à la violence de ſes ennemis, on doit leur oppoſer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de réſiſter à la force, ou quand ce moyen eſt impoſſible, il eſt permis de ſe ſervir d'adreſſe, & de ruſes. Eſope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, perſuada au Chien de ſe tapir au pié, & de s'y mettre comme en embuſcade, pour rompre les meſures de ceux qui voudroient les ſurprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque ruſé qu'il ſoit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui ſe ſervent de fineſſes, qu'ils peuvent encore trouver les maîtres, qui renchériſſent par deſſus eux en raffinemens.

FABLE XVI.

Le Lion, & la Grenouille.

UN Lion ayant par hazard entendu le cri d'une Grenouille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ses esprits, il commença à considérer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit; bien résolu d'attaquer, & de combattre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être. Alors il apperçut une Grenouille qui sortoit d'un marais voisin. A ce spectale, le Lion plein de honte & d'indignation écrasa la Grenouille d'un coup de pié.

SENS MORAL.

IL ne faut pas s'étonner pour le bruit, prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose mérite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux aguerries. On a vû fuïr sans savoir pourquoi des hommes qui avoient toûjours été intrépides, & qui n'avoient pas apprehendé les plus grands dangers. L'Histoire Gréque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenue qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner si c'étoit un Soldat ou un buisson qui l'accrochoit. Esope feint en

cette

cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenouille, il crut que c'étoit un ennemi digne de ſon courage; & il ſe diſpoſa ſur le champ à le combattre. C'eſt ainſi que l'idée d'un péril que l'on croit effroyable, cauſe de cruelles allarmes; mais la peur ceſſe quand on connoit plus diſtinctement ce que c'eſt.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVII.

Le Devin.

UN Devin ſe tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui vénoient le conſulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empreſſement, & lui dit, que les portes de ſa maiſon étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ces meubles tandis qu'il s'amuſoit à informer les paſſans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta bruſquement la compagnie, & monta ſur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit; Eh quoi, lui dit-il, vous faites profeſſion de connoitre ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne ſavez pas ſeulement ce qui ſe paſſe dans vôtre propre maiſon!

SENS MORAL.

AVant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à ſe reprocher à

 ſoi-

ſoi-même. C'eſt une grande ſottiſe de penſer aux affaires d'autrui, & de négliger les ſiennes propres. C'eſt le reproche que l'on pouvoit, avec raiſon, faire à ce Devin, dont parle Eſope; car s'il eût été fort verſé dans l'art dont il faiſoit profeſſion, il auroit deviné, que les voleurs emportoient ſes meubles. Ceux qui furent témoins de cette avanture, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foi aux prophéties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raiſon de ſe moquer de ſes prédictions.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVIII.

Le Voyageur.

UN Voyageur extrêmement haraſſé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureuſement ſon voyage de lui conſacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps aprés, il trouva dans un chemin un ſac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le ſac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans; & pour s'acquiter en quelque maniére de ſon vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes; diſant qu'il partageoit fort bien avec Mercure; puiſqu'il lui donnoit l'intérieur & l'extérieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS

SENS MORAL.

Les avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or est leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable répréſente un impie, qui se joue manifestement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soi tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractére, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des présens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIX.

Le Berger, & la Mer.

Un Berger ajant par hazard conduit son troupeau sur le bord de la mer, admiroit la beauté, & la tranquillité de cet élément. Ce calme lui inspira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ses moutons, & acheta des dattes qu'il mit sur un vaisseau, où il entra lui-méme, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le vaisseau dans un péril évident de périr. Les Matelots furent obligez

ligez de jetter dans la mer toutes les marchandiſes, pour ſoulager le vaiſſeau, qui put à grand peine ſe ſauver. Peu de jours aprés cet accident, le Berger aſſis ſur le rivage, pleuroit amérement la perte qu'il avoit faite. Un paſſant s'arrêta auprés de lui pour contempler avec plaiſir le calme qui régnoit ſur les ondes; car la tempête avoit ceſſé. Je ſai bien, dit le Berger en ſe tournant vers le Paſſant, ce que ſignifie cette bonace; la mer demande encore des dattes pour les dévorer.

SENS MORAL.

LEs malheurs rendent les hommes plus prudens, & plus aviſez. L'adverſité eſt une leçon trés-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur eſprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils poſſédent, ils n'ont garde de s'expoſer aux mêmes dangers, dont ils ne ſont ſortis qu'avec tant de peines. L'avanture de ce Berger qui vend ſes moutons, pour faire un trafic ſur mer, ſe renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils poſſédent, & le confient aux flots, dans l'eſperance de faire fortune; mais une tempête qui ſurvient mal à propos, renverſe toutes leurs eſpérances, & les contraint de jetter leurs marchandiſes dans la mer, pour ſauver leur vie. Ils ne font pas toûjours un auſſi bon uſage de leurs malheurs que le Berger de la Fable; car ils n'ont pas plutôt mis pié à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens, pour tenter une

une ſeconde fois la fortune, & ils ſe rembarquent au premier bon vent.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XX.

Les Oyes, & les Grues.

LEs Oyes paiſſoient un jour dans un même Pré avec les Grues. L'Oiſeleur étant ſurvenu pour les ſurprendre, les Grues, par leur légéreté, ſe garantirent des piéges de l'Oiſeleur; mais les Oyes qui ſont naturellement plus graſſes, & plus peſantes, ne purent ſe ſauver aſſez promptement, & devinrent la proye de l'Oiſeleur.

SENS MORAL.

LEs pauvres ſe tirent plus aiſément d'affaire que les riches, qui ſont embarraſſez de tout ce qu'ils poſſédent. Quand il arrive qu'une ville eſt priſe par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur perſonne à garder, s'échappent aiſément; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les premiers ſont maigres & décharnez comme les Grues, & bien plus diſpoſez à fuir; mais les autres qui ſont peſans & gras comme des Oyes, ne peuvent ſe garantir des pourſuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'eſpérance de faire un plus grand butin. Ainſi les richeſſes, & les commoditez de la vie ſont quelquefois nuiſibles à ceux qui les poſſédent, & les font tomber dans de grands malheurs.

FABLE

FABLE XXI.

L'Ethiopien.

UN homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la négligence de son prémier Maître; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ces soins furent inutiles; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS MORAL.

LE naturel, le tempérament, les mœurs, ne se changent guére. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un cancre quelque peine que l'on se donne: & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout hérissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux tempérament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toûjours combattre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la Vie de Socrate ont dit de lui, qu'un Physionomiste ayant consideré attentivement les traits de son visage, dit tout haut: Voilà un

un méchant homme. Ceux qui connoissent la vertu de Socrate, se moquérent du Physionomiste, & le traitérent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne se trompoit point dans ses conjectures; & que son penchant le portoit éffectivement au vice; mais que son application & ses soins l'avoient corrigé. Peu de gens ont assez d'empire sur eux, pour se faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais naturel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la persévérance.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXII.

La Maîtresse, & les Servantes.

UNe Femme qui gaignoit sa vie à faire de la toile, etoit accoutumé de réveiller ses Servantes de grand matin, & sitôt que l'on entendoit le coq chanter, pour les appliquer au travail. Ces Servantes ennuyées d'une vie si pénible, & accablées du besoin de dormir résolurent d'égorger le coq de la maison, qui donnoit chaque jour le signal à leur Maîtresse, pour les réveiller de trop grand matin, & pour se lever elle-même. Elles tuerent donc le coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maîtresse se réveillant en sursaut à des heures incertaines; & croyant qu'il étoit temps de se le-

ver,

ver, alloit réveiller ses Servantes, & les obligeoit à sortir du lit.

SENS MORAL.

LEs bons conseils ne sont pas toûjours suivis d'un heureux succès; mais quand on a pris toutes les mesures que l'on pouvoit prendre, selon les régles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverse, il faut se consoler dans son pis aller. Souvent on se mécompte dans son calcul, & aprês avoir pris touts ses précautions pour rendre sa condition meillenre, on tombe dans un état pire que le Premier. C'est ce qu'Esope a voulu donner à entendre dans le raisonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le coq domestique; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaisir; car leur Maîtresse se réveillant au hazard, les obligeoit de se lever à toutes les heures de la nuit. C'est ainsi que les plus habiles se trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident suffit pour rombre les mesures les mieux concertées.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXIII.

La Devineresse.

UNe Femme qui faisoit profession de dire la bonne avanture, & de prévoir l'avenir; se vantoit encore de pouvoir appaiser la colére des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques uns l'accuserent d'impiété,

&

& la conduisirent devant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincue des crimes qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lorsqu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle, Hé quoy, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient; & vous n'avez pas même pu adoucir en vôtre faveur, la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

IL ne faut rien promettre par de là son pouvoir. Les personnes qui offrent leur crédit & leur faveur trop légérement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole; car si elles y manquent on les regarde comme des Charlatans & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de caresses. Ce procédé les fait mépriser, quand on a connu leur mauvaise foi. D'autres promettent ce qu'il est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine espérance.

FABLE XXIV.

Le Chameau.

LA premiére fois que les hommes apperçûrent le Chameau, ils furent épouvantez de la maſſe énorme de cette bête, & ſe mirent à fuir, pour ſe garantir des coups, la croyant trés-dangereuſe; mais s'appercevant qu'elle êtoit douce, & traitable, ils eurent l'aſſurance de s'en approcher de plus prés. Enfin, comme ils virent qu'elle ſe laiſſoit manier & approcher, ils la mépriſérent à un tel point, qu'ils lui donnérent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.

SENS MORAL.

ON s'accoutume aux choſes les plus terribles: & l'on vient quelquefois à mepriſer ce qui paroiſſoit d'abord redoutable. Cela ſe remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée ſeule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y eſt tombé, on s'évertue, & l'on trouve des reſſources à quoi l'on ne s'étoit point attendu. L'amour propre fait que l'on ſe forge des chiméres dans l'apprehenſion de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes ſortes de moyens pour ſe garantir du mal.

FABLE

FABE XXV.

Le Serpent.

UN Serpent se sentant foulé aux piez des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient été plus rerenus, & vous auroient laissé en repos.

SENS MORAL.

CEux qui repoussent vivement les prémieres attaques, sont moins exposez à de nouvelles insultes; car quand on connoit leur courage, on s'abstient de s'y jouer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'est ce que Jupiter a voulu nous apprendre dans la réponse qu'il fit au Serpent; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marchérent les premiers sur le ventre, les autres n'auroient pas voulu s'exposer dans la suite à se faire piquer. Une résolution hardie, que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contre-temps.

FABLE XXVI.

Le Berger.

UN Berger avoit conduit ses Moutons dans un lieu planté de Chénes. Il dépouilla ses habits qu'il mit au pié d'un arbre, & y monta pour abattre du Gland. Ses Moutons y accoururent; mais en mangeant le Gland, ils déchirérent & mirent en piéces les habits du Berger, qui étoient au pié du Chêne, Lorsqu'il fut descendu, & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ses habits: En vérité, dit-il à ses Moutons, vous étes bien méchans, & bien ingrats. Vous donnez libéralement vôtre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le soin de vous nourrir.

SENS MORAL.

PLusieurs font sans choix, & sans discernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde. C'est assez pour exciter l'aversion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque, & les revolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfaiceurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il est parlé en cette Fable, mirent en piéces les habits de leur Berger, Ils le firent par inadversitence, les ayant trouvez par hazard, sous

le

le gland qu'ils mangeoient. Mais les ingrats font de propos délibéré, & par leur choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice est lâche & noir, & il n'y a point de supplices trop cruels pour punir des gens d'un si mauvais naturel.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXVII.

D'un Chien, & d'un Cuisinier.

On préparoit un magnifique festin dans la maison d'un grand Seigneur. Le Chien de la maison invita un autre Chien de ses amis à venir prendre sa part du festin. Ce Chien étranger étant introduit dans la cuisine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faisoit. Ah, que je vais faire bonne chére, s'écria-t'il en remuant sa queue en témoignage de la joye qu'il goûtoit par avance; je me remplirai l'estomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours sans manger. Le Chien disoit tout cela en lui-même, & flatoit de sa queue le Cuisinier pour mériter sa bienveillance; mais le Cuisinier qui ne connoissoit pas ce Chien étranger, & qui appréhendoit qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour, le prit par la queue, & le jetta par la fenétre. Lorsqu'il s'enfuyoit en criant de toute sa force, il trouva

en ſon chemin un Chien de ſa connoiſſance, qui ſavoit bien qu'on l'avoit invité pour être du feſtin. Il lui demanda comment on l'avoit reçu, & s'il avoit fait bonne chére. Fort bonne répondit-il; mais, j'ai tant bu, & je me ſuis ſi bien enivré, qu'il ne me ſouvient plus, d'où, ni comment je ſuis ſorti.

SENS MORAL.

IL ne faut pas trop compter ſur les promeſſes de ceux qui ſont libèraux aux dépens d'autrui. On voit de certains gens s'ingérer dans les maiſons, qui en veulent faire les honneurs, & diſpoſer de tout, comme s'ils en étoient les propriétaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, ſans ſavoir ſi le Maître le trouvera agreable. Ils réglent la bonne chére qu'il faudra leur faire. On eſt tout étonné de les voir uſurper cette autorité. C'eſt pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Eſope a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ſes amis, pour faire bonne chére aux dépens de ſon Maître, fut jetté par la fênetre, & qu'il ne tâta point du feſtin. Voilà le ſort des Paraſites. On les chaſſe des maiſons, où ils veulent s'introduire, ſans y être ſouhaitez, & on les y regarde comme des facheux & des importuns.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

UN Corbeau, dangereuſement malade, diſoit à ſa mére qui jettoit de hauts

cris,

cris, & qu'il voyoit réduite au deſeſpoir: Ma mére, ceſſez de pleurer, & de vous affliger. Allez plutôt prier les Dieux pour moi, afin qu'ils me rendent la ſanté. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne ſoient ſourds à mes priéres; ils ſont tous irritez contre toi, pour avoir dévoré leurs Victimes.

SENS MORAL.

CEux que l'on a outragez pendant que l'on étoit dans la proſpérité, ne ſont guere en diſpoſition de faire du bien à leurs ennemis qu'ils voyent tombez dans l'adverſité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'eſt pas temps de ramper & de prier, aprés avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont reçus ne perdent pas ſi tôt la mémoire. Le Corbeau, qui dans ſa pleine ſanté avoit profané & dévoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guére en état de les fléchir & de les attendrir par ſes priéres, lors que la maladie l'eut reduit à la derniére extrémité. C'eſt à tort que certaines gens ſe plaignent qu'on ne les aſſiſte pas dans leurs beſoins, aprés qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont mépriſé tout le monde durant leur proſpérité.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXIX.

D'un Païſan, & d'un Serpent.

IL y avoit à la porte d'un Païſan, une caverne qui ſervoit de retraite à un Ser-

pent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha ſans y penſer ſur le Serpent, qui le mordit; de ſorte que l'enfant mourut ſur le champ par la force du poiſon. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, ſe retira promptement dans ſa caverne, pour ſe mettre à couvert de la fureur du Païſan, qui pénétré de douleur pour la mort de ſon fils, prit une hache & ſe poſta à l'entrée de la caverne attendant que le Serpent en ſortît, pour lui couper la tête. Mais le Serpent ſe tenoit alerte, & regardoit de tous côtez, bien perſuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant ſortir, à peine eut-il mis la tête hors de ſon trou, que le Païſan brûlant de colére, & du deſir de ſe venger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promtement ſa téte, para le coup, dont les marques demeurérent ſur la pierre, comme des ſignes de la colére du Païſan. Sa femme ſouhaittant qu'il ſe réconcilât avec le Serpent, mit à l'entrée de ſa caverne du pain, & du ſel, & l'exhorta de faire la paix avec ſon mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette réconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de vôtre fils, & ces marques

de

de la colére de vôtre mari empreintes sur ce Rocher.

SENS MORAL.

Les hommes ne cessent guére de haïr, & ne perdent point le desir qu'ils ont de se venger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont reçus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi réconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette réconciliation n'est qu'un prétexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toûjours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la premiére occasion qu'il trouve de se venger. C'est mal connoître les hommes que de se fier aux apparences & aux démonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins, ou des affronts essentiels.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXX.

D'un Joueur de Trompette.

Un Joueur de trompette, aprés avoir sonné la charge, les deux armées étant en présence, fut pris par les ennemis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur disoit-il, que je ne suis point en état d'ôter la vie à personne, puisque je ne porte point d'armes offensives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'est pour cela, lui repondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire

mourir, puisque ne ſachant point combattre, tu animes cependant les autres à ſe battre, & à s'égorger.

SENS MORAL.

CEux qui animent les Grands les uns contre les autres, ſont quelquefois plus de mal par leurs mauvais conſeils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux mêmes envie de nuire. C'eſt le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop légérement les hommes qui les approchent, ſans approfondir les raiſons, & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur on fait des outrages ſenſibles, quoiqu'ils n'ayent point penſé à les offenſer. Sur ces préjugez, ils donnent des ordres dont les ſuites ſont ſouvent tres funeſtes, & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur eſprit. Comme ils ne ſont déja que trop diſpoſez à la vengeance, & que l'idée des moindres mépris, ou du moindre affront les met en furie, c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, que de leur tenir des diſcours qui les animent encore davantage.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXI.

Le Ris, & les Pleurs.

ON raconte que deux hommes paſſoient toute leur vie à conſidérer la viciſſitude des choſes humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toûjours. Quelqu'un ayant fait réflexion ſur leur différente

férente conduite, les aborda, & ayant ſalué le Pleureur, lui demanda pour quel ſujet il pleuroit de la ſorte ſans relâche. Je conſidére avec attention, répondit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde, & j'y vois principalement trois choſes qui me font beaucoup de peine. Prémiérement je déplore la miſére des Rois & des Grands, qui étant les Arbitres des choſes humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainſi dire, comme les Dieux de la terre, n'ont cependant ni piez, ni mains, ni yeux, ni oreilles, & ne voyent & n'agiſſent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que ſelon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut dégré de gloire & de félicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai le monde ne finiſſe bien-tôt, & qu'il ne ſoit conſumé par un incendie géneral, eſt pour moi une ſource intariſſable de larmes; car je vois qu'une affreuſe ſécheresſe conſume & brûle toutes choſes. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que pluſieurs Nations diſputent entre elles à qui ſe ſervira de plus grandes coupes, & de plus grands pots. En troiſiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je ſuis fâché que la ven-
dange

dange ne précéde pas la moisson; car il seroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'été que pendant l'automne. Ce seroit un excellent reméde pour tempérer les chaleurs de cette saison, qui sont excessives & incommodes; & l'on pourroit agréablement se desaltérer avec cette liqueur nouvelle. Après que l'Etranger eut connu les sujets que celui-ci avoit de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toûjours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami; mais je ris principalement de trois choses. Premiérement, je ris de la confiance des mortels & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux? car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur Vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent reçu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs playes soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dés le lendemain à boire avec plus d'excès. Les

Joueurs

Joueurs ne peuvent s'abſtenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuſe, biſarre, incommode, inſupportable, ſe donne à peine le loiſir de faire les funérailles de cette premiére femme, qu'il ſonge à ſe remarier. En ſecond lieu, les contre-temps des hommes me font rire, car ils ajoûtent à la joye de la bonne chére & des feſtins le plaiſir du chant, & des inſtrumens de Muſique; & ils mélent les plaintes & les gémiſſemens parmi les douleurs & les larmes de perſonnes affligées. En troiſiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Médecins, puisque l'on en trouve par tout un ſi grand nombre qui donnent les remédes pour rien? Car y a-t'il une vieille, qui ne faſſe pas maintenant profeſſion de Medecine? Mais quand cela ne ſeroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guérir les hommes? Pourquoi guérir les Envieux du mal des yeux; les Gourmands, des maux de bouche; les femmes & les médiſans, de maux de la langue & du goſier; les Curieux, & les Paraſites, de l'aſthme; les coléres, des maux d'eſtomac; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties néceſ-

néceſſaires à la génération; les Larrons, de la goutte; les Soldats, de la folie? Il ſeroit avantageux à la République de ne point guérir tous ces gens-là de ces ſortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raiſon. C'eſt, repliqua celui qui rioit toujours, que ſi les Envieux avoient les yeux foibles & attaquez de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens & la proſpérité d'autrui; ils ſe figureroient qu'elle eſt plus grande; & cette imagination redoubleroit leur douleur. Quels maux ne cauſeroient point aux gourmands les continuelles incommoditez de bouche? Les femmes, & les médiſans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embarraſſée. Il ſeroit à propos que les Paraſites, & les Curieux fuſſent travaillez d'un aſthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de ſoin des affaires d'autrui; ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les perſonnes ſujettes à la colére, avoient de grands maux d'eſtomac, elles ne s'abandonneroient pas à de grands emportemens. Qu'eſt il beſoin que ceux qui gardent le célibat, ayent ſi ſaine une partie de leur corps qui leur eſt ſi inutile? Si les Larrons avoient toûjours

jours

jours la goutte, ils ne pourroient aller voler personne. Vous savez que les Poëtes réprésentent les plus grands Héros, & même le Dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux Soldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Philosophes recommencérent à pleurer, & à rire, selon le different rôle qu'ils faisoient. L'Etranger se separa d'eux, & continua son voyage.

SENS MORAL.

LEs affaires humaines peuvent faire rire, ou pleurer, selon les différentes maniéres dont on les envisage. Cette Fable est fondée sur l'Histoire d'Héraclite & de Démocrite. L'un déploroit les malheurs & la folie des hommes; l'autre se moquoit de leurs entêtemens, & de leurs extravagances.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXII.

D'un Oiseau, & de la Moisson.

AU temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mére de ces petis Oiseaux quittoit le nid, pour aller chercher dequoi les nourrir; elle leur recommandoit soigneusement de bien retenir tout

ce

ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidele à son retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déja fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son blé avec le secours de ses amis. La mére des Oiseaux ne parut point étonné de cette nouvelle. Le lendemain, elle alla selon sa coutume, chercher de la nourriture à ses petits, qui lui dirent à son retour, que le Maître du champ se serviroit, pour couper son blé, de ses parens & de ses amis. Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ses valets, & son fils; C'est maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus assurée.

SENS MORAL.

On tire plus de secours dans ses besoins des étrangers, que de ses proches. On ne sauroit dire la raison pourquoi les personnes de même sang se regardent toûjours avec quelque espéce de jalousie. Ils sont moins affligez des succès qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parens mêmes. Ils sont aussi moins disposez à les secourir dans les embarras qui leur surviennent. C'est pourquoi Esope a feint que l'Oiseau ne crut pas être obligé d'ôter son nid du champ, tandis que le propriétaire ne parloit que de l'assistance de ses parens, & de ses amis.

FABLE

FABLE XXXIII.

D'un Pére, & de son Fils.

UN jeune homme se vantoit un jour devant son pére, d'avoir fait un grand nombre d'amis par sa civilité, & par les bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son fils, & voulant le corriger, lui demanda, s'il les avoit éprouvez. Oui, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, repliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve; & voici de quelle maniére vous vous y prendrez. Vous tuerez un veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos intérêts; vous le prierez de vous secourir dans une affaire tres-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son pére lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus zélé. Il lui présenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son pére lui avoit suggéré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation;

 ensuite

enſuite il le traita durement de paroles. Enfin il lui déclara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaiſe affaire, ni avoir part à ſon crime. Le jeune homme retourne vers ſon pére, & lui raconte de point en point comment ſon ami l'avoit reçu. Vous voyez, mon fils, lui repartit le Vieillard, de quelle maniére les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous ſont plus fidéles. Il obéït, mais tous l'abandonnérent lâchément, & le rébutérent. Alors il avoua ſon errrur devant ſon pére, & ſe repèntit de ſa crédulité. Vous vòyez lui dit le Vieillard, que j'ai vécu long-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un ſeul homme fidéle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connoître ſes véritables ſentimens, allez le trouver. Il le lui nomma, & lui deſigna ſa maiſon. Dites-lui que vous êtes mon fils, demandez-lui du ſecours, pour dérober au Public la connoiſſance du crime que vous feindréz avoir commis. Le jeune homme alla ſur le champ trouver celui que ſon pére lui avoit indiqué. Il lui expoſa l'hiſtoire qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent

tinent lui dit d'entrer dans ſa maiſon, afin de parler d'une affaire qui lui paroiſſoit trop importante pour être traitée en public; car il l'avoit abordé dans la rue. Il le conduiſit dans l'endroit le plus reculé & le plus ſecret de ſa maiſon, & ſe préparoit déja à y faire une foſſe pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoiſſant la fidélité d'un ami ſi généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le ſujet de ſa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ſes amis, & de l'aimer comme il aimoit ſon pére, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant ſe laſſer d'admirer, & de louer la générosité d'un ami fidele; & ſe blâma lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son pére lui donna encore pluſieurs beaux préceptes, pour diſtinguer les faux amis d'avec les véritables, & pour le rendre plus réſervé ſur le choix qu'il devoir faire, ſans ſe laiſſer ſurprendre par de belles paroles, & par les trompeuſes apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

Les véritables amis ſont tres-rares & il eſt fort aiſé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas

dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en assurer est de les mettre à l'épreuve. S'ils sont constans & fidéles pendant vôtre adversité, s'ils ne craignent point de se déclarer pour vous, & de vous secourir dans des affaires délicates, au hazard de se perdre eux-mêmes, c'est une marque évidente que leur amitié est sincére, & que l'on peut sûrement compter sur eux.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

UN méchant homme, coupable des crimes les plus enormes, étoit couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus sûr pour dormir. Il obéït aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec de grandes marques de joye, & de reconnoissance. Sérapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scélérat,

lui

lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, & d'un parricide? Mais si tu avois été écrasé sous les ruïnes de cette muraille, tu serois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es réservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

SENS MORAL.

LEs scélérats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines dues à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une maniére plus étonnante, & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur devoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal, qui au contraire se voyent riches & opulens, qui coulent tranquillement leur vie dans l'abondance & dans les délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine, mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.

* * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXV.

De la folle entreprise des Chiens.

UNe troupe des Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer

des peaux qui flotoient. Ils résolurent entre eux, pour avoir ces peaux, de boire toute l'eau de la mer; mais ils crevérent tous à force de boire, avant que d'exécuter leur dessein.

SENS MORAL.

LEs entreprises mal concertées ne peuvent réüssir; & l'on se trouve toûjours mal de suivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui se font souvent de mauvaises affaires pour contenter leur avarice. Comme leur passion les aveugle le plus souvent, ils ne raisonnent pas assez, pour prévoir la suite fâcheuse des entreprises où ils s'engagent.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XXXVI.

D'un Berger, & d'un Cuisinier.

UN Berger, & un Cuisinier, faisoient voyage de compagnie. Ils trouvérent par hazard sur leur chemin une Brebis fort grasse, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils se jettérent tous deux dessus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profession ils étoient l'un & l'autre, & pour quel sujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Aprés qu'ils se furent expliquez sur le métier qu'ils

qu'ils faisoient, la Brebis se tourna du côté du Berger, & se livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuisinier, que son Métier étoit d'égorger les Brebis; & celui du Berger de les conserver; & que par conséquent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faisoit.

SENS MORAL.

Autant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchans, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on se repent tôt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Esope feint que la Brebis s'informa soigneusement de quelle profession étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de se déterminer sur son choix. Cette leçon est tres-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs, & le caractére des persones avec lesquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils soient vicieux, & enclins à mal faire, il faut rompre sur le champ, quelque agrément que l'on espére trouver dans leur commerce, dont on a tôt ou tard assez d'occasions de se repentir. Si la société des gens de bien n'est pas si agréable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit, qu'il aimoit mieux se rèjouïr avec des fripons que de s'ennuyer avec des gens de bien, n'est pas sainte.

FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats, & les Grenouilles.

LA Cicogne preſſée de la faim, ne ſachant de quelle ruſe ſe ſervir pour attraper les Grenouilles qui s'enfonçoient dans leurs marais, ni les Rats qui ſe cachoient dans leurs trous, alla ſur le bord d'un étang, & dit aux Grenouilles, que les Rats témoignoient par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils ſe vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit battre trois Grenouilles. Elles ſe tinrent trés-offenſées de ce mauvais diſcours, & proteſtérent qu'elles ne refuſeroient point de ſe battre contre les Rats, en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles les mépriſoient, & diſoient qu'une ſeule Grenouille ſuffiſoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce diſcours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenouilles au combat. On choiſit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des marais des Grenouilles, & des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à ſa diſcrétion, ſe mit à les tuer les uns après les

autres.

autres. Ceux des Rats & des Grenouilles qui échapérent, connurent alors qu'ils avoient été pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

SENS MORAL.

IL ne faut point ajoûter foi aux rapports de ses ennemis, car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire, & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La sotise des Rats, & des Grenouilles, qui s'animérent, à ce que dit Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des saillies de la colére, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne, & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire, où l'on s'embarque, par les artifices des personnes intéressées, qui travaillent sous main à la ruine des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne faut donc pas, sur de legers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche, par de mauvais discours, à rendre suspectes. Il faut au moins avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS,

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

DAns le temps que Creillus, qui avoit établi le siége de son Empire dans

 une

une vaſte & ſombre caverne, gouvernoit toute la Nation des Rats, un Chat célébre rodoit continuellement autour de cette caverne, pour épier tout ce qui s'y paſſoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de ſon autorité, & plein de zéle pour le repos de ſon Peuple, ſouffrit impatiemment les aſſiduitez du Chat, & les curieuſes obſervations qu'il faiſoit ſur les terres de ſon Empire. Il fit part de ſon chagrin à l'un de ſes Alliez, & de ſes confidens, qui exerçoit la charge de Tyroclope, c'eſt à dire, Larron de fromage. Il lui demanda conſeil ſur les meſures qu'il devoit prendre pour égarter ce Chat. Il fut réſolu dans le Conſeil des Rats, qu'on léveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remportérent d'abord quelques avantages ſur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & dévoré par un Chat. Cette triſte nouvelle fut rapportée à ſa mére, par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Après pluſieurs ſingnalez combats, ſoutenus vigoureuſement de part & d'autre, lorsqu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écraſa le Chat. Cet accident donna la victoire

aux

aux Rats. Cette Fable est écrite en forme de Comédie, dont les principaux personnages sont Creillus, Roi des Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Héraut; une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

Creillus. A quoi pensons-nous, généreux Citoyens, de demeurer si long-temps cachez dans nos cavernes, & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misére? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtre; mais toûjours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure, toûjours renfermez dans nos trous, comme si nous étions resserrez par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & nôtre malheur égale celui de ces Peuples infortunez, qui sont privez de la lumiére pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des ténébres affreuses.

Tyroclope. Si nous sommes renfermez, au moins nous vivons dans nos cavernes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposez à une infinité de périls; & une prompte mort sera la récompense de nôtre témérité.

Creillus.

Creillus. Pourquoi ſerons-nous expoſez aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez?

Tyroclope. Nous deviendrons la proye d'un raviſſeur avare, & affamé.

Creillus. Quel eſt le raviſſeur? Ne faites point de façon de me le dire; car je ne devine pas aiſément.

Tyroclope. C'eſt celui que les hommes appellent un Chat; & qui rode perpétuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats, & de même que les Chiens ſont les ennemis irreconciliables des Liévres, du Met, ce redoutable ennemi, eſt toûjours alerte pour nous ſurprendre. Il jette ſur nous des regards terribles, qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

Creillus. Je ne le ſai que trop, combien vos conjectures ſont bien fondées. Ce cruel a dévoré autrefois, à mes yeux, ma chére fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

Tyroclope. Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corſocopo; & à mon fils Sitodarpe, que j'aimois avec tant de tendreſſe, & qui venoit au ſecours de ſa ſœur.

Creillus. Pourquoi demeurons-nous donc le bras croiſez, comme des lâches, ſans

ſans nous mettre en devoir de venger la mort de nos chers enfans?

Tyroclope. Et que voulez-vous que nous faſſions?

Creillus. Il faut punir ce cruel Panfage comme il le mérite, & ſonger à venger ceux qu'il à fait périr.

Tyroclope. Comment nous y prendrons-nous? Dites-moi nettement toutes vos penſées ſur cette affaire importante.

Creillus. Il faut que nous l'attaquions bruſquement, & ſans lui donner le temps de ſe reconnoître.

Tyroclope. Cette propoſition me glace d'effroi. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous dévore; & que nôtre perde ne redouble la joye du Chat, & n'ajoûte un nouveau luſtre à ſa gloire.

Creillus. Je crois que nous devons tout tenter, pour venger les morts; car vous ſavez que de grands perſonnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vengé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs fréres.

Tyroclope. Oui, je ſai tout cela; mais il eſt bien douloureux d'être privé de la lumiére, pour être enſeveli ſous un tombeau ténébreux.

Creillus.

Creillus. Mais doutes-vous que nous ne puiſſions abattre la puiſſance de cet ennemi redoutable, & le faire périr ſans reſſource?

Tyroclope. Dites-moi comment nous pourrons exécuter une ſi belle entrepriſe.

Creillus. En l'attaquant, & le pourſuivant à toute outrance, & à force ouverte.

Tyroclope. Je crois qu'il ſeroit plus à propos d'avoir recours à la ruſe, & de le vaïncre par ſurpriſe.

Creillus. Mais par quel ſtratagême pourrons-nous le ſurprendre?

Tyroclope. S'il ſe defie que nous lui dreſſons quelque embuſcade, il nous tendra auſſi des piéges : & ſi nous lui déclarons la guerre, il raſſemblera un grand nombre de ſoldats. Nous ne pourrons ſoutenir ſes efforts, & il remportera la victoire ſur nous, après avoir mis toute nôtre armée en déroute.

Creillus. Quand nous aurons mis ſur pié autant que nous pouvons de ſoldats, il faudra encore groſſir nôtre armêe par des troupes auxiliaires, ſelon la coutume.

Tyroclope. Ne vous ſouvenez-vous plus de l'attaque que nous fimes contre l'armée des Chats, & des Grenouilles, avec de nombreuſes troupes de nos Alliez, qui étoient venus à nôtre ſecours?

Creillus.

Creillus. Je m'en ſouviens, & du malheureux ſuccès de nôtre entrepriſe. Nos enfans, nos fréres, nos amis, nos péres, périrent dans cette guerre; & peu s'en falut que nous n'y perdiſſions la vie.

Tyroclope. Je crains le même ſort, ſi nous recommençons la guerre.

Creillus. N'appréhendez rien, & les Dieux ſont pour nous, ils me l'ont fait connoître par les ſonges. Vous ſavez que j'ai quelque connoiſſance en cet art; & que je ſuis aſſez expert dans l'interprétation des ſonges.

Tyroclope. Qu'eſt-ce que les Dieux vous ont donc révélé?

Creillus. Lorsque je dormois, Jupiter m'eſt apparu, il m'a inſpiré une force extraordinaire, & m'a dit: Vous avez un courage invincible.

Tyroclope. Dites-moi encore, ſous quelle figure il vous a paru.

Creillus. Il reſſembloit à Tyrolichus, ce ſage Vieillard.

Tyroclope. Ne vous eſt-il point encore apparu dans un autre temps, & dans un autre état?

Creillus. Il me ſembloit que mes menaces le rendoient timide.

Tyroclope. Quelles menaces avez-vous donc pu faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux & qui commande aux Dieux immortels? L'avez-vous menacée d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras?

Creillus. Je lui fis mille fois l'année passée cette menace; car en faisant réflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle maniére je languissois dans un trou sombre, & étroit, rempli d'affreuses ténébres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, & dis mille injures, au grand Dieu Jupiter; & j'ajoûtai à mes gémissemens d'affreuses menaces pleines d'indignation, & de desespoir.

Tyroclope. Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conçues?

Creillus. Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats, & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le reservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourrir.

Tyroclope. Je me joindrai à vous avec ma femme, & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

Creillus.

Creillus. Non, je vous le jure; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leurs avis, dans la conjoncture présente.

Tyroclope. Ce n'est pas maintenant le temps; car il faut sortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte, où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats sous divers étendarts, leur inspirer du courage, & les exhorter à bien s'acquiter de leur devoir. Il faut distribuer les Emplois de l'armée; des Chefs de Brigades, des Lieutenants, des Généraux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

Creillus. J'approuve extrêmement vôtre avis; vous avez parlé avec beaucoup de sagesse, & comme un Vieillard d'une expérience consommée. Faites partir un Héraut, pour convoquer l'assemblée générale des Rats.

Le Héraut. Tous les Chefs des Rats sont déja rassemblez, & tout disposez à recevoir vos ordres.

Creillus. Généreux soldats, & mes chers Compagnons, il y a long-temps que nous gémissions sous une honteuse servitude,

& que nous demeurons cachez honteusement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos prédécesseurs, comme s'ils eussent été malades, languissans, & tout perclus de leurs membres n'ont pas eu l'assûrance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combattre courageusement nos ennemis. Il me semble que je me deshonorerois, moi qui suis si généreux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe & tant de gloire, moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissemens; je me deshonnerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui êtes sortis d'ancetres si illustres, & qui se sont signalez en tant d'occasions; vous avez hérité de leur courage. Acquitez-vous fidélement des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'exécution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; réglez-vous sur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai hésité un moment, pour me jetter à corps

perdu

perdu dans les périls les plus grands. J'ai donné dés ma tendre jeunesse des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui se présentoient devant moi. Les Ancétres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous savez quelle gloire ils ont acquise par leur intrépidité, & par la sagesse qu'ils ont fait parroître en tant d'occasions; je veux parler des Cartodaptes, qui se sont rendus si célébres par leurs hauts faits. Je n'ai point dégénéré d'une origine si illustre, j'aurois eu honte de mener une vie oisive, & obscure; j'ai marché dês mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'epée, ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups sûrs & inévitables, à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en qualité de Général; j'ai asservi plusieurs Nations par mon adresse & par mon courage, & je les ai rendues tributaires. On m'a enfin crée le Monarque des Rats, aprés que l'on a jugé, que j'étois le plus considérable de toute la Nation; mais je reconnois maintenant que le rival

de Jupiter & de Rhée, eſt le plus miſérable de tous. C'eſt un animal timide, miſérable & mépriſable. Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire vôtre devoir, & à bien combattre. Témoignez en cette occaſion vôtre force, vôtre adreſſe, vôtre courage; armez-vous à vôtre avantage, retournez promptement dans vos maiſons pour faire tous les préparatifs néceſſaires. J'eſpére que dés demain vous ferez paroître vôtre bravoure contre nos ennemis; puisque cela eſt néceſſaire à la fin que nous nous propoſons.

Tyroclope. Puisque toute l'aſſemblée s'eſt retirée chacun chez ſoi, pour prendre un peu de repos; je vais auſſi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque-temps.

Creillus. C'eſt bien aviſé, il faut que je tâche d'en faire autant.

Chœur de Servantes. Ah, quelle douleur! quelle infortune! Grands Dieux, que ce jour eſt infortuné! Le Roi a pris la dangereuſe réſolution de déclarer la guerre aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me ſemble que je le vois déja périr avec toute ſon armée; & abandonner la lumiére des Cieux. O grand

grand Apollon, saint Interpréte des choses futures, divin Phébus.

Loxie. Hélas! hélas! de quels malheurs sommes-nous menacez! Quelles miséres, quelle source intarissable de larmes! Hélas! hélas! quelles cruelles afflictions!

Les deux Ambassadeurs. Peut-être gagnera-t'il la bataille; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inouïes, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

Tyroclope. Je vois le jour qui commence à paroître.

Creillus. J'apperçois aussi de la lumiére.

Tyroclope. Il est temps de renoncer au sommeil, & de sortir du lit. Aprés que nous aurons immolé aux Dieux, des bœufs & des moutons, allons nous mettre en campagne; & commençons généreusement à combattre: mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos intérêts.

Creillus. Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon, & Diane, qui se plaît sur les montagnes, Pluton, Latone & Prosérpine, avec tous les autres Dieux.

Le Chœur. Grands Dieux qui tenez vôtre Empire au dessus, & au dessous de nous, vous qui étes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de vôtre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'Epouse de Creillus. Jupiter, secours nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon Epoux, & mon fils.

Le Chœur. C'est une chose gloreiuse que de vaincre, mais je me sens glacé d'effroi.

L'Epouse. Je suis pénétré de frayeur, & tout le corps me tremble.

Le Chœur. Nos ennemis sont forts, & redoutables.

L'Epouse. O Jupiter, faites que la guerre nous soit favorable.

Le Chœur. On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'Epouse. Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en-fuite, nous passerons le reste de nôtre vie en repos, & en sûreté; nous ne serons plus dans la crainte, & dans les allarmes.

Le Chœur. Nous en viendrons à bout, avec l'assistance des Dieux.

L'Epouse. Mais si nos ennemis remportent l'avantage sur nous, si nos soldats pren-

prennent la fuite, toutes nos affaires iront en décadence dès ce moment.

Le Chœur. A Dieu ne plaise, qu'un aussi grand malheur nous arrive.

L'Epouse. Nous serions réduits à une honteuse servitude.

Le Chœur. Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'Epouse. Et moi qui suis Reine maintenant, je serois esclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendresse.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'esclavage, ni vous, ni vos enfans; mais vous serez tous dévorez par un ennemi cruel & sanguinaire.

L'Epouse. Quoi! Je serai privée de la clarté du jour, & je serai réduite en poussiére sous un triste tombeau?

Le Chœur. Cessez de vous plaindre, & demeurez dans le silence; je vois un objet bien digne de compassion. Il me semble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il est tout percé de coups, qu'on le poursuit à toute outrance, & qu'il perd la respiration.

Le Courier. Où est la Reine? On lui apporte de fâcheuses nouvelles.

Le Chœur. Vous la voyez devant vos yeux.

Le Courier. Reine infortunée, & trois fois malheureuſe. Pſicarpax eſt mort de ſes bleſſures dans le combat.

La Reine. Ah mon fils, ah mon cher fils! l'appui de ma vieilleſſe eſt tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel deſeſpoir! Ah mon fils, ah mon fils, ah quelle affreuſe nouvelle! Que deviendrai-je? Où fuirai-je? Où me cacherai-je? Il faut que je périſſe, je ſens déja mes membres tremblans ſe diſſoudre. Hélas! hélas! mon cher fils! Ah quel douloureux ſpectacle!

Le Chœur. Modérez vos douleurs, quoi qu'elles ſoient juſtes; & ceſſez de vous affliger comme vous faites.

L'Epouſe. Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puiſſance, & renverſé les Chariots des Titans.

Le Chœur. Ah mére affligée, mére malheureuſe! Réſiſtez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'Epouſe. Ah mon fils, ah mon cher fils!

Le Chœur. Une grande Reine doit ſoutenir ſes diſgraces, ſans s'en laiſſer abbatre. Faites-vous inſtruire tranquillement de l'état, & de la ſituation de vos troupes.

L'Epouſe. Je ne puis réſiſter à ma douleur, & je ſuccombe malgré moi, ſous le poids de mon infortune.

Le

Le Chœur. De quoi vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes.

L'Epouse. C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'Epouse. Comment voulez-vous que je fasse pour paroître insensible, & pour n'être pas penétrée de douleur, dans un malheur de cette nature?

Le Chœur. Mais vos plaintes & vos gémissemens diminuent-ils vôtre douleur? On ne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'Epouse. Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gémir & de m'affliger?

Le Chœur. Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté penche la victoire.

L'Epouse. Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines?

Le Chœur. Voila un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'Epouse. Où est-il ce Courier?

Le Chœur. Le voilà devant vos yeux.

L'Epouse. Je n'en puis plus, la douleur m'arrache la vie.

Le Chœur. Courier, dites promptement à la

 Reine,

Reine, ce que vous avez vu à l'armée, & quel ſuccès nous pouvons eſpérer du combat, & de quelle maniére ſon fils à été tué.

Le Courier. Voulez vous que je vous raconte par ordre toutes choſes, ou que j'abbrége ma narration ?

Le Chœur. Dites-nous en détail tout ce qui eſt arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, juſqu'à cette heure.

Le Courier. Je vous dirai tout, donnéz-moi vôtre attention. Si-tôt que l'on eût commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos ſoldats, je veux dire Pſicolide, en vint aux mains avec Panſage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un ſpectacle trés-douloureux pour nous. L'armée crut être perdue, aprés la perte d'un Guerrier auſſi fameux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit ſa place. Il eut le même ſort que le premier, & ne put en aucune façon réſiſter aux attaques de ſon ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Pſicarpax voyant périr tant de braves gens, qui devenoient la proye de l'ennemi, & de l'armée de Panſage, en fut tout tranſporté de douleur, & de colére, par la chaleur du ſang qui bouillonnoit dans ſon cœur, & prenant une pertuiſane, il attaque Panſage, dans la réſolution de vaincre, ou de

de mourir; mais Panfage le voyant venir dans une ſi bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec ſa pertuiſane, d'une maniére terrible, ſe jette ſur Pſicarpax à corps perdu, le ſerre, & le dechire de ſes ongles, & le mange à la vue des deux armées.

Le Chœur. Eh quoi, cette avanture ſe paſſa en la préſence de ſon cher pére?

L'Epouſe. Cette circonſtance eſt encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

Le Courier. Si-tôt que j'ai vu la fin de ce triſte combat, je ſuis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'Epouſe. Je ſouhaiterois de tout mon cœur, que vous n'euſſiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne ſerois pas pénétrée comme je le ſuis de la douleur qui m'arrache la vie.

Le Courier. Il faut maintenant que je m'en retourne; & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'Epouſe. Partez, & ne revenez plus nous apporter d'auſſi fâcheuſes nouvelles.

Le Chœur. Que ce Meſſager de malheur périſſe plutôt.

L'Epouſe. Ce Courier nous a jettez dans une horrible conſternation par ſon récit.

Le

Le Chœur. La fleur, & l'élite de nôtre Jeunesse a été moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à célébrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'Epouse. Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes aprés la perte de mon fils.

Le Chœur. C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si douloureux.

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah, mon cher fils!

Le Chœur. Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous aprés un accident si funeste?

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah mon cher fils! en quelle région étes vous allé?

Le Chœur. Où vous a-t'on caché depuis que vous avez perdu la vie?

L'Epouse. Hélas! hélas! qui peut nous avoir causé un malheur si terrible?

Le Chœur. Ah, quel coup funeste! Ah, quel accablement de miséres!

L'Epouse. Hélas! hélas! j'ai perdu la lumiére du jour.

Le Chœur. Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre & que poussiére. C'est une ombre qui passe, & qui s'évanouït dans un moment.

L'Epouse.

L'Epouſe. Hélas! hélas! Mon cher fils Pſicarpax, vous m'avez devancée.

Le Chœur. C'eſt aſſez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage; j'apperçois un nouveau Courier qui vient vers vous à grands pas.

L'Epouſe. Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuſe nouvelle.

Le Chœur. Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'Epouſe. Comment le ſavez-vous?

Le Chœur. Comment? On voit la joye peinte ſur ſon viſage.

L'Epouſe. O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle!

Le Courier. Apprennez-moi où eſt la Reine.

Le Chœur. Vous la voyez devant vous.

Le Courier. Vous devez eſſuyer vos pleurs, & ceſſer de vous affliger; je vous apporte de grands & d'heureuſes nouvelles, & je me flatte que vous me récompenſerez richement de mes peines.

L'Epouſe. Hâtez-vous de me dire tout ce que vous ſavez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des fauſſetez.

Le Courier. Je ne vous dirai rien qu'après que vous m'aurez récompenſé de ma courſe, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'Epouſe.

L'Epouse. Je vous recompenserai richement, quand vous m'aurez fait vôtre recit.

Le Courier. Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, est mort dans la mêlée.

L'Epouse. Ah, ah! L'heureuse nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

Le Courier. Cet heureux succès vous doit faire oublier toutes vos disgraces passées.

L'Epouse. Je ne puis contenir la joye qui me transporte.

Le Chœur. Il faut avant toutes choses vous faire instruire des circonstances de la bataille, & de quelle maniére est mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a devoré un si grand nombre.

L'Epouse. Courier, apprennez-nous les circonstances de cette grande affaire, & de quelle maniére nous avons gagné la bataille les combats qui ont été rendus, & les pertes que nous y avons faites.

Le Chœur. La joye s'est maintenant emparée de l'esprit de la Reine.

Le Courier. Je vais vous faire un fidéle récit de ce grand événement. Ecoutez-moi avec toute votre attention. Si-tôt que le signal eut été donné de ce sanglant combat, & que les troupes se furent mêlées de part & d'autre, avec un désir égal de bien faire; Psicolide, l'un des principaux de nôtre nation,

tion, perdit la vie dès les premiéres attaques. Colycoclope le ſuivit de bien près. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprès de ſon pére, qui fut pénétré d'une douleur mortelle voyant étendu ſur la pouſſiére, un fils qu'il aimoit ſi tendrement. Alors ce généreux Prince faiſant avancer ſes troupes avec un courage intrépide, donna ſes ordres pour attaquer bruſquement l'Ennemi, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il ſe jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ſes gens par ſa préſence. Le combat fut long, & fort opiniâtre; tous les Soldats gardoient leur rang, & le terrain, ſans que l'on en vît aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une avanture ſurprenante, une ſolive mangée de vers & de pourriture, ſe détacha tout à coup du plancher, & tomba ſur le plus cruel de nos ennemis; elle lui briſa les reins par ſa chûte, & l'écraſa ſous ſa peſanteur. Ce coup heureux pour la nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panſage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé ſi ſouvent la foi des Traitez, fut étendu tout de ſon long expirant, & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

Le Chœur. Que les Dieux vous comblent de joye, & de leurs bénédictions. Heureux Courier,

Courier, qu'ils prolongent le cours de vôtre vie pendant plusieurs siécles, pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le sort sera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une maniére plus heureuse. Elle a été commencée & achevée sous des auspices favorables, & nous voyons après tant de disgraces la fin de nos malheurs.

Explication littérale de noms propres qui sont employez dans ce récit.

Creillus, Roi des Rats. Ce nom est tiré du cri que font les Rats.
Tyroclope, Larron de fromage.
Lychnoglyse, qui fouille dans les lampes.
Cordocape, qui coupe le cordes.
Gitodarpe, qui mange le fromage.
Pansage, qui mange tout. C'est l'Epithéte du Chat.
Tyroleique, qui léche le fromage.
Cartodapte, qui dévore les cartes.
Psiroiteique, qui léche les miettes.
Colycoclope, qui fouille dans les coffres.
Psicarpax, qui emporte les miettes.

LE

LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.

J'Invoque tous les Chœurs des Muſes, & je les conjure de deſcendre de l'Hélicon, pour venir animer mon eſprit & mes vers, dans le deſſein que j'ai de chanter la plus affreuſe guerre, que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle maniére les Rats ont renouvellé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenouilles intrépides ont réſiſté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a été le ſujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat preſſé de la ſoif, & fuyant de toute ſa force un Chat qui le preſſoit vivement, s'approcha d'un Lac pour ſe deſaltérer, & pour ſe rafraîchir. Une Grenouille obligeante nommée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes. Qui que vous ſoyez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que ſoient les parens dont vous tenez le jour, je vous conjure de me dire, avec ſincérité, & ſans détour, le ſujet qui vous améne ſur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & ſi vous voulez répondre aux empreſſemens que j'ai pour vous, je vous

conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de préſens, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hoſpitalité. Je ſuis le Roi Phyſignatus, Chef & Prince des Grenouilles de pére en fils; on m'honore, & l'on me révére dans toute l'étendue de ce Lac. Pélée, mon pére, m'a engendré autrefois d'Hydromé-duſe, ſur les rivages du célébre Eridan. Vôtre phyſionomie, & vôtre bonne mine me font juger, que vôtre origine eſt royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous étes ſignalé dans les combats. Dites-moi, je vous prie en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel eſt vôtre nom, & vôtre Païs, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenouille, que vous ayez vécu juſqu'à maintenant ſans ſavoir mon nom, puiſque les Dieux, & les hommes le connoiſſent, & qu'il eſt célébre parmi les Habitans de la terre, de l'eau & de l'air. Puiſque vous voulez le ſavoir, je m'appelle Pſicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma mére s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocle. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma premiére enfance, de confitures, de figues, de noix, d'aman-

d'amandes, de ſucre, & des metes les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter enſemble une amitié qui ſoit durable, puiſque nos tempéramens, nos maniéres d'agir ſont ſi différentes? Vous vivez ſous les eaux; pour moi je demeure parmi les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puiſſe trouver. Les gâteaux, les tartes, les tourtes, ſont mes mets ordinaires, auſſi bien que les foyes gras. Les confitures, les melons, les biſcuits, les fromages, ſont ſervis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes ſe ſervent, ſemblent n'avoir été inventez que pour moi, & je ſuis toûjours des premiers en tête, de ſorte qu'ils ne mangent que mes reſtes. Qui que ce ſoit ne me ſurpaſſe en bravoure, ni en courage. On ne m'a jamis vu trembler, ni reculer à l'approche du péril; je me ſuis toûjours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monſtrueuſe que fût ſa taille; je me ſuis jetté hardiment dans ſon lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage intrépide; je lui ai pris

le pié, ſans qu'il ſe ſoit réveillé pour cela. Mais aprés tout, il y a deux choſes que je redoute extrément, & qui ſont en effet tres-contraires au bonheur de ma vie. l'Eprevier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les ratieres, qui ont cauſé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables ce ſont des Chats d'une certaine eſpéce, qui entrent habilement dans les trous & qui furettent de tous côtez. Vous autres Grenouilles vous vous nourriſſez de raves, de choux, de citrouilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos lacs ſont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point de tout cela. Phyſignatus regardant le Rat avec un ſouris moqueur, Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais conſiſter ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais nôtre ſort eſt bien plus heureux; car nous participions aux avantages des deux Elemens; l'eau, & la terre nous fourniſſent tour à tour dequoi nous contenter. Le fils de Saturne a accordé aux Grenouilles, par un privilége ſpécial, la faculté de nager dans l'eau comme les Poiſſons; de s'élever dans l'air, comme les Oi-

Oiseaux, de ramper sur la terre, comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoitre par vous même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenouilles jouïssent, il n'y a rien de plus facile; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon palais. Aprés que la Grenouille eut parlé de la sorte, elle présenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace & avec beaucoup de légéreté sur le dos de la Grenouille, dont il embrassoit le cou avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort serré. La vue de tant d'objets divers, des ports & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement modéré, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commencoit déja à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amérement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de desespoir les cheveux & la barbe; il serroit avec ses jam-

bes le ventre de la Grenouille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbatoit le cœur; il regardoit tristement du côté du Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui soufloit le faisoit beaucoup souffrir, & il se servoit de sa queue comme d'une rame. Il addressoit de ferventes priéres aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du péril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenouilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes. Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lors que vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur vôtre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de mer, & la conduire en Créte. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout autour au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à

la

la merci des flots, dans un péril inévitable de se noyer. La Grenouille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débatant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funébres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout à coup. Mais toutes les secousses qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibez d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir. Méchant Physignatus, tu ne déroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendront une vengeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au milieu du lac, pour me noyer par une trahison infame; tu n'aurois pu me vaincre sur terre, ni à la course, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eu recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire périr misérablement dans les eaux de ce lac; mais Dieu a un œil vengeur,

 toû-

toûjours ouvert ſur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échaperas pas à ſa juſte colére; je vois deja une armée de Rats, toute préte à fondre ſur les Grenouilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vengéance de ma mort. Le Rat aprés avoir parlé de la ſorte, rendit le dernier ſoupir. Lycopinax, qui ſe promenoit par hazard ſur le rivage, fut témoin oculaire de la funeſte avanture du Rat. Il jetta de hauts cris à ce ſpectacle; & vint en hâte faire à tous les Rats le récit de cette tragique hiſtoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrére, la colére s'empara de tous les eſprits; ils envoyérent ſur le champ des Héraults de tous côtez, pour indiquer une aſſemblée générale de la Nation, dans le palais de Troxarte, pére de l'infortuné Pſicarpax, dont le cadavre ſe voyoit encore étendu ſur les éaux dormantes du Lac, ſans qu'ils euſſent la conſolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funébres. Dès le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, pénétré de douleur; pour l'avanture de ſon fils, ſe leva au milieu de l'Aſſemblée, & leur parla en ces termes. Mes chers amis, quoique je ſois

le

le ſeul qui ait été offenſé par les Grenouilles, cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui ſe trouve offenſée dans la perſonne de ſon Prince. Il eſt vrai que je ſuis le plus infortuné de tous les péres, puiſque j'ai vu mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi déclaré, ayant ſurpris le premier au dépourvu, le dévora ſans miſéricorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une ratiére, dêteſtable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phyſignatus a fait périr le troiſiéme, que ſa mére & moi cheriſſions par deſſus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire périr par une noire trahiſon. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureuſement les Grenoüilles de tous côtez. La harangue de Troxarte inſpira dans l'ame de tous les Rats le deſir de la guerre. Le Dieu Mars, qui préſide aux combats, leur apprit de quelle maniére ils devoient s'armer, pour ſe rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils ſe firent des cuiſſarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils

 écor-

écorchérent un Chat, & se firent des cuirasses de sa peau, qu'ils préparérent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs bouchiers, & se couvrirent la tête de coquilles de noix en guise de casques. Ils trouvérent dans les débris d'une vieille ratiére, dequoi se faire des lances qu'ils aiguisérent le mieux qu'ils purent. Les Grenouilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs marais en diligence, & s'assemblérent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entre elles, & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pu causer ce desordre & ce tumulte, elles apperçurent un Héraut qui venoit vers elles, en habit de cérémonie, & qui portoit un sceptre à la main. C'étoit le célébre Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lorsqu'il se fut approché de l'assemblée, il leur fit savoir le sujet de son voyage, & leur déclara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes. Mesdames les Grenouilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvu ; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer, & que de vôtre côté

n'a-

n'ayez qu'à vous préparer à soutenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a reçu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flottant au gré des eaux. Vôtre Roi Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenouilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Aprés que le Héraut eut fait sa harangue, il prit congé de la compagnie. Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenouilles les plus fiéres, & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'assemblée, & dit avec une assurance pleine de majesté : Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vu mourir. En jouant sur les bords du lac, il est tombé dedans; pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habileté, que les Grenouilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis. Mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous déclarent la guerre

sans

ſans ſujet. Armons nous, ſans différer davantage, & préſentons nous en bon ordre ſur les bords de nos lacs, témoignant par une contenance aſſurée,que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuſte. Portons nous dans les endroits dont la pente eſt plus roide,& quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le lac avec leur armée. Comme ils ne ſavent point nager,ils ſeront bien-tôt étouffez ſous les eaux ; & nous érigerons ici un Trophée aprés avoir remporté une victoire complette ſur nos Ennemis. Aprés que le Roi eut encouragé ſes Sujets, par cette harangue pathétique, les Grenouilles s'armérent en diligence & témoignérent leur habileté, en choiſiſſant des armes à leur avantage. Elles s'entourérent proprement les cuiſſes de grandes feuilles de mauves.De larges bétes leur ſervirent de cuiraſſes; leurs caſques furent compoſez de feuilles de choux ; elles ſe firent des lances de pointes de jones bien aiguiſées, & fort longues ; elles mirent ſur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur ſervir de caſques. Quand elles ſe furent ſi bien armées, elles ſe rangérent en bon ordre ſur les bords du lac,faiſant bruire leurs armes,avec toutes les marques d'un grand courage, & témoig-

témoignant à leur mine qu'elles étoient dans l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les préparatifs de cette ſanglante guerre, aſſembla tous les Dieux, pour leur faire obſerver la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combattre. Les deux armées étoient nombreuſes, & toutes hériſſées de lances. On auroit cru en les voyant que c'étoient des armées de Géants, & de Centaures. Jupiter en ſouriant demanda aux Dieux & aux Déeſſes, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns ſe rangérent du côté des Rats, & les autres ſe déclarérent en faveur des Grenouilles. Alors ſe tournant vers Pallas, il lui tint ce langage. Ma fille, n'irez-vous point au ſecours des Rats? Car on les voit courir à tous momens, & ſauter dans vôtre Temple à grandes troupes, attirez par l'odeur des parfums, & pour ſe nourrir des reſtes des Sacrifices. Pallas fit cette réponſe à Jupiter. Non, mon pére, on ne me verra point aller au ſecours des Rats, quelque beſoin qu'ils ayent de mon aſſiſtance, & quand ils ſeroient ſur le point d'être accablez de leurs ennemis. Ils m'ont trop fait de mal, ils ont

ont bu l'huile de mes lampes, ils ont défait toutes les couronnes dont mes ſtatues étoient ornées. Le ſouvenir de ces affronts eſt vivement imprimé dans ma mêmoire. Outre cela ils ont rongé le voile, que j'avois tiſſu de mes propres mains, avec une extrême délicateſſe; ils y ont fait des trous de tous côtez. Ces inſolences m'ont miſe en fureur contre eux, & je devrois bien me ſervir d'une ſi belle occaſion pour tirer vengeance de tous les tours qu'ils m'ont jouez. Cependant je ne veux point entrer dans les intérêts des Grenouilles; car j'ai auſſi de grandes plaintes à faire contre elles. Il me ſouvient entre autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent jamais de dormir, quoi que j'en euſſe un beſoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impoſſible de fermer l'œil. Je demeurai de la ſorte avec un grand mal de tête, juſqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous ſoucions point de cette diſpute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenouilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuſe bleſſure, mais donnons-nous le plaiſir de cette guerre, ſans nous expoſer au péril, & attendons

dons en repos du haut du Ciel, l'événement du combat. Tous les Dieux approuvérent le raiſonnement de Pallas, & y donnérent les mains. Ils ſe rendirent tous dans le même lieu, pour être les ſpectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Hérauts qui venoient donner le ſignal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, ſonnoient d'une maniére terrible, & rempliſſoient de leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança ſon tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déja rangez en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & ſe regardoient fiérement. Les Rats plus ardens, commencérent l'attaque, & donnérent de furie ſur les Grenouilles. Hyſiboas fut le premier qui ſe ſignala, & qui porta un rude coup de lance à Lichénor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traverſa le foye de part en part; il tomba étendu ſur le carreau. Tyroglodyte, aprés lui, bleſſa rudement Pélion, & lui enfonça ſa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du Corps. Seutlée tua Embaſyxytres, d'un coup qui lui perça le cœur. Artoſage bleſſa Polyſone au ventre; il tom-

tomba ſur la pouſſiére, & mourut peu de temps aprés. Limnocharis, ayant vu mourir Polyſone, lança ſur Tyroglodyte une meule de moulin, dont il fut écraſé. Lichénor, pour venger la mort de ſon compagnon, atteignit Limnocharis d'un coup de lance, qui lui traverſa le foye. Cramboſage épouvanté de cet accident, voulut ſe ſauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déja les eaux du Lac toutes teintes du ſang des Guerriers, qui ſe battoient à toute outrance, également animez au carnage de part & d'autre. Limonéſe tua Tyroglyfe ſur lé rivage. Ce triſte ſpectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthe. Il ſauta promptement dans le lac, pour ſe ſauver, & jetta ſon bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternoſage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; ſa cervelle lui ſortoit par le nez, & ſon ſang couloit de tous côtez. Licopinax tua le célébre Borborocéte, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Praſſoſage l'ayant vu tomber du coup, entraîna Criſſodiocte par le pié dans le lac, & l'é-étouffa ſous l'eau. Pſicarpax vint au ſecours de ſes Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Peluſius un coup qui pénetra juſqu'au foye; il

tomba

tomba de ce coup & en mourut ſur le champ. Pélobate, qui vit de ſes yeux cette avanture, prit de la boue à pleines mains, & la lui jetta au viſage; ſon front & ſes yeux en furent couverts; de ſorte qu'il en fut preſque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colére; il prit à deux mains une groſſe pierre, qu'il trouva au milieu du champ, il la lança à tour de bras contre Pélobate, & le frappa au genou; ſes jambes en furent fracaſſées; & il tomba du coup étendu ſur la pouſſiére. Craugaſide vengea la mort de ſon compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui qui l'avoit tué, & lui fit ſortir les entrailles par cette large bleſſure. Aprés qu'il en eut arraché ſa lance, Sitoſage ſe retiroit doucement du combat le long des rivages du fleuve. Il étoit boiteux d'une bleſſure qu'il avoit reçue, & qui l'incommodoit extrêmement; il ſe retira dans une foſſe, pour éviter la mort dont il ſe voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte bleſſa Phyſignatus à l'extrémité du pié, lequel ſe voyant vivement pourſuivi, ſauta dans le lac, & s'enfonça juſqu'au fond, pour ſe mettre à couvert de ceux qui le pourſuivoient. Troxarte voyant que Phyſignatus palpitoit encore,

voulut ſe jetter deſſus pour achever de le tuer. Praſſée lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, ſans pouvoir entamer ſon bouclier, où la pointe de ſa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui ſe battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du célébre Artopibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Le fort aimé Darpar animoit tous les Rats par ſon exemple, & par ſon courage; il ſe tenoit fierement à l'écart, & dans un endroit éloignée de tous les autres ſur le bord du lac. Il ſe vantoit d'exterminer lui ſeul toute la Nation des Grenouilles; & il l'eût fait, ſi le pére des Dieux, & des hommes ne ſe fût opposé à ſon deſſein. Il eut compaſſion des Grenouilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entiérement; il prononça ces paroles en ſecouant ſa tête majeſtueuſe : Grands Dieux, voici ſans doute une avanture bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême conſéquence. Je vois Méridarpax qui tonne & qui foudroye ſur le bord du lac, & qui menace d'exterminer toute la nation des Grenouilles. Mais députons promptement la Guerriére Pallas, & Mars avec elle, pour s'oppoſer

à ſes

à ſes deſſeins, & pour l'obliger à ſe retirer du combat. Aprés que Jupiter eut achevé ſa remontrance, Mars y répondit en ces termes. La puiſſance de Pallas, ô grand Jupiter, ni celle de Mars, ne pourront point ſauver les Grenouilles du malheur qui va les accabler; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils ſe réüniſſent pour venir à leur ſecours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes pour terraſſer les Géants, & ſur tout celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Géants monſtrueux de ſa ſuite. Tel fut le conſeil de Mars, Jupiter le trouva ſalutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé; c'eſt le trait inévitable qui part de ſa main vengereſſe. Ce coup de foudre étonna, & diſperſa tous les Rats, & toutes les Grenouilles, qui cherchérent d'abord des azyles pour ſe cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entiérement ralentie. Ils ne reſpiroient que vengeance, & que maſſacre, & vouloient faire main baſſe ſur la nation des Grenouilles, ſans qu'il en reſtat une ſeule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda d'un œil de compaſſion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats; il leur envoya promptement des

 trou-

troupes auxiliaires, qui les ſauvérent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviſte; leurs armes étoient à l'épreuve, les lances des Rats n'y pouvoient pénétrer, & ſe briſoient contre leurs dures écailles; leur maniére de marcher à reculons, mettoit les Rats en deſordre. Ces monſtrueux combattans avoient huit piez, deux têtes, & pluſieurs bras. Ils rongeoient les queues des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnue aux Rats, jetta l'effroi dans leurs troupes, & les mit hors d'état de ſe défendre, & de ſoutenir les aſſauts de ces fiers combatans; ils firent ſonner la retraite. Les deux armées ſe retirérent de part & d'autre. Le Soleil étoit déja couché; de ſorte que cette fameuſe guerre fut terminée dans l'éſpace d'un jour.

Explication littérale de noms propres qui ſont employez dans ce Poëme.

Limnocharis, qui ſe plait dans les Marais.
Phyſignatus, qui enfle les joües.
Hydromeduſe, Reine des Eaux.
Pſicarpax, Mangeur de miettes.
Troxarte, Devoreur de pain.
Lichomyle, Léche-gâteau.

Pterno-

Pternotrocle, Mangeur de jambon.
Licopinax, Léche-affiette.
Tyroclyſe, Fouille en fromage.
Embaſyxytres, qui ſe gliſſe dans la marmite.
Hypſiboas, qui crie haut.
Lichénor, Léche-queue.
Tyroglodyte, qui entre dans les trous bourbeux.
Seutlée, Couleur de poirée.
Artofage, Mange-pain.
Polyfone, Crieur.
Crambofage, Mangeur de choux.
Limoneſe, qui ſe plait dans les Marais.
Pternoclyte, qui fouille dans les jambons.
Calaminthe, Couleur de pouliot ſauvage.
Hydrocharis, qui ſe plait dans l'eau.
Pternofage, Mangeur de jambon.
Borborocede, qui ſe couche dans la boue.
Praſſofage, Mangeur des poireaux.
Cnislodiocte, Chercheur de nids.
Péléſe, Bourbeux.
Pélobate, qui marche dans la boue.
Craugaſide, de figure de choux.
Sitofage, Mangeur de viandes.
Praſſée, de couleur de choux.
Artopibule, qui fait la guerre au pain.
Méridarpax, Mangeur de miettes.

FIN DES FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE.

LES CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé,

Protagoras, où les Sophistes.

LES Dieux ont été long-temps avant les hommes Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre & du feu, & d'autres matiéres qui participent aux qualitez de ces deux Elemens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnérent à Prométhée, & à Epiméthée d'orner & d'embellir ces matiéres, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les propriétez néceſſaires. Alors Epiméthée pria Prométhée de lui laiſſer tout le ſoin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualitez entre les Animaux, qu'il donna aux uns de la force ſans légéreté aux autres de la légéreté dénuée de force. Il donna à quelques uns des armes pour ſe défendre. Il ſuppléa par la raiſon à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha ſous la terre. Les grands ſe défendent par leur propre maſſe, C'eſt de la ſorte que les qualitez furent partagées pour la conſervation de chaque eſpéce. Quand ce partage eut éte achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de ſe défendre les uns des autres, il eut ſoin de les garantir contre les incommoditez de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de réſiſter aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur ſervir de lit quand ils

ils voudroient ſe coucher, & prendre du repos. Il âjouta des ongles aux piez des autres, ou des poils, ou une peau dure & féche. Il donna auſſi des alimens divers aux différéntes eſpéces d'Animaux. Les uns ſe nourriſſent des herbes que la terre produit, les autres des fruits des arbres, ou de racines. Les uns ne font que peu de petits, les autres font plus féconds, & en portent un plus grand nombre.

Epiméthée qui n'étoit pas doué d'une grande ſageſſe, ayant partagé toutes les qualitez entre les Animaux dépourvus de raiſon, ne s'appercevoit pas qu'il n'avoit rien laiſſé pour l'homme & qu'il demeuroit dans une grande diſette. Tandis qu'il raiſonnoit ſur cela, ne ſachant à quoi ſe déterminer, Prométhée ſurvint pour voir de quelle maniére il s'y étoit pris à faire le partage des différentes proprietez. Il vit que tous les Animaux étoient fort bien pourvus des qualitez néceſſaires, mais que les hommes étoient nuds, ſans habits, & ſans défenſe.

Le jour fatal étoit déja arrivé où l'homme devoit paroitre. Prométhée ne ſachant que trouver pour la conſervation du genre humain, s'aviſa de dérober l'Art ingénieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, ſans lequel l'autre eût été inutile; & il en fit préſent aux hommes. Il leur manquoit encore la ſcience civile, qui eſt entre les mains de Jupiter; mais l'entrée de ſon Palais étoit interdite à Prométhée, & ſa garde le tenoit dans le reſpect. Il ſe gliſſa donc fortuitement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve où ces deux Divinitez s'occupoient à leurs ouvrages; & leur deroba leur Art, qu'il communiqua aux hommes ce qui leur fournit abondamment dequoi vivre. Epiméthée accuſa dans la ſuite Prométhée de larcin; mais l'homme devenu participant de la divinité, fut le

ſeul entre les Animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des Temples, & des Auteuls; il diſtingua chaque choſe, & leur donna des noms particuliers. Il fit des maiſons, ſelon les régles de ſon Art, des habits, des ſouliers, des lits, & trouva de quoi ſe nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivoient confuſément & ſans demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux féroces les egorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la vérité ſuffiſamment dequoi vivre par leur induſtrie; mais ils n'avoient aucune deſenſe contre la férocité des bêtes; ils manquoient d'expérience & de la ſcience militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de ſe conſerver. Ils réſolurent donc de bâtir des villes; mais depuis qu'ils ſe furent raſſemblez ils commencérent à ſe maltraiter les uns les autres, & à ſe faire tout le mal qu'ils purent. Ils ſe diſperſérent donc, & furent expoſez de nouveau à la fureur des bêtes féroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne périt entiérement, envoya Mercure ſur la terre, qui y amena la Pudeur, & la Juſtice, pour contenir les Habitans des villes par les liens d'une union réciproque. Mercure voulut être inſtruit de quelle maniére il devoit diſperſer ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il devoit les diſtribuer, comme les autres talens ſont partagez. Celui qui fait la Médecine, par exemple, peut être utile aux autres qui ignorent les régles de cet Art. On en peut dire autant de ceux qui profeſſent les autres Sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la ſorte la Juſtice & la Pudeur entre les hommes, ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propoſe à tous les hommes,

mes, & qu'ils ayent la liberté de choisir; car les villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit q'un petit nombre d'Habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvez sans pudeur, & sans justice, on les massacrera comme autant de Pestes de la République.

* * * * * * * * * * * * * * * *

De l'Origine de l'Amour.

A la naissance de Vénus les Dieux firent un grand festin. La Pauvreté vint à la fin du repas, & s'arêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance, aprés s'être enivré de Nectar (car l'usage du Vin n'étoit pas encore trouvé alors) se retira dans les jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçu, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, & devint grosse de l'Amour, qui fut donné à Vénus pour être de sa suite, parce qu'il avoit été conçu au jour que l'on célébroit la fête de sa naissance; ou parce qu'il est fort touché, & qu'il n'y a rien de plus beau que Vénus. La destinée de l'Amour issu de l'Abondance, & de la Pauvreté, fut telle dés le commencement, qu'il se trouva dans une extrême disette; car tant s'en faut qu'il soit délicat & tendre, comme plusieurs se l'imaginent, d'au contraire, il est fort & robuste, accoutumé à la fatigue, & marchant piez nuds. Il n'a ni maison ni retraite; il couche à terre sans lit, & sans couverture, exposé à l'air, dans les grands chemins ou bien aux portes des maisons. Il tient de sa mére, & vit dans une perpétuelle indigence. Il participe aussi aux qualitez de son pére; il est courageux, hardi, fort; c'est un Chasseur merveilleux, qui attaque toûjours les beaux, & qui a recours à mille

artifices pour venir à bout de ses desseins, & qui invente mille stratagêmes pour y réuissir. On ne sait s'il est Homme ou Dieu. On le voit dans un moment passer de l'abondance à la pauvreté, jouissant d'une santé parfaite, & devenir tout à coup foible & languissant, & reprendre de même sa premiére force. Il dissipe en un moment tout ce qu'il a acquis. L'Amour n'est pas long-temps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie, & la sagesse. Tous les Dieux immortels sont sages de leur nature; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur seroit inutile. Ceux qui manquent de génie, ne s'appliquent point à acquerir la sagesse, & ne se soucient pas de devenir sages; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualitez. Or ceux qui croyent ne manqer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquerir les talens qui manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse puisque ceux qui manquent de génie, ou ceux qui l'ont excellent, négligent de l'acquerir? ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrémitez; & c'est de ce nombre qu'est l'Amour. La sagesse est la plus belle & la plus excellente chose du monde. Or la beauté est l'objet de l'Amour; & par consequent c'est une suite nécessaire que l'Amour aime la sagesse. Ainsi, on peut dire qu'il tient du sage, & de l'hébété; ce qui doit être rapporté à son origine; car il est né d'un pére tres-sage, & tres-riche; sa mére au contraire n'a ni esprit ni richesses; telle est la nature de l'Amour. C'est l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de se persuader que l'Amour est une puissante divinité, que l'on en peut attendre toutes sortes de biens & d'avantages. Ils confondent l'idée de

l'Amour

l'Amour, & prennent ce qui eſt aimée, pour ce qui aime; car ce qui eſt aimable eſt en effet beau, agréable, parfait, & capable de rendre heureux; mais toutes ces qualitez ne conviennent pas toûjours à ce qui aime.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

Les incommoditez de l'Ecriture.

LEs Egyptiens conſacrérent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiſeau qui porte le nom d'Ibis. L'on dit que ce Dieu fut le premier qui inventa les nombres, l'Arithmétique, la Geometrie, l'Aſtronomie, le jeu des Dames & des Dez, & les Lettres. En ce temps là, Thamus étoit Roi de toute l'Egypte, Theuto le vint trouver dans la célébre Ville de Thébes, qui reconnoiſſoit Ammon pour ſon Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui perſuada qu'il en faloit faire part aux Egyptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces ſciences, & ce que l'on y devoit blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto diſcourut long-temps ſur toutes ces matieres, & en découvrit au Roi les avantages. Il faudroit employer un trop long diſcours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egyptiens ſavans, parce qu'elles aidoient la memoire. Je crois, lui repartit le Roi, que tout le contraire arrivera; parce que les lettres empêcheront les méditations, & les réflexions; & par conſéquent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublieront plus aiſement ce qu'ils auront appris, dans l'eſpérance de le relire, & de s'en reſſouvenir par le moyen des caractéres. Ce que vous avez trouvé eſt plutôt un remède

méde pour la reminiſcence, que pour la mémoire. Vos Diſciples ne ſeront pas de veritables Savans; ils croiront ſeulement l'être devenus.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu.

JUpiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homére, partagérent entre eux l'Empire de leur pére. Sous le regne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore & par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auroient aimé la Juſtice & la vertu pendant la vie ſeroient conduits aprés leur mort dans des Isles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille, & délicieuſe, ſans ſouffrir aucun mal, ni aucune incommodité; mais les méchans & les impies aprés leur mort ſont renfermez dans une priſon affreuſe, pour être chàtiez de leurs crimes. Ils appellent cette priſon l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des Mortels, ſous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient; mais ces jugemens étoient ſouvent faits au hazard, & contre les régles de la Juſtice. C'eſt pourquoy Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allérent trouver Jupiter pour lui demander des remédes contre ce deſordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajoûta-t'il, le deſordre de ces Jugemens, c'eſt qu'on juge les hommes, tandis qu'ils ſont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliez. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrumpu & gâté. La nobleſſe de leur naiſſance, & les grands biens qu'ils poſſédent, leur donnent du

du lustre; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges ébloüis de ces témoignages, decident en leur faveur parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, & qu'ils ne pénétrent pas jusques dans leur interieur. Il faut donc leur ôter la connoissance du jour de leur mort, qui leur est connu maintenant. J'ai déja donné ordre à Prométhée d'ôter ce pressentiment aux hommes; on ne les jugera qu'aprés leur mort, & dépouillez de tout l'attirail, & de tous les ornemens dont ils sont revêtus étant en vie. De même le juge sera nud, & trépassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistez de leurs amis; car ils laisseront tout sur la terre, le Jugement sera juste, & équitable, & selon toutes les régles. J'avois réfléchi sur cette matiére avant que vous m'en parlassiez; & j'ai établi pour Juges mes deux fils. Minos & Rhadamante, qui sont tous deux Asiatiques avec Eaque qui est d'Europe. Ils auront donc l'inspection sur tous les Morts, & leur Tribunal sera placé dans le lieu où les deux chemins se croisent, dont l'un conduit au sejour des bienheureux; & l'autre dans le Tartare. Rhadamante jugera les Asiatiques. Eaque & Minos, jugeront les Européens. Cependant ils s'aideront reciproquement tous trois, afin que ce qui sera échappé à l'un puisse être suppléé par les deux autres; & pour empêcher qu'ils ne puissent se tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire passer les ames, elles seront séparées de leurs corps & ainsi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaises habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra être présenté devant les Juges, les Asiatiques seront conduits au Tribunal de Rhadamante. Il contemplera avec soin ces ames,

ne

ne sachant de quelle maniére elles se seront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perse, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs sont entiérement corrompues, & que leurs ames se sont abandonnées à l'injustice, au mensonge à la turpitute, à l'intemperance, & à toutes sortes de vices. Le Juge ayant connu tous ces desordres, condamnera à la prison cette ame malheureuse, pour y souffrir la honte & la peine qu'elle mérite. Si les blessures se peuvent encore guérir, les supplices lui serviront de remé-de; mais si son mal est desespéré, les châtimens lui seront inutiles, & ce triste spectacle sera un exemple pour les autres, & une instruction pour ceux qui seront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un signe à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître si son mal peut être guéri, ou s'il est desespéré. Tel sera le jugement des méchans. On fera aussi comparoître les ames des hommes qui ont vécu dans la piété, & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la sagesse, qui n'ont point eu d'attachement pour les choses frivoles, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un visage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque observera cette méthode dans les Jugemens qu'il rendra. L'un & l'autre aura une Verge à la main en jugeant. Minos aura l'inspection sur les Jugemens qui se rendront, & il portera un Sceptre d'or, tel qu'Ulisse l'a vu, au rapport d'Homére, en jugeant les Morts.

* * * * * * * * * * * * * *

La Fable d'Isis, & d'Osiris.

RHée avoit un commerce secret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de sanglants repro-

reproches; & ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Mercure avoit aussi de l'amour pour cette Déesse. Jouant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la soixante dixiéme partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egyptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoûtez aux trois cens soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils célébrent la naissance de leurs Dieux. Osiris naquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thébes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Osiris étoit né, & qu'il seroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, & que l'on institua en son honneur les Fêtes nommées Pamylies. Le second jour, Rhée enfanta Apollon. Typhon naquit hors de terme; le troisiéme jour il vint au monde d'une maniére extraordinaire & violente. Isis prit naissance le quatriéme jour. Rhée accoucha le cinquéme jour de Nephté, qu'on appelle la Mort. Quelques-uns l'appellent Venus, ou la Justice. Le Soleil fut pére d'Osiris, & d'Apollon; Mercure, d'Isis; Saturne, de Typhon, & de Nephtée. C'est pourquoi les Egyptiens regardent le troisiéme jour intercalaire, comme un jour funeste & malheureux. Les Rois ne rendent point la Justice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou de médecine aux corps avant la nuit. Typhon epousa Nephté. Osiris & Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egypte, retira les Egyptiens de la barbarie, où ils avoient toûjours vêcu. Il leur aprit à cultiver la terre, pour avoir du blé; il établit des Loix parmi

eux

eux, & le culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y foumit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur, & l'humanité. Il ne domta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par son éloquence, & par les charmes de son discours, par des vers, par la Musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention, la vigilance, les soins de la chaste Isis, empêchoient Typhon de ne rien entreprendre. Il prit la resolution de dresser des embûches à Osiris pour le surprendre, & pour le perdre à son retour. Il s'associa soixante-douce conjurez & fit entrer dans ce complot Aso, Reine d'Ethiopie, pour être la complice du crime qu'il méditoit. Après avoir pris exactement la mesure d'Osiris, il fit faire un coffre sur cette proportion, avec une industrie merveilleuse, & d'un travail tres-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la salle d'un festin, où se devoit trouver Osiris. Tous les Assistans regardoient cet ouvrage avec plaisir, & en admiroient l'invention. Alors Typhon prenant un visage gai, promit de faire un présent de ce coffre à celui dont le corps seroit de la même mesure. Tous ceux qui étoient présens s'y mesurérent; mais la mesure ne se trouva juste pour personne. Enfin on y fit entrer Osiris; incontinent tous les Conjurez accoururent, ils fermérent le coffre avec des cloux & des serrures; & le jetterent dans le fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer, par l'emboûchure du Tanais. C'est pour cela que les Egyptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchûre. Ces choses se passérent, le 16. des Calendes de Novembre, c'est à dire le 17. jour d'Octobre, lors-

que

que le Soleil est dans le Signe du Scorpion, la 28. année du régne d'Osiris; quoique quelques uns croyent que ce fut la vingt-huitiéme année de sa vie. Les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette avanture, & la divulguérent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux, prit un habit de deuil; & ne sachant quel parti prendre, ni où se refugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laissant passer personne, sans lui demander des nouvelles du coffre. Elle rencontra par hazard des enfans qui avoient vu ce coffre, & qui montrérent à Isis l'embouchure du fleuve, où il avoit été jetté par les Amis de Typhon. Les Egyptiens ont cru à cause de cela, que les Enfans avoient la vertu de deviner; & ils se servent de leurs voix, pour tirer des Augures, quand ils jouent dans les Temples, & qu'ils disent par hazard quelque chose. Isis ayant decouvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec sa sœur, qu'il prenoit pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avoit eu de Nepthé, & l'ayant trouvé, par le signal de quelques chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le Compagnon & le Ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le Gardien des Dieux, comme les chiens sont les gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le Coffre avoit été poussé par la tempête sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient crues en un moment. Le Roi du Païs le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circon-

ſtances, alla au Païs des Bibliens. Elle ſe proſterna fondant en larmes ſur le bord d'une fontaine, ne parlant à perſonne qu'aux Filles de la Reine. Elle les ſaluoit avec douceur, & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux & répandoit ſur elles une agréable odeur d'ambroſie qui leur parfumoit tout le corps. On la fit entrer dans la Palais où elle fut reçeue avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le ſoin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante, & de Nourrice. Ce Roi ſe nommoit Malcandre. Pour elle, elle ſe nomma Aſtarte ou Saofis, ou Némane, qui ſignifie en Grec Athénaïs, & Minervale en Latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres; mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle ſe brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & ſe changeoit en Hirondelle, & volant autour du coffre, elle pouſſoit inceſſamment des ſons lugubres. La Reine s'en apperçut; depuis ce temps-là la Divinité d'Iſis fut reconnue. Elle demanda au Roi le coffre & l'obtint. Dans un moment elle arracha la bruyére, où il étoit demeuré caché; & aprés avoir répandu des parfums deſſus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là cet Arbuſte eſt en honneur parmi les Bibliens; & on le conſerve dans le Temple d'Iſis. Elle pouſſa de ſi hauts cris en recevant le coffre où le corps de ſon frére étoit enfermé, que le plus jeune des enfans du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le coffre dans un vaiſſeau avec l'aîné des enfans du Roi, & ſe mit à la voile ſur le fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Iſis pleine d'indignation mit le fleuve à ſec; & s'étant retirée dans une ſolitude, elle ouvrit d'abord le coffre, & fondant en larmes, elle

embraſſa

embrassa le corps de son frére, & le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le Fils du Roi qui s'étoit approché par derriére, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colére, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soutenir, & expira de frayeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ; mais qu'étant saisi de crainte, il se précipita dans la mer. Il fut honnoré comme un Dieu. Les Egyptiens lui donnérent le nom de Maneros, & chantoient pendant leurs festins des vers à son louange. Quelques uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse & disent qu'il bâtit une ville. Les Egyptiens croyent que Maneros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres asseurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les festins, & dans les jours de réjouissance. Les Egyptiens dans leurs acclamations répétent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoutumé de mettre auprés de leurs tables, quand ils mangent, un squelette, ou le simulachre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en mémoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager rèciproquement à se rejouïr, & à jouïr des biens de la vie par la pensée que l'on en sera en peu de temps depouillé par la mort, & réduit au même état que ce squelette. Isis alla dans la ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élévoit, & cacha le coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune. Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtez. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un Vaisseau de papier pour chercher par les marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce temps-là, qu'on dit

que les crocodiles ne font point de mal à ceux qui navigent dans des vaiſſeaux faits de l'écorce de papier, ſoit qu'ils les craignent, ou qu'ils les reſpectent en l'honneur de la Déeſſe. C'eſt ce qui fait auſſi que l'on voit pluſieurs tombeaux d'Oſiris dans l'Egypte; parce qu'Iſis en éleva de particuliers pour chaque membre de ſon Epoux; ou parce quelle fit faire beaucoup de ſimulachres, qu'elle diſperſa en pluſieurs villes différentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d'Oſiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que ſon vêritable tombeau pût ſe garantir de la violence de Typhon, s'il venoit à vaincre Orus, deſeſpérant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnoître le véritable. Iſis ne put trouver les parties d'Oſiris, qui ſervent à la génération, parce qu'on les avoit jettées dans le fleuve, & que des poiſſons les avoient mangées; mais Iſis en fit faire la figure, que l'on reſpecte encore aujourd'hui parmi les Egyptiens, qui ont inſtitué des Fêtes en leur honneur. Peu de temps après, Oſiris vint des Enfers trouver ſon fils Orus. Durant le ſéjour qu'il fit auprès de lui, il lui apprit l'Art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honête, & de plus genereux. Orus répondit que c'étoit de défendre ſes Parens contre la violence & les outrages de leurs ennemis, & de venger les injures qu'ils en avoient reçues. Il lui demanda encore quel étoit l'animal le plus propre, & le plus utile pour faire la guerre. Orus repondit, que c'étoit le Cheval. Oſiris content de ſa réponſe, lui demanda pourquoi il n'avoit pas nommé le Lion. J'avoue, lui repartit Orus, que le Lion pourroit être d'un grand ſecours; mais le Cheval peut être d'un bien plus grand ſervice pour pourſuivre l'Ennemi, qui pourroit s'enfuir aprés avoir été vaincu. Ces

réponſes

réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoient le parti de Typhon venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les Soldats d'Orus la secoururent fort à propos; lorsqu'elle étoit poursuivie par un serpent, qu'ils tuérent. La guerre fut déclarée; le combat fut sanglant & opiniatre & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes, fut conduit à Isis, qui lui donna la vie, & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colére, qu'il tua sa mére, & qu'il s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de vache à Isis. On raconte, que Typhon fit un procés à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage légitime. Mercure plaida la cause d'Osiris & l'emporta. Les Dieux prononcérent, qu'Osiris étoit légitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, après sa mort, conçut un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septiéme mois. Cet enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.

FABLES POËTIQUES.

FABLE PREMIERE.

IXION.

Les Dieux pardonnent les péchez, mais ils punissent sévérement une malice obstinée, l'impureté, & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

ESchyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Phérécide le croit fils de Pison; quelques-uns de Mars; d'autres de Phlégias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se précipita lui-même du haut d'un rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Deïonnée. C'étoit une coutume établie parmi les Anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligez de gagner par des présens le Pére & la Mére, & qu'ils leur apportoient après la promesse de mariage; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Homere, *Le premier présent fut de cent bœufs: il promit aussi mille chévres, & mille brebis.* Selon cette coutume, Deïonnée vouloit que son gendre lui fît aussi des présens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Aprés ces préparatifs, il pria son beau-pére à un festin. Le beau-pére ne se défioit point de la fourberie de son gendre; il y vint, donna dans le piége, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les hommes eurent horreur de ce crime, & voulurent en punir l'auteur sévérement, Jupiter eut compassion de lui, & lui fit même l'honneur de l'admettre au banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses premiers forfaits, & la grace que Jupiter lui avoit accordée, ajoûta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, Epouse de Jupiter; il eut l'audace de lui parler d'amour, & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée une fantôme qui répréfentoit Junon. Ixion l'embrassa. Un Monstre horrible détesté, des Dieux & des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce Monstre se mêla

avec

avec les cavalles de Theſſalie, & donna l'origine à cette étrange éſpéce d'animaux, nommez Hippocentaures. Jupiter après cela, précipita Ixion dans les Enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpétuellement, & qui par ſon mouvement entraine ſans ceſſe Ixion, pour le punir de ſon attentat.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE DEUXIE'ME.

HERCULE.

La vertu eſt au deſſus de tous les accidens, & ſurmonte tous les obſtacles.

ON dit qu'Hercule eut à combatre les Dieux mêmes, car étant allé à Delphes pour conſulter l'Oracle, & voyant que le Devin refuſoit de lui répondre, il s'abandonna à la colére, prit le Trépié ſacré, & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour défendre ce qui lui appartenoit, ſe battit contre Hercule; mais ſa vertu deſarma la colere du Dieu, qui promit de lui répondre, s'il vouloit remettre le Trépié ſacré dans ſon Temple. Hercule bleſſa Junon, & vainquit Neptune. Voici de quelle maniére on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Æchalie dans la Béotie, avoit promis ſa fille Jole en mariage, pour recompenſe à celui qui le vaincroit, lui ou ſes fils, dans la ſcience de tirer de l'Arc, qu'Apollon même lui avoit appriſe, & qui lui avoit donné un arc merveilleux; mais ayant été vaincu par Hercule, il refuſa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de dépit lui déclara la guerre. Il prit, & ravagea l'Æchalie; & après avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui ſervir d'Eſclave. Il ne fut pas encore ſatisfait de cette vengeance; il tua

en trahiſon Iphitus, fils de Euryte, aprés avoir vio-lé les droits de l'hoſpitalité; car il étoit venu chez Hercule, chercher les cavalles qui s'étoient écartées de ſon haras. Pour ſe laver tu crime de cet aſſaſſi-nat, il alla à Pyle chez Nélée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nélée intimidé par ſes enfans, ne voulut point acquieſcer à la demande d'Hercule, & l'obligea de ſe retirer. Il alla donc trouver Déïphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de ſon crime; mais ſe reſſouvenant de l'injure que Pélée lui avoit faite en le chaſſant, il aſſiégea & prit Pile, il tua Nélée, & ſes onze fils; Neſtor qui étoit le douziéme, & le dernier de tous, étoit alors éloigné de ſa patrie. Mais Neptune fa-voriſoit Hercule; ils engagérent dans leurs intérêts Pluton, qu'Hercule avoit bleſſé, aſſiégé, & vaincu dans ſon propre palais. Il avoit même enlevé le Chien Cerbére, & vaincu la Mort en Theſſalie, au-prés du tombeau d'Alceſte, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au Roi Adméte ſon Epoux.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

FABLE TROISIE'ME.

OTUS, & EPHIALTE.

Les malheurs que l'orgueil, & les grands crimes traînent après eux.

ON a cru qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloée, quoique les Poëtes aſſurent que Neptune fut leur pére. Ils avoient le corps prodigieuſement grand, & des forces proportionnées à la maſſe de leur corps. Cette force & cette grandeur prodi-gieuſe, leur inſpirérent l'audace d'attaquer les Dieux, & d'eſcalader le Ciel. Ils commencérent par Mars,

&

& l'ayant pris, & garotté ils le jettérent dans une chaudiére de cuivre, où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer, la marâtre des Aloïdes, nommée Ebribée, découvrit à Mercure le malheur arrivée à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le péril où il se trouvoit. Elle le conjura en même temps de secourir ce pauvre Dieu, & de venger un attentat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva par son industrie; mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarérent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon & Diane. Ces Déesses se refugiérent dans le Ciel. Les Gêans, pour y aborder, mirent le Mont-Pelion sur le Mont-Ossa. Homére dit, qu'ils n'avoient encore alors que neuf ans, quoique leurs corps eût neuf aunes de hauteur, & neuf coudées de largeur. On raconte l'Histoire de leur mort en deux maniéres. Homére assure qu'ils furent tuez par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe; car si on leur eut donné le temps de croître, ils auroient peut-être exécuté dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étans enfans. Les Poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur opposa un cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même temps de leurs piques. Le cerf par sa légéreté, se garantit de leurs coups, qui donnérent dans le corps des Aloïdes mêmes; de sorte qu'ils se tuérent par leurs propres armes: car leurs pertuisanes s'enfoncérent en même temps dans leurs corps.

FABLE QUATRIE'ME.

TYDE'E.

Les Dieux haïssent la cruauté, & la punissent même dans les gens de bien.

TYdée, fils d'Oenée, étoit petit ; mais courageux, & grand guerrier, comme Homére l'assûre. Minerve l'aima, & le protégea ; elle lui promit même l'immortalité. En défendant son pére, il tua le fils de son frére. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se refugier chez Adraste. Polynice chassé de son Royaume, s'y étoit déja refugié. Il faisoit froid ; on avoit tendu à l'éntrée du Palais des peaux de lions, & de sangliers, & d'autres bêtes féroces. Les deux exilés, aprés avoir combattu quelque temps, obtinrent chacun une peau ; Tydée une peau de sanglier & Polynice une peau de lion. Le Roi l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage, Deïphile à Tydée, & Argie à Polynice ; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes : Choisissez pour gendres un Lion, & un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de vôtre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arrivérent à la Cour de ce Prince revétus de péaux de bêtes, ou que ces figures étoient gravées sur leurs armes. Le bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polynice répresentoit un Spinx avec la tête d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres, résolut de les mettre l'un & l'autre sur le thrône, & de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Etéocle, qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frére. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de

sept

ſept Généraux célébres, & de pluſieurs grands Capitaines, que leur Nobleſſe, & leurs vertus rendoïent tres-recommandables. Ceux d'Argos envoyérent Tydée à Thébes en Ambaſſade, pour négotier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût ſeul, de défier au combat pluſieurs Thébains, qui ſe vantoient inſolemment dans un feſtin ; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point brouiller, & de ſe tenir en repos à Thébes, de ne point faire le brave, & le furieux parmi tant de gens étant ſeul. Mais ne pouvant contenir ſon grand courage, il éclata, & les attaqua avec trop de témérité. Cependant la Déeſſe ne l'abandonna point, & il ſortit vainqueur d'un combat ſi inégal. Il retourna vers les ſiens plein de gloire & de joye, laiſſant les Thébains accablez de honte & de dépit ; mais ils lui tendirent une embuſcade dans un lieu commode, par où il étoit obligé de paſſer. Ils y placérent cinquante jeunes hommes, ſous la conduite des deux principaux de la Ville, Méon, & Lycophron. Tydée les tua tous, à la reſerve de Méon, en ayant été empêché par quelques préſages. On fit alors la plus ſanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les Vainceurs & les Vaincus eurent le meſme ſort, auſſibien que les Chefs des deux Armées. Ménalippe, fils d'Aſtace, bleſſa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Ménalippe, & apporta ſa tête à Tydée, qui pouſſa la haine, la colére, & la cruauté à un tel excès, qu'il caſſa le crâne de Ménalippe pour lui ſuccer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité ; mais la Déeſſe ayant vu cette action barbare, pleine d'indignation & d'horreur contre Tydée, changea de deſſein ſur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à ſon fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur

veur de ſon fils; cependant la Déeſſe lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns aſſurent qu'elle donna l'immortalité à Dioméde, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE CINQUIE'ME.

ME'LAMPE.

Les avantages de la ſageſſe, & de la doctrine. Louanges de l'amour fraternel.

Mélampe, frére de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande réputation de ſageſſe & d'érudition dans les choſes naturelles & divines. Sa mére Rhodope l'expoſa, auſſi-tôt qu'il fut né, aux rayons du Soleil, ſur une montagne, les piez nuz, quoique tout le reſte du corps fut couvert; de ſorte que ſes piez brûlez par l'ardeur du Soleil, demeurérent fort noirs. Il guérit les filles de Prétus de la phrénéſie. Prétus, pour recompenſe, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors diviſé en trois parties, auſquelles on donna le nom de Prétus, de Mélampe, & de Bias. Mélampe en donna une partie à ſon frére. Les Dieux pour punir l'orgueil des filles de Prétus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déeſſes, les rendirent hypocondres, en telle ſorte qu'elles ſe croyoient de Vaches. Elles couroient les champs & mugiſſoient, comme Virgile l'aſſure en diſant, *Les Prétides remplirent l'air de faux mugiſſemens.* Quelques Auteurs font Mélampe moins ancien, & diſent qu'il guérit de cette phrénéſie les femmes d'Argos, ſous le régne d'Anaxagore, arriére petit fils de Prétus. Son frére eut un amour violent pour Pero, fille de Nélée, dont la beauté étoit

étoit extrême & adorée de tous les Princes voisins. Mais Nélée desirant se rendre maître des troupeaux de Thessalie, dont on vantoit par tout la bonté & la beauté, promit de donner sa fille à celui qui lui améneroit, les bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné son nom à une ville située sur le Mont Othrys. Les Rois de ce temps-là ne se soucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent. Leur soin principal étoit de rassembler de grands troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autres bêtes. Ainsi l'on compte parmi les travaux d'Hercule, l'enlévement des vages Espagnoles, qu'il fit conduire en Sicile: Eryx, fils de Vénus, & de Butès, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceste, il eut l'imprudence de risquer contre ces vaches, son Royaume qu'il perdit avec la vie. Nélée souhaita donc que son gendre futur lui donnât les vaches de Thessalie. Voyant que Bias avoit conçu pour elles un amour dont il n'étoit plus le maître, son frére Mélampe résolut d'entreprendre pour lui une chose tres-hazardeuse, & d'une difficile exécution: ce fut d'enlever les vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie; mais il eut la fortune contraire, & il prit mal ses mesures, de sorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jettérent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses vaches; à cause que par les secrets de son Art, il le rendit fécond, de stérile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle maniére l'on raconte cette Histoire. Mélampe ayant été pris sur le fait, & garoté par les Bergers qui conduisoient les troupeaux, fut conduit au Roi, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, & donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui-ci donna à Mélampe un valet

&

& une ſervante, pour le ſoulager. Le premier le ſervoit avec beaucoup de ſoin, & l'autre fort négligemment. Il y avoit déja un an, à peu de jours près, que Mélampe étoit priſonnier. Il avoit prévu que le temps de ſa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hazard, au deſſus de ſa tête, le murmure de quelques vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée & ſur laquelle portoit tout le toit de la maiſon. Les oreilles de Mélampe avoient été dès ſon enfance léchées, & percées par les langues des ſerpens, de ſorte qu'il entendoit les ſons de tous les animaux. Connoiſſant donc l'extréme peril où il étoit, il appella les Eſclaves qui le ſervoient, & les conjura de le tranſporter dans ſon lit & chargé de chaînes, dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portât la tête, & qu'il paſſât le premier, & que la ſervante le ſuivit. Incontinent la poutre s'affaiſſa, toute la maiſon tomba, & la ſervante fut écraſée. Le valet à ce ſpectacle, courut promptement vers le Gardien de la priſon, & lui raconta cet accident. Le Géolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Mélampe pour l'interroger ſur cette avanture. Il avoua qu'il ſavoit l'Art de deviner, & lui découvrit en même temps les motifs de ſon voyage. Le Roi fit grace à Mélampe, qui s'étoit jetté dans un ſi grand péril par l'amour qu'il portoit à ſon frére. Il ordonna qu'on lui ôtat ſes chaînes, & lui rendit toûjours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour le chagrin qu'il avoit de ſe voir ſans enfans, & promit à Mélampe de lui donner ſes troupeaux, s'il pouvoit le guérir de ſa ſtérilité. Mélampe accepta la condition; il tua un bœuf, dont il expoſa les chairs à des Oiſeaux de toute eſpéce, pour connoître par les augures la cauſe de la ſtérilité d'Iphiclus, & les remédes qu'il y pourroit apporter.

porter. Le vautour, qui ne se trouva point avec les autres oiseaux, lui apprit tout ensemble & la cause, & le reméde de ce mal, dont on à parle en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçut son fils, lors qu'il coupoit les parties des animaux qui servent à la génération. Phylacus indigné de cette action, le poursuivit l'épée entre des glayeuls. Elle se trouva dans la suite entourée d'écorce. D'autres ont écrit, qué Phylacus coupant un jour un arbre, avoit auprés de lui son fils, qui étoit encore fort petit. Son pére en jouant, & voulant lui faire peur, tira son épée contre son fils, dans l'intention de la pousser contre l'arbre; mais le coup porta dans l'aîne de son fils. Mélampe se persuada, que si l'on pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en mît la rouille dans un breuvage que l'on féroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fécond. Il fit chercher cette épée, & appaiser les Dieux par des sacrifices. C'est ainsi qu'Ipiclus cessa d'etre stérile, & mit au monde Protésilas, qui fut le premier des Grecs, qu'Hector tua à la Guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Euphorbe, ou par Achate, compagnon d'Enée. Homere ne le nomme pas; il dit seulement qu'Il fut tué à la sortie de son vaisseau par un Troyen. Il fut encore le pére de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye aprés la mort de son frére. Alors Mélampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour recompense, & les conduisit chez son frére, qui les donna à Nélée, pour épouser sa fille Péro, qu'il aimoit avec tant de passion. Il en eut Talüs, Périacle, Arctus, & une fille nommée Alphésibée. Les enfans de Mélampus furent Antiphate, & Mantius. Talaüs fut pére d'Adraste. Oïclée, pére d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la postérité des deux fréres, il est inférieur d'un degré, à l'égard d'Adraste.

FABLE

FABLE SIXIE'ME.

BELLE'ROPHON.

ON dit que Bellérophon se nommoit d'abord Hipponous, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les chevaux. Il est vraisemblable que c'est là l'origine de la Fable du Cheval Pégase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellerus Corinthien, on l'appella Bellérophon. Il vécut sous le regne de Prétus Roi d'Argos, qui l'aima & l'honora d'abord; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assasinat, il le relégua dans la Lycie, chez Jobate son beau-pére, où il croyoit qu'il périroit infalliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme du Prétus, l'anima de la sorte contre Bellérophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau, & bien fait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toûjours, & elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fît. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toûjours, & craignant qu'il ne révelât ce mystére, elle résolut de le prévenir, & de l'accuser la premiére. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, & de grands gémissemens, & lui fit entendre que Bellérophon avoit eu l'audace d'attenter à son honneur, & de lui faire violence. Si vous ne vengez cet outrage, Prétus, ajoûta-t'elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roi pénétré de douleur, se comporta en cette affaire comme un homme prudent, & ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il relégua Bellérophon en Lycie, chez son beau-pére, avec des lettres par lesquelles

les il le prioit de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, & passa neuf jours avec lui en fêtes & en festins, ayant fait tuer neuf taureaux pour des sacrifices. Le dixiéme jour, il voulut savoir ce que ces lettres contenoient. Bellérophon les lui rendit de bonne foi, sans soupçonner la perfidie de Prétus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitoit de lui, n'osa entreprende de faire mourir ouvertement, & comme de sa propre main son Hôte. Il eut compassion de Bellérophon, qui, tout jeune qu'il étoit, possédit toutes les perfections nécessaires pour rendre un homme accompli. Cependant s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusoit, il ne croyoit pas qu'il fût permis de le laisser impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimére. Ce Monstre tenoit plus du divin que de l'humain ; il avoit la tête d'un Lion, la queue d'un Serpent, & le corps d'une Chévre. Il poussoit de son gosier une flamme horrible ; sa figure & sa démarche jettoient l'epouvante par tout. Cependant Bellérophon, par le secours des Dieux, défit ce Monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuse, & il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus périlleuse. Aprés qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'est une espéce de femmes qui égalent les hommes en courage. Lorsqu'il s'en retournoit en Lycie, après tant de grandes expéditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux, & aguerris pour le surprendre, & pour le massacrer. Bellérophon les tua tous, sans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protégeoient, & que son innocence avoit été calomniée

 injuste-

injuſtement. C'eſt pourquoi Jobate le reçut honorablement dans ſes Etats, & lui donna en mariage l'une de ſes filles nommée Caſſandre, la puiſſance, l'autorité, les honneurs, & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnez du courage & de la vertu de Bellérophon, lui dédiérent un Temple, comme à un Dieu, dans un païs aggréable, & fertile, où il pût paſſer ſa vie au milieu de l'abondance & des plaiſirs. Il eut de ſa femme trois enfans, Iſandre, Hippoloque, & Laodamie qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lorſqu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluye de ſang pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ſes deux fréres, Letus, & Sopor. Ses proches lui dreſſérent un monument, avec une colomme, comme l'on fait ſur les plus célébres tombeaux.

* * * * * * * * * * * * * *

Avantures tirées d'Hérodote.

NOus avons appris que Rhampſinitus ſuccéda à Protée dans l'adminiſtration de ſes Etats. C'eſt lui qui fit bâtir le veſtibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & qui y plaça deux ſtatues de vint cinq coudées de haut. Les Egyptiens appellent l'Eté, celle qui eſt du côté du Septentrion, & ils ont accoutumé de lui rendre des honneurs, & de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui eſt du côté du Midi; mais ils ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rampſinitus poſſédoit d'immenſes richeſſes; il ramaſſa une ſi grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois qui lui ſuccédérent ne put l'égaler. Il voulut mettre ſon argent en lieu ſûr, & fit conſtruire une maiſon toute de pierres. L'une des murailles

les de cette maiſon oboutiſſoit ſur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & ruſé, y ajuſta une groſſe pierre avec tant d'art qu'un homme ou deux, pouvoient aiſément l'arracher. Quand la maiſon fut achevée, le Roi y fit porter ſon argent. Celui qui l'avoit bâtie, ſe voyant peu de jours après attaqué d'une dangereuſe maladie, fit appeller ſes deux fils, & leur apprit de quelle maniére il leur avoit facilité une entrée dans le Thréſor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils ſouhaiteroient. Il leur communiqua le ſecret de cette pierre mobile, il leur en demontra les grandeurs, & toutes les dimenſions; & leur diſant qu'ils pourroient à leur gré diſpoſer de tous les Thréſors du Roi, il expira. Ses enfans, ſans différer, ſe mirent en état de profiter de ſes bons avis. Ils allérent de nuit au Palais, & trouvérent cette pierre, dont leur pére leur avoit parlé, ils l'ôtérent ſans peine, & enlévérent du Thréſor une grande ſomme d'argent. Le Roi quelques jours aprés, entra dans cette maiſon, pour s'y réjouïr par la vue de ſes richeſſes. Il remarqua que l'on avoit emporté pluſieurs vaſes d'argent, ſans ſavoir ſur qu'il pouvoit faire tomber ſes ſoupçons, parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'apperçut que l'argent diminuoit toûjours, parce qu'ils continuoient à la voler. Le Roi fit tendre de piéges, & mit autour des valets, avec des piéces d'argent. Les Voleurs ne tardérent pas long-temps, ſans venir dans la maiſon à leur ordinaire. Celui qui entra le prémier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piege. Connoiſſant le malheur qui lui étoit arrivé, il appella ſon frére, lui declara ſon avanture, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui couper la tête, de peur que ſon viſage ne le fît reconnoî-

tre, & ne l'entrainât lui même dans son malheur. Pausanias raconte la même chose de Trophonius, & d'Agaméde. Le frére jugeant que cet avis lui étoit salutaire, ne hésita point. Il fit ce que l'autre lui conseilloit, & ayant remis la pierre mobile en sa place, retourne en son logis, emportant la tête de son frére. Le Lendemain le Roi étant entré dans cette chambre, trouva le corps du Voleur, sans tête. Ce spectacle lui causa un étonnement mêlé d'horreur, il avoit peine à comprendre ce mystére, voyant que la maison étoit bien fermé, & qu'il paroissoit impossible d'y entrer, ni d'en sortir. Dans ce doute on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du Voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes de prendre, & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer, ou plaindre le malheur du mort. La mére du Vouleur ayant appris que le corps de son fils étoit pendu aux creneaux de la muraille, pénétrée d'une douleur inexplicable, ordonna à celui qui restoit de tenter toutes sortes de moyens de détacher le corps de son frére, & de le lui apporter ; & s'il refusoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ses larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiser ni les reproches, ni la douleur de sa mére, eut recours à cette invention pour se tirer d'affaire. Il chargea des Anes de bouteilles de vin, & les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frére étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ses bouteilles, & laissa répandre le vin, & se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne savoir quelles mesures prendre pour remédier à ce malheur. Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance, & se perdoit, & accourant avec leurs gobelets, reçoivent le vin & le boivent, Le jeune homme

homme feignant d'être en colére contre eux, les accable de reproches. Les Gardes le consolent le mieux qu'ils peuvent, il feint de s'appaiser, & ils se mettent tous ensemble à rire & à plaisanter. Il fit présent d'un grand flacon de vin aux Gardes, qui s'assirent pleins de joye pour le boire, & qui priérent le jeune homme de boire avec eux. Il y consentit, & quand le premier flacon fut vuide, il leur en donna un second d'une maniére fort obligeante. Les Gardes s'enivrêrent en buvant avec excès, & ne pouvant plus résister au sommeil, ils s'endormirent tous au même endroit où ils s'étoient assis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frére; ensuite il coupa avec un rasoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre sur un Ane, & le conduisit dans sa maison, pour satisfaire de point en point aux ordres de sa mére. Le Roi ayant appris que l'on avoit enlevé le cadavre du Voleur, fut transporté de colére, & résolut de découvrir, à quelque prix que ce fût, l'auteur d'un coup si hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter; mais la chose ne me paroit nullement vraisemblable. Il prostitua sa fille à tous venans, l'ayant placée dans une espéce de galerie; & l'obligea de tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui declarer auparavant ce qu'ils auroient fait de plus rusé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre que si quelqu'un lui avouoit ce qui concernoit le Voleur, elle l'arrêtât, & ne le laissât pas échapper. La fille obéït aux volontez de son pére. Le jeune homme pénetrant dans les intentions du Roi, & se doutant du motif qui l'obligeoit à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d'un homme qui étoit mort depuis peu, & l'emporta avec

 lui.

lui. Il alla trouver la Princeſſe. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avoit fait en toute ſa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoua qu'il avoit coupé la tête à ſon frére, pris à un piége dans la chambre, où l'on gardoit l'argent du Roi; mais que ce qu'il avoit fait de plus adroit, & de plus ruſé étoit d'avoir enlevé le corps de ſon frére, malgré les gardes qui devoient en répondre. La Princeſſe ayant entendu ce diſcours, voulut ſe ſaiſir du jeune homme, & l'empêcher de ſortir; mais durant les ténébres, il lui préſenta la main du mort qu'il avoit apporté, & ſortit par la porte de l'appartement de la Princeſſe, ſans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant été rapportées au Roi, ſon étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la ſoupleſſe, & la hardieſſe du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les villes de ſon Royaume, qu'il pardonnoit & qu'il promettoit l'impunité, & de grands préſens à l'auteur de tous ces tours. Le Voleur ſe confiant ſur la parole du Roi le vint trouver, & lui déclara que c'étoit lui qu'on cherchoit. Le Roi plus étonné que jamais de ſon intrépidité lui donna en mariage ſa fille qui s'étoit proſtituée, le regardant comme le plus habile, & le plus ruſé de tous les hommes, & qui pouvoit ſans crainte ſe vanter d'être le plus ſouple, & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les ſurpaſſer en ſubtilitez.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

Hiſtoire de la Femme de Pythius.

DAns le temps que le Roi de Perſe conduiſit ſon armée en Grece, Pythius étoit Gouverneur d'une ville de Phrygie, ſituée à la ſource du Méandre. Un

autre

autre fleuve nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la place publique de la ville, & alloit se rendre dans le Méandre. Il y avoit de tout temps dans la place publique de cette ville une peau suspendue, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif aprés l'avoir vaincu au chant. Xerxès étant venu en cette ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçut & le traita comme Hôte, & defraya toute son armée. Hérodote dit, qu'elle étoit composée de dix sept cent mille Fantassins, & de qnatre-vint mille Cavaliers. Le même Pythius fit part de ses richesses au Roi pour défrayer son armée. Xerxès s'enquit des siens quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le même qui avoit donné à Darius son pére, ce riche Plane, & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptant. Il lui répondit qu'il l'avoit supputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit sçu, que Xerxès vouloit faire la guerre aux Grecs, & que son armée navale étoit en Mer; & qu'il avoit trouvé dans ses coffres deux mille talens d'argent, qui valent environ douze cens mille écus de nôtre monnoye; sans parler de trois cens mille neuf cens nonante piéces d'or, marquées de l'image de Darius, avec soixante-six mille cinq cent cinquante talens d'or. Je vous donne, ajoûta Pythius, toute cette somme; car je crois que vous en avez besoin pour soutenir les frais d'une aussi grande guerre; je trouverai assez dequoi vivre dans mes champs, & dans mes autres revenus. Xerxès admirant la magnificence & le zéle de ce Gouverneur le reçut avec de grandes marques d'affection, & de reconnoissance, & l'exhorta à continuer toûjours dans les mêmes sentimens pour lui. Aprés cela il

partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richeſſes dans des mines d'or & d'argent, & il y faiſoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne ſe donnoit pas à lui-même un moment de relâche. Il obligeoit tous ſes Sujets d'y travailler auſſi; les uns creuſoient les mines pour en arracher les métaux; les autres travailloient à les nettoyer, & à les fondre, ſans qu'il ſe souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Pluſieurs étoient attenuez du travail, & ſuccomboient ſous la fatigue. Les femmes vinrent ſupplier l'Epouſe de Pythius de ſauver la vie à leurs Epoux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les conſola, & leur promit de faire ce qu'elles ſouhaitoient. Auſſi-tôt elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit le plus de confiance, elle les renferma dans ſa maiſon, & leur ordonna de faire toutes ſortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pommes, & les autres fruits qui étoient le plus au goût de Pythius. Quand tous ces Ouvrages furent achevez, on les ſervit devant Pythius qui demandoit à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dreſſer une table d'or, & l'on mit deſſus de reſſemblances de toutes ſortes de mets de ce même métal. Cette vue fit d'abord beaucoup de plaiſir à Pythius; & lorsqu'il demanda à manger, on lui préſenta des pains d'or, & des fruits d'or. Ce jeu le laſſa enfin, il ſe mit tout de bon en colére, criant, & demandant tres-ſérieuſement à manger, parce qu'il ſe ſentoit preſſé de la faim. Vous ne nous avez laiſſé que de l'or, lui répondit ſa femme, vous avez négligé tout le reſte; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage; perſonne n'a le ſoin de cultiver la terre; on ne ſéme point, & l'on ne fait point auſſi la recolte; vous employez tous les Citoyens à chercher l'or,

&

& ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pythius; mais elles ne le guérissoient pas entiérement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux mines à l'avenir pour en tirer de l'or; mais au moins il régla la chose en telle maniére, que la cinquiéme partie des Cytoiens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages, & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardes, le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprès du Prince, fut étonné de ce prodige & parla au Roi en ces termes. Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous serai infiniment redevable. Xerxès lui promit de lui accorder sa demande, sans savoir ce que c'étoit. Pythius prénant courage, après cette assurance, Seigneur, lui-dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expédition que vous allez faire contre les Grecs, je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'aîné de mes enfans la permission de quitter l'armée, pour être auprès de moi, & pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne reviendront qu'après que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xerxès en colére, & lui causérent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne, & tous mes enfans aux périls de la guerre, mes fréres, tous mes proches, tous mes amis, & vous avez l'audace de redemander vôtre fils, vous qui étes mon Esclave, & qui deviez me suivre à la guerre avec vôtre femme, & toute vôtre famille. Sachez donc maintenant que le siége de l'ame est dans les oreilles; que

les bons discours font plaisir à l'esprit & au corps ; mais que les discours desobligeans chagrinent l'esprit, & l'aigrissent. Quoique vous m'ayez fait de grands présens, vous ne sauriez vous vanter d'avoir surpassé le Roi en libéralitez. Je ne vous châtirai point, comme vous le méritez, de vôtre insolence ; j'épargnerai vôtre personne, je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils, mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Aprés qu'il eut parlé de la sorte, il commanda à quelques Satellites ministres de ses ordres, de chercher, & d'amener le fils aîne de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite, & à gauche, & de faire passer toute l'armée entre deux ; ce qui fut exécuté sur le champ. Les quatre autres fils de Pythius périrent dans la Gréce, avec une multitude innombrable de soldats de l'armée de Xerxès. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs, cependant il fit ce que font la plupart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'esprit, & qui demeurent en vie par l'appréhension qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaisir dans le monde, & qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien souhaité de cesser de vivre ; cependant il ne vouloit pas se faire mourir. Il se retira sur un petit promontoire, sous lequel un bras du fleuve couloit par un chemin détourné. Il se bâtit une demeure auprès du fleuve, & donna ordre à sa femme de mettre tous les jours daus un esquif toutes les choses nécessaires pour sa subsistance, & de laisser l'esquif suivre le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'elles s'apperçût que l'on n'auroit point touché aux provisions qui seroient dans l'esquif ; car ce seroit-là le signal de sa mort & un avertissement pour la dispen-

ser

ser de lui envoyer des provisions à l'avenir. La femme fut chargée du Gouvernement de la République. Pythius acheva sa vie de la maniére que nous venons de dire. Son Epouse aquit beaucoup de gloire pendant son administration; elle dispensa tous les Citoyens de toutes les corvées ausquelles ils étoient obligez. Elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vécut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

DE L'ARAIGNE'E ET DE LA GOUTE.

Fable ingénieuse tirée de Gerbellius.

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour aprés son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Après avoir marché ensemble pendant un jour, elles arrivérent sur le soir auprès d'un village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment aprés on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne savoit de quel côté se tourner, pour travailler en sureté & pour éviter les insultes des balais. Elle se trouvoit malheureuse, & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre Villageois, où elle se vit exposée

posée à toutes sortes de miséres. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches pour se reposer, sans duvet, sans feuilles molles; un lit si dur, & si incommode ne convenoit gueres à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'abouchérent pour se raconter mutuellement leurs avantures. L'Araignée commença la premiére, & lui exposa toutes les incommoditez qu'elle avoit souffertes pendant la nuit, & les ravages que les balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte; mais elle n'eut pas le temps de montrer à l'Araignée, les meurtrissures, qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir, & conclurent ensemble que l'Araignée desormais se logeroit sous les cabanes des pauvrres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déja tard lors qu'elles arrivérent toutes deux à la porte d'une grande ville. La Goute se ressouvenant de la résoluti-on qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut-elle reçue du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygnes. On lui servit tous les vins les plus délicats, des faisans, & les viandes les plus exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre; afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la cabane d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient par tout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir

de

de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, ſans que perſonne ſe mit en devoir de l'interompre dans ſon travail, ou de lui tendre des piéges pour la ſurprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de ſûreté les inſultes de perſonne. Elle ſe voyoit au deſſus des atteintes des balais. Peu de jours aprés la Goute vint rendre viſite à l'Araignée, elle lui exagéra ſon bonheur, ſa félicicé, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maiſon de ce Riche, chez lequel elle étoit allée ſe loger. L'Araignée lui parla auſſi avec beaucoup d'éloges, de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entiére qu'on lui laiſſoit d'étendre ſes toiles, & de faire ſes autres ouvrages en toute aſſurance ſans être inquiétée de perſonne: de ſorte qu'elles conclurent enſemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient, la Goute ſe logeroit toûjours chez les Riches, & que l'Araignée ſe retireroit dans les cabanes des pauvres. Quoique pluſieurs moralitez puiſſent convenir à cette Fablé, cependant ſon but principal eſt de montrer que pour être heureux, chacun doit choiſir une place & un état qui lui ſoit propre. Cette Fable nous apprend encore que les maiſons des Grands, & des Riches, ſont le ſéjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richeſſes, plus on jouit d'une liberté parfaite.

(o)

TABLE

TABLE DE LA VIE D'ESOPE.

XVI.

Fin de la Table de la Vie d'Esope.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

TABLE DES FABLES D'ESOPE.

XXXVIII.

Fin de la Table des Fables d'Eſope.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

TABLE DES FABLES DE PHILELPHE.

Fin de la Table des Fables de Philelphe.

* * * * * * * * * * * * * * * *

TABLE DES FABLES DIVERSES TIRE'ES D'ESOPE.

XX.

Fin de la Table des Fables diverses tirées d'Esope.

* * * * * * * * * * * * * * * * *

TABLE DES CONTES D'ESOPE.

FABLES

TABLE.

FABLES POETIQUES.

FIN.